

Maurice Dommanget

L'Introduction
du
Marxisme en France



ÉDITIONS RENCONTRE LAUSANNE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Histoire de la Révolution française

*La Révolution dans le Canton de Neuilly-Saint-Front (Aisne) **,
Beauvais 1913.

*La Déchristianisation à Beauvais et dans l'Oise **, 2 vol., Alcan,
1918, 1922.

*Table analytique et alphabétique des Dix Premières Années des
« Annales révolutionnaires »*, Alcan, 1922.

*Le Symbolisme et le Prosélytisme révolutionnaires à Beauvais et
dans l'Oise **, Beauvais 1932.

*Les Clubs de Jacobins en Province **, Maison des Jeunes, s. d.

Histoire du socialisme et du mouvement ouvrier et paysan

Généralités

Histoire du 1^{er} Mai, Paris, Sudel, 1953; Buenos Aires 1956.

Histoire du Drapeau rouge, Paris, Librairie de l'Etoile, 1967.

La Chevalerie du Travail française (1893-1911), Ed. Rencontre,
Lausanne et Paris 1967.

* Les ouvrages marqués d'un astérisque sont épuisés; ceux marqués de deux astérisques ont été publiés avec le concours du CNRS (Centre national de la recherche scientifique).

Moyen Age

La Jacquerie, Creil, Imprimerie nouvelle, 1958.

XVII^e, XVIII^e siècles et la Révolution de 1789-1793

*Le Curé Meslier, Athée, Communiste et Révolutionnaire sous Louis XIV ***, Paris, Julliard, 1965. Prix de l'Académie française.

L'Idée de Grève générale en France au XVIII^e Siècle et pendant la Révolution, Paris, Marcel Rivière, 1963.

*Le Mouvement ouvrier et « socialiste » sous la Constituante **, Paris, Maison des Jeunes, s. d.

*Les Grèves de Moissonneurs du Valois sous la Révolution **, Reims 1925.

Jacques Roux, le Curé rouge, et le « Manifeste des Enragés », Paris, Spartacus, 1948.

Babouvisme

*Babeuf et la Conjuration des Egaux **, Paris 1924, Leningrad 1925.

*La Structure et les Méthodes de la Conjuration des Egaux **, Paris, Maison des Jeunes, s. d.

*Pages choisies de Babeuf **, Paris, Armand Colin, 1935.

*Sylvain Maréchal, l'Auteur du « Manifeste des Egaux » ***, Spartacus, 1950.

Etudes sur Babeuf et les Egaux. Colloque international de Stockholm, Paris 1963.

Fouriérisme

*Les Précurseurs du Socialisme: Victor Considerant **, Moscou 1928, Paris, Editions Sociales Internationales, 1929.

Blanquisme

Blanqui *, Paris 1924, Leningrad 1925.

Blanqui à Belle-Ile *, Paris, Librairie du Travail, 1935.

Blanqui, la Guerre de 1870-1871 et la Commune *, Paris, Domat, 1947; Belgrade 1959.

Un Drame politique en 1848: Blanqui et le Document Taschereau, Paris, Deux Sirènes, 1948.

Auguste Blanqui à la Citadelle de Doullens *, Paris 1954.

Blanqui calomnié, Paris, Spartacus, 1958.

Les Idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui **, Paris, Marcel Rivière, 1957.

Blanqui et l'Opposition révolutionnaire à la Fin du Second Empire **, Paris, Colin, 1960.

Blanqui, des Origines à la Révolution de 1848, Paris, Mouton, 1969.

Révolution de 1848

La Révolution de 1848 et le Drapeau rouge, Paris, Spartacus, 1948.

La Commune

Eugène Varlin *, Saumur, Ed. de la Jeunesse, 1926.

L'Instruction publique sous la Commune, Paris, Internationale de l'Enseignement, 1928.

Hommes et Choses de la Commune, Marseille, Ecole émancipée, 1937.

De la « Marseillaise » de Rouget de Lisle à l'« Internationale » d'Eugène Pottier *, Paris, Librairie populaire, 1938.

La Commune et les Communards, Paris, Spartacus, 1947.

L'Enseignement, l'Enfance et la Culture sous la Commune, Paris, Librairie de l'Etoile, 1964.

La Commune et la III^e République

Edouard Vaillant, Paris, La Table ronde, 1956.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Pédagogie socialiste et syndicalisme-enseignant

Les Idées pédagogiques de Victor Considerant, Saumur, Ecole émancipée, 1934.

Les Grands Socialistes et l'Education: Albert Thierry, Proudhon, Karl Marx et Engels, Paul Robin, Ferrer, Saint-Simon, Jaurès, Robert Owen, Paris, Sudel, 8 brochures, 1950-1956.

Le Syndicalisme dans l'Enseignement. Histoire de la Fédération de l'Enseignement des Origines à l'Unification de 1935. Grenoble 1969, 3 tomes in-4 (en collaboration avec F. Bernard, L. Bouët, G. Serret).

AVANT-PROPOS

Il n'existe qu'un ouvrage spécifique en langue française sur la pénétration du marxisme en France. Il est d'Alexandre Zévaès et date de 1947, soit de plus de vingt ans.

Le terrain que cet ouvrage a déblayé utilement, en dix chapitres suivis d'annexes, est attesté par le fait qu'il se trouvera d'autre part largement cité. Mais outre qu'il est dépassé par le temps, ce livre se présente avec les lacunes et les erreurs des autres ouvrages du même auteur. En outre, il s'étaie documentairement à peu près sur les seuls imprimés et, sur 196 pages de composition, c'est surtout l'influence guesdiste sous la III^e République par la voie des leaders du POF (Parti ouvrier français) qui est mise en lumière. Sur ce dernier point, on note cependant avec satisfaction que le parti pris contre Paul Lafargue qui aboutissait dans un ouvrage antérieur, Notes et Souvenirs d'un Militant, à une sorte d'agression posthume relevant plutôt de la polémique disparaît complètement.

Depuis qu'a vu le jour l'ouvrage spécifique de Zévaès, des travaux ont paru qui, par leur sujet même, furent amenés à traiter partiellement de l'origine et de l'introduction du marxisme dans notre pays. On peut citer par exemple en 1933, de J. Varlet, la préface du recueil de textes choisis portant le titre Paul Lafargue, Théoricien du

Marxisme; en 1948, *plusieurs chapitres de l'Histoire du Socialisme européen de Elie Halévy et plusieurs passages de l'exposé critique de Michel Collinet, La Tragédie du Marxisme*; en 1956, *une partie de ma biographie d'Edouard Vaillant et, en 1957, le chapitre VII de mon livre sur les Idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui. En 1965, enfin, dans sa thèse sur les Guesdistes, Claude Willard traita de la question en conclusion générale et tout au long des chapitres I et X, alors que Zévaès en 1929 et Compère-Morel en 1937, dans leurs biographies respectives de Guesde, n'avaient fait que l'effleurer.*

Varlet, sans nier les erreurs marxistes de Lafargue, entérine la déclaration de Lénine sur sa tombe, le considérant « *comme un des plus grands et des plus profonds propagateurs des idées marxistes* ». Michel Collinet, entre autres choses, est amené à reconnaître que « *jusqu'au lendemain de la Commune de 1871, l'influence du Manifeste et des autres textes de Marx fut à peu près nulle en France* ». Bien que consacrant toute la deuxième partie de son ouvrage à Marx et au marxisme, Elie Halévy ne se prononce pas à ce sujet. Quant à Claude Willard, il établit fortement que le POF a effectué en France « *la première diffusion claire, cohérente des idées fondamentales du marxisme* ». Il insiste sur les faiblesses de cette implantation, notamment son caractère par trop élémentaire, superficiel et schématique et l'insuffisance de l'outillage marxiste édité.

Ces productions apportent des textes et des données qui sont loin d'être négligeables mais qui se présentent en ordre dispersé et, comme il est logique, sous l'angle du travail entrepris.

Dans les revues périodiques, des contributions directes

et spécifiques ont paru. On doit mentionner surtout les articles de Jean Bruhat sur Karl Marx et la Commune de Paris, et d'André Ferrat sur Karl Marx et le mouvement ouvrier français après la Commune qui figurent dans le numéro spécial des Cahiers du Bolchevisme (14 mars 1933) consacré au cinquantenaire de la mort de Karl Marx.

Plus récemment, le présent livre étant achevé, Michelle Perrot a fait dans Annales de mai-juin 1967 un compte rendu de l'ouvrage de Claude Willard, en l'axant surtout sur l'introduction du marxisme en France. Après s'être livrée à des sondages dans la presse guesdiste, elle y souligne l'insuffisance du recours aux citations et d'un effort biographique en faveur de Marx-Engels, pas plus, du reste, que d'un effort d'édition faisant vraiment connaître leur œuvre. Elle termine en incitant à pousser les recherches pour mieux apprécier ou, plus précisément, pour ne pas surestimer le cheminement de Guesde considéré jusqu'ici comme « la route principale » sinon « la voie royale » de la pénétration.

Ce compte rendu sérieux, étudié, critique, est à marquer à bien des égards d'une pierre blanche. Il suscitera à n'en pas douter de nouveaux travaux sur le sujet, le présent volume n'allant pas plus loin que la fin du siècle dernier. Depuis cette époque — événement considérable — la Révolution russe est survenue, se réclamant du marxisme, et l'URSS a inondé le monde de périodiques et d'ouvrages le faisant connaître, en cherchant il est vrai à l'incliner vers le léninisme. Les filiales du Parti communiste ont diffusé massivement ces productions en France. Aussi, quoi qu'on puisse penser de l'URSS, on doit reconnaître, car c'est un fait incontestable, qu'elle a contribué bien plus fortement que les hommes et les organisations évoqués

dans ce livre, non pas seulement à la pénétration, mais à la diffusion du marxisme en France.

Afin de compléter et en quelque sorte d'illustrer son travail de rédaction, l'auteur a cru devoir joindre en annexe un certain nombre de textes se rapportant aux questions traitées ou faisant entendre directement quelques-uns des initiateurs du marxisme en France. Il est bon de signaler d'autre part, à propos des références, que le lieu d'édition des livres cités n'est pas mentionné quand il s'agit de Paris et que, pour tout ce qui concerne la vie de Marx et d'Engels, on doit recourir à Karl Marx, Chronik seines Lebens in Einzeldaten, zusammengestellt von Marx-Engels-Lenin-Institut, Moskau, Moskau, 1934, VIII, 464 p., ainsi qu'à l'édition des œuvres de Marx et Engels en cours de publication à Berlin-Est: Marx-Engels, Werke, 37 volumes parus.

Quant au travail de composition, il n'a pu être revu et mis au point qu'en plein désarroi par suite du décès de la fidèle compagne de l'auteur, collaboratrice précieuse à laquelle on doit, comme pour les autres œuvres, la copie scrupuleuse du texte primitif. Les insuffisances qu'on peut relever trouvent donc leur excuse.

L'auteur profite de cette explication pour remercier ici chaleureusement les amis Vedel de Saint-Cyr-l'Ecole qui, par leurs soins vigilants et affectueux, au lendemain d'une perte si cruelle, ont su créer l'atmosphère lui permettant à la fois une large mise au point et la rédaction de cette introduction.

Il ne saurait trop remercier également Marc Vuilleumier, professeur à l'Université de Genève, qui prépare actuellement une étude sur les Proscrits de la Commune en Suisse

(1871-1880). Ayant en main mon manuscrit, il l'a examiné avec attention et un très vif intérêt. Non seulement pour améliorer ou rectifier le texte, il m'a proposé des suggestions que j'ai retenues, mais comme il est au fait des éditions allemandes de ou sur Marx depuis une dizaine d'années, il m'a proposé des précisions dont j'ai tenu compte. J'ai même incorporé tels quels dans ma composition trois passages qu'il s'est donné la peine de rédiger. Cet exemple de soutien et de collaboration est à retenir.

On ne saurait se dissimuler que, dans l'état actuel de la documentation, le présent livre n'est qu'une simple contribution et qui plus est sur un point particulier. Il importe donc de terminer cet avant-propos en formulant un souhait. C'est qu'à l'étude de la pénétration du marxisme sur le plan individuel en ce qui concerne les personnalités des différents pays qui lui ont dû leur formation socialiste s'ajoute l'étude, sur le plan collectif, de l'introduction du marxisme non seulement dans les diverses nations, mais dans les tendances multiples qui se réclament de cette idéologie.

Ces ouvrages, qui s'inscrivent dans la logique, ne pourront qu'élargir notre horizon. Ils prépareront le livre qui s'impose sur l'introduction du marxisme à l'échelle mondiale.

MAURICE DOMMANGET

CHAPITRE PREMIER

Ignorance ou méconnaissance de Marx

C'est le 11 décembre 1843, par le canal de la *Démocratie pacifique*, l'organe fouriériste dirigé par Victor Considerant, que pour la première fois, semble-t-il, le nom de Marx apparaît dans la presse socialiste française. Il s'agit d'une réplique à une note de Lamartine parue dans le *Bien public* du 10 décembre, note dans laquelle Marx et Ruge déclarent que l'écrivain français a promis sa collaboration aux *Annales franco-allemandes*. Mais, si la *Démocratie pacifique* cite Marx en décembre 1843, on doit remarquer qu'un peu plus tard, dans la *Revue indépendante* du 25 février 1844, Pascal Duprat donna un article sur l'école hégélienne à Paris sans mentionner Marx ni Engels.

Les *Annales franco-allemandes*, dont le plan élaboré par Marx avec Ruge date de mai 1843 et dont le programme défini par Marx date de septembre de la même année, n'eut qu'un numéro unique, qui parut selon toute vraisemblance dans la première semaine de mars 1844. Ce numéro contient, outre un échange de correspondance entre Marx et Ruge et deux articles d'Engels, la *Question juive* et l'introduction à *Contribution à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel*, le tout en langue allemande.

Dans quelle mesure, avec son tirage à mille exemplaires

dont beaucoup destinés à passer la frontière, marqua-t-il un point d'inflexion faisant vraiment connaître Marx à un certain nombre de Français? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. En effet, il convient de noter d'abord que la plupart des exemplaires diffusés, et qui sont loin de correspondre au tirage, l'ont été parmi la colonie allemande de Paris. Ensuite, qu'on ne trouve aucun écho de la publication dans la presse française, même pas dans la *Revue des Deux Mondes*, source d'information des germanistes parisiens. On peut donc se permettre d'affirmer que les *Annales franco-allemandes*, bien qu'imprimées à Paris, ne contribuèrent que très faiblement à faire connaître Marx en France¹.

Il est aussi malaisé de savoir si, pendant son séjour à Paris de fin octobre 1843 à février 1844, Marx est parvenu à fixer l'attention d'un certain nombre de socialistes et de germanisants français. Tout ce qu'on peut dire, c'est que ses deux articles du *Vorwärts*, le journal parisien de langue allemande, parurent sous le voile de l'anonymat et ne purent par conséquent porter son nom à la connaissance des Français lecteurs de cette feuille.

En 1845, la *Sainte Famille* de Marx-Engels paraît en langue allemande. Mais, outre que le tirage en est peu

¹ *Karl Marx, Œuvres*, éd. Maximilien Rubel, NRF, I, Economie, pp. LXIV-LXVI. Bert Andréas: *Marx et Engels et la Gauche hégélienne*, *Annali* 1964-1965, VII, Istituto Giangiacomo Feltrinelli, pp. 353-526. Edition sous le titre *Marx et Engels et la Philosophie hégélienne*, p. 359. *La Pensée*, août 1963. E. Bottigelli, « Les *Annales franco-allemandes* et l'opinion française », pp. 47-66. Maximilien Rubel: *Bibliographie des Œuvres de Karl Marx*, M. Rivière éd., pp. 9, 52-54. A. Cornu; *Karl Marx et Friedrich Engels*, PUF, t. II.

élevé, le livre est « introuvable » à Paris, de l'aveu de Marx à Löwenthal. C'est peut-être ce qui explique pourquoi Marx songe alors à une édition en français; elle ne verra le jour que bien tardivement en 1927-1928¹.

Ni les *Annales franco-allemandes* ni la *Sainte Famille* ne retinrent l'attention des Français. La première revue qui parla de Marx ne fut même pas un organe socialiste, mais le grave *Journal des Economistes*. Dans son numéro d'août 1846, il publie une étude signée J. F., consacrée aux articles de Biedermann, à propos du communisme. Le nom de Marx y figure. Mais c'est pour accumuler, selon Engels, « toutes les stupidités » de Moïse Hess. Il en fait un cordonnier n'ayant pas grande estime pour le communisme français, se plaisant à manier des formules abstraites et se gardant d'aborder « aucune question véritablement pratique »².

A la même époque se préparait l'*Almanach phalanstérien pour 1847*. Il donne un article de Clovis Guyonard sur les communistes allemands dans les deux mondes. On y parle d'August Becker et de Weitling, mais le nom de Marx n'y figure point³. Quoi d'étonnant, puisque Wilhelm Liebknecht reconnaît qu'à la veille de la Révolution de février Marx et Engels avaient « prêché dans le désert ».

Evidemment, ces publications rigides, très sérieuses et peu à la portée de tous, nuisaient à la diffusion des idées de Marx. Il en était parfaitement conscient. La preuve,

¹ Bert Andréas, *op. cit.* en second lieu, pp. 396-404.

² *Correspondance Marx-Engels*, Ed. Molitor, Paris, t. I, p. 57 (lettre du 16 septembre 1846).

³ *Almanach phalanstérien pour 1847*, pp. 43-49.

c'est qu'il se compare au héros du *Chef-d'Œuvre inconnu* de Balzac¹.

Alfred Sudre, dans son *Histoire du Communisme* dont l'introduction date du 1^{er} novembre 1848, ne dit pas un mot de Marx, n'y fait même pas allusion, bien que, sur les cinq cent trente-deux pages de l'ouvrage, il consacre plusieurs chapitres formant cent cinquante-deux pages aux socialistes de son temps: Cabet, Louis Blanc, Proudhon et Pierre Leroux². Et l'on doit noter non seulement que l'ouvrage a obtenu le Prix Montyon, mais qu'il a donné lieu à des rééditions et même à une édition allemande en 1887.

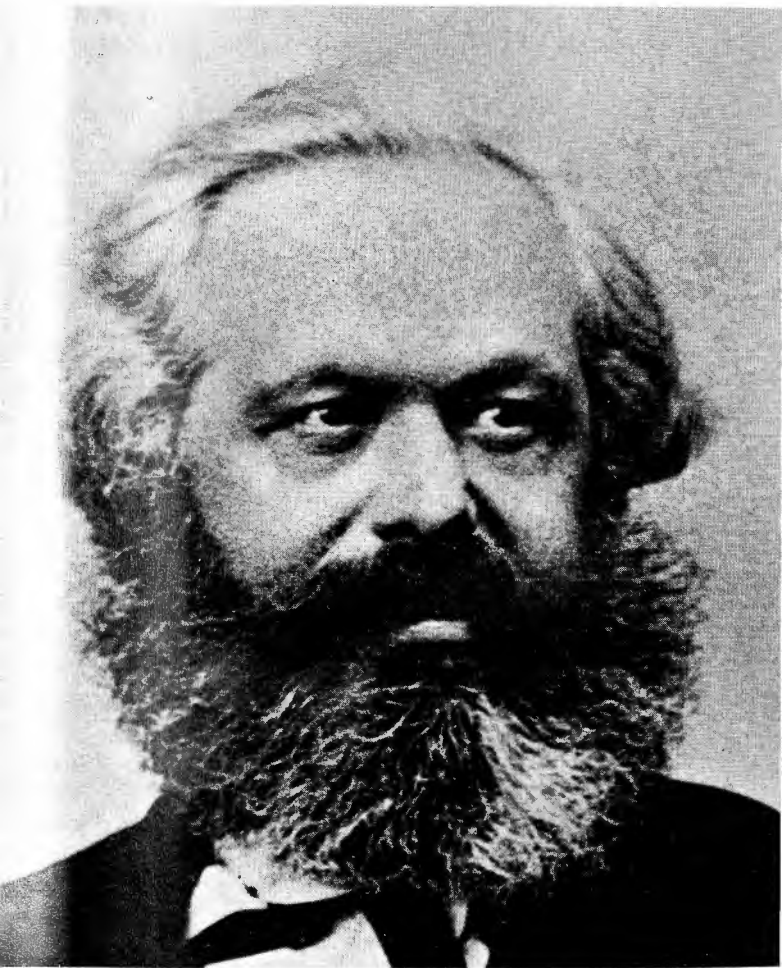
L'éminent critique Sainte-Beuve, dans ses premiers écrits sur Proudhon en 1865, parle à peine de Marx. C'est dans une note de deux lignes qu'il fait connaître « cet Allemand inconnu ». Il le signale comme « un écrivain de la jeune école hégélienne qui se distingue dans la lutte contre l'école de Berlin »³. C'est en faire peu de cas.

A la Conférence de l'Internationale à Londres (25-29 septembre 1865) assistèrent les Parisiens Varlin, Limousin, Tolain et Fribourg. Après la conférence, dans une réunion intime, pendant que les deux premiers faisaient danser les filles de Marx, ce dernier mettait au courant les deux autres de ses attaques contre Proudhon pour la *Philosophie de la Misère* de celui-ci. Or Fribourg, rapportant la chose, fait de la riposte de Marx, *Misère de la Philosophie*, parue en 1847, un chapitre du *Capital*, qui ne devait paraître que deux ans après la conférence. C'est la preuve manifeste que cet esprit sérieux n'a pas lu

¹ Isaiah Berlin: *Karl Marx*, Ed. NRF, 1962, p. 13.

² Alfred Sudre, *passim*.

³ P.-J. Proudhon, Ed. Costes, 1947, p. 184.



Karl Marx en 1864, à l'époque de la I^{re} Internationale. (Photo APN.)

Londres 18 Mars 1872.

Au citoyen Maurice Le Châtelier.

Cher Citoyen,

Je vous félicite de votre idée de publier la traduction de Das Kapital en livraisons périodiques. Sous cette forme l'ouvrage sera plus accessible à la classe ouvrière et pour moi cette considération l'emporte sur toute autre.

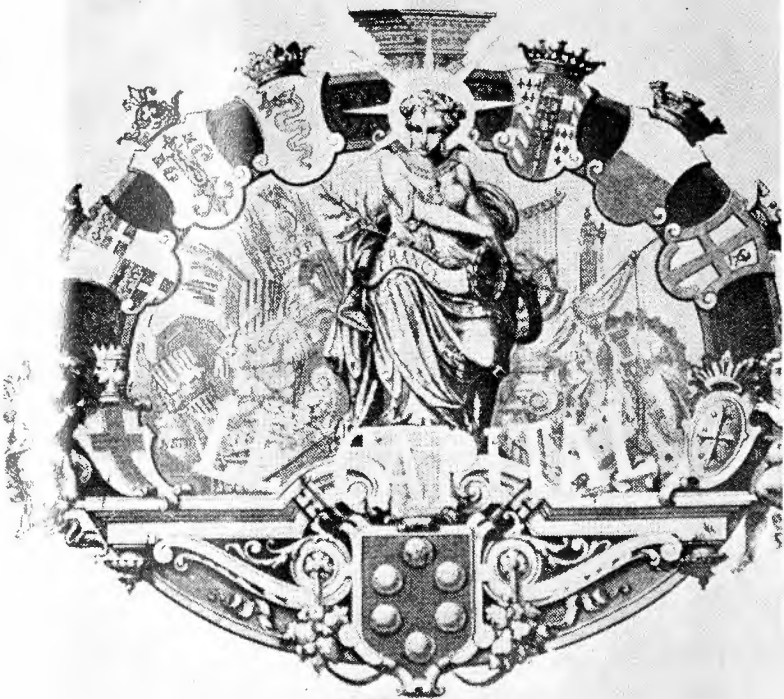
Voilà le beau côté de cette médaille, mais en voici le revers: la méthode d'analyse que j'ai employée et qui n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques, rend assez ardue la lecture des premiers chapitres, et il est à craindre que le public français toujours impatient de conclure, ne connaisse le rapport des principes généraux avec les questions immédiates qui le passionnent, ne se rebute parce qu'il n'aura pas tout d'abord passé outre.

C'est là un désavantage contre lequel je ne puis rien dire, mais tout est à gagner à primer et à prémunir les lecteurs sérieux de l'écueil d'angoisse par la route pour la science et surtout à leur faire franchir avec confiance les sommets lumineux sans craindre pas de se fatiguer à gravir des sentiers escarpés.

Recevez, cher Citoyen, l'assurance de mes
sincères dévouements.

Karl Marx.

KARL MARX



Page de garde de la première édition en français du « Capital » (1872).

! Lettre de Marx à son éditeur, à propos de cette édition.



Karl Marx étudiant.

Jenny von Westphalen, épouse
de Karl Marx.

Marx, et il est probable que ses compagnons de la rue des Gravilliers, piliers de l'Internationale à Paris, ne connaissaient pas plus les œuvres de Marx¹.

James Guillaume, l'une des têtes de la section suisse de l'Internationale, a reconnu qu'il ignorait « jusqu'à l'existence de Karl Marx » quand il assista, mandaté par la section du Locle, au 1^{er} Congrès de l'Internationale à Genève (3-8 septembre 1866). Schwitzguebel, Constant Meuron et Coullery, ses codélégués, étaient dans la même ignorance. *Je crois bien, ajoute-t-il, que ce n'est que l'année suivante, au Congrès de Lausanne, que j'entendis parler de lui pour la première fois par Eccarius et Lessner*².

Il note par ailleurs qu'en 1870 « personne ne connaissait encore *Das Kapital* en France », ce qui est certainement exagéré, car il n'est pas possible que l'extrait de la préface donné dans le *Courrier français* du 1^{er} octobre 1867 et l'article de Roberty sur l'ouvrage paru dans la *Revue positiviste* de janvier-février 1869 aient pu passer complètement inaperçus³.

Mais il faut convenir qu'avant 1870, le nom du « D^r Karl Marx » semble bien n'être apparu depuis 1843 dans un périodique français socialiste qu'en 1867 ou 1868 à propos d'une longue citation de lui insérée dans la *Lutte sociale* de Paul Lafargue⁴.

¹ André Fribourg: *L'Association internationale des Travailleurs*. p. 45, 46.

² *L'Internationale, Documents et Souvenirs*, t. I, p. 5, note 3.

³ Bibliothèque Nationale (BN). Nouvelles acquisitions 95 901, folios 64, 214.

⁴ Georges Weill: *Histoire du Mouvement social en France (1852-1910)*, 2^e éd., Alcan, p. 120, note 4.

Il n'est pas sans intérêt de noter qu'un hebdomadaire comme la *Libre Pensée* (octobre 1866-février 1867), devenu la *Pensée nouvelle* (du 19 mai 1867 au 10 mai 1868), évoque à plusieurs reprises Louis Büchner, reproduit une lettre d'un certain Dr Marx « d'une petite ville allemande » et retrace la vie du savant biologiste berlinois Rodolphe Virchow à propos de son voyage à Paris. Dans les cinquante-deux numéros, il n'est question de Karl Marx qu'à propos de la lettre citée plus haut.

En 1870, et même les années suivantes, la forte personnalité de Marx échappe toujours à des socialistes portés à approfondir les questions idéologiques, tels que Benoît Malon et Victor Considerant. A titre d'exemple suggestif, on peut citer, en ce qui concerne Malon, l'anecdote suivante, relatée par James Guillaume, et qui se situe en mars 1870.

Malon m'a raconté plus tard comment Lafargue l'invita à déjeuner et, l'ayant présenté à sa femme, lui dit avec emphase :

— *C'est la fille de Karl Marx.*

— *Karl Marx, dit Malon, un peu confus de ne pas connaître celui dont on lui parlait, je crois avoir entendu ce nom-là. N'est-ce pas un professeur allemand?*

— *Mais non, c'est l'auteur du livre Das Kapital.*

Et Lafargue alla chercher le gros volume.

— *Vous ne connaissez pas ce livre-là?*

— *Non.*

— *Est-ce possible? Vous ne savez donc pas que c'est Karl Marx qui mène le Conseil général?*¹

¹ James Guillaume, *op. cit.*, t. I, p. 285.

Cette savoureuse histoire est complétée par un aveu reconnaissant que c'est pendant son exil en Suisse, de 1870 à 1880, que Malon a été impressionné par le marxisme¹. Il dit par ailleurs: *En dehors de l'Allemagne et des groupements socialistes, Marx était à peu près inconnu en 1870*².

Aussi bien, en janvier 1872, Malon publie dans la *République républicaine*, journal radical de Lyon, quelques articles réunis depuis en brochure. Il cite l'*Adresse inaugurale* de l'Internationale, « large éclaircie dans le domaine de l'avenir », dont il approuve la teneur, mais il ne paraît pas savoir que Marx en est l'auteur. Et si ce dernier figure dans l'article, c'est dans une citation où son nom apparaît sans plus à côté de ceux de Lassalle, Becker, Bebel et Liebknecht comme leaders du mouvement socialiste allemand³.

La même année, Benoît Malon fait suivre son *Exposé des Ecoles socialistes françaises* d'un aperçu sur le collectivisme international. Il est amené ainsi à parler de Karl Marx et de Lassalle pour l'Allemagne, de De Potter pour la Belgique, de Ramon de la Sagra pour l'Espagne, d'Herzen, Bakounine et Tchernichewski pour la Russie. Si l'on met à part une longue citation de ce dernier, il faut reconnaître que c'est de Marx qu'il parle le plus. Voici ce qu'il en dit: *Un proscrit allemand, Karl Marx, substitue dans le socialisme la méthode historique et objective aux méthodes purement logiques et subjectives qui avaient été en honneur jusque-là; il démontre l'impossibilité*

¹ *Revue socialiste*, t. V, 1887, p. 46. Maurice Dommanget: *Victor Considerant*, p. 207.

² *Précis historique, théorique et pratique du Socialisme*, p. 131.

³ *L'Internationale, son Histoire et ses Principes*, 1895, pp. 10-24.

économique de conserver dans l'avenir l'appropriation individuelle. De l'observation et du classement savant des phénomènes économiques, K. Marx arrive à cette déduction que la force collective domine de plus en plus les conditions de la production et de la circulation, et, par ce fait même, entraîne fatalement la nécessité du concours ou de la solidarité dans le travail. Il restait à déterminer si l'association aura lieu entre égaux par voie d'expropriation sociale, ou si les ouvriers d'un même atelier, de plus en plus asservis, resteront sous la direction d'un maître possesseur de l'instrument du travail, de la machine dont la puissance grandissante lui attribuerait tous les bénéfices. Au nom de la Justice, le penseur socialiste ne pouvait hésiter. De cet ordre d'idées dérive scientifiquement l'avenir communiste, tout au moins collectiviste, de la civilisation moderne, condamnée à se transformer ou à périr¹.

Cette analyse nous montre que B. Malon connaît bien imparfaitement Marx. Du reste, Malon avoue dans une note: *Le livre principal de Marx, Das Kapital (Le Capital), n'a pas été traduit en français, et nous ne le connaissons que d'après des comptes rendus*².

La savoureuse histoire évoquée plus haut concernant l'ignorance de Marx par Malon trouve en quelque sorte son illustration dans une déclaration d'Alexandre Zévaès touchant Victor Considerant alors que ce vieillard magnifique fréquentait le Café Soufflet, boulevard Saint-Michel, à Paris. L'octogénaire fouriériste qui avait publié, en août 1843, un manifeste socialiste intitulé *Manifeste de la*

¹ *Exposé des Ecoles socialistes françaises suivi d'un Aperçu sur le Collectivisme international*. Le Chevallier, 1877, pp. 236, 237.

² *Ibid.*, p. 237.

Démocratie, interrogé au sujet du *Manifeste communiste* de Marx-Engels, répondit « qu'il n'avait entendu parler de l'œuvre de Marx que bien après 1870 » ¹.

En fait, Considerant avait pourtant inséré dans son journal — comme nous l'avons vu — une protestation de Marx-Ruge contre une information erronée du *Bien public* de décembre 1843 due à la plume de Lamartine. Mais, chose à noter, l'insertion s'était faite sans commentaire, comme si la personnalité de Marx était quelconque ².

C'est seulement plus tard, au contact des habitués marxistes du Café Soufflet, la plupart étudiants, que Considerant fit connaissance avec le marxisme ³. Faut-il rappeler qu'un homme comme Vandervelde a reconnu que le *Manifeste communiste*, qui devait avoir tant de retentissement et donner lieu à tant de traductions, passa tellement « inaperçu » que jusqu'en 1871 il ne constituait guère qu'une « curiosité bibliographique » ⁴?

Quant à Guesde, qui écrivit à Rome en 1872 son *Essai de Catéchisme socialiste*, il a reconnu dans une lettre à Fournière (13 mars 1913) que cette « espèce de mise au point de sa pensée qui datait du lendemain de la Commune » a été rédigée alors qu'il n'avait « pas encore lu une ligne de Marx ». La même année 1872, du reste, Engels publiant dans le *Volksstaat* de Leipzig les trois

¹ *L'Ordre*, 12 novembre 1947, « Le centenaire du *Manifeste communiste* ». De *l'Introduction du Marxisme en France*, Marcel Rivière éd., 1947, p. 36.

² *La Démocratie pacifique*, 12^e année, N° 133, 11 décembre 1843. Maximilien Rubel: *Bibliographie des Œuvres de Karl Marx*, Rivière éd., 1956, p. 52.

³ Maurice Dommanget, *op. cit.*, p. 208.

⁴ *L'Ordre*, numéro cité. A. Zévaès, *op. cit.*, p. 37.

articles sur la question du logement — qui réunis ont donné une brochure — note à la fin de l'un d'eux, en faisant allusion à Proudhon: *Il est assez triste que, depuis vingt-cinq ans, les ouvriers de langue latine ne possèdent pas d'autre nourriture intellectuelle socialiste que les écrits de ce « socialiste du Second Empire »*¹.

C'est à la fois un aveu et un regret en bonne et due forme.

En 1873 parut la deuxième partie du *Dictionnaire général de Biographie et d'Histoire*. Proudhon figure dans le supplément. Dans le même tome où figurent Jean Meslier et Sylvain Maréchal, Marx n'y est point².

La même année 1873, le *Grand Dictionnaire Larousse*, dans l'article consacré à Marx, se borne à mentionner le *Manifeste communiste* en confondant la doctrine qui y est exposée avec le « lassallisme » et en raillant les prétentions du rédacteur au « socialisme scientifique ». Il ne traite qu'en quatre lignes du *Capital*, qualifié de « principal ouvrage » d'« un philosophe et un penseur redoutable ». L'article occupe deux colonnes et quart, alors que celui qui, en 1875, sera consacré à Proudhon, qualifié « l'un des penseurs les plus originaux, les plus puissants, les plus profonds et les plus universels du XIX^e siècle », s'étalera sur dix-neuf colonnes et demie. On doit ajouter que le *Supplément* de 1878 au même dictionnaire ne complète point l'article sur Marx, alors qu'il consacre quatre colonnes et quart à Proudhon³. Question de natio-

¹ *Le Vétéran socialiste*, N° 15, mai-juin 1957. F. Engels: *La Question du Logement*, Ed. du Bureau d'éditions, 1936, p. 40.

² C. Dezobry et T. Bachelet. Paris, Delagrave.

³ T. X., pp. 1292, 1293, t. XVI, pp. 1163, 1164.

nalité mise à part, on avouera que cette disproportion accuse bien une persistance de la méconnaissance de Marx.

Elle s'affirmera encore sur le plan des dictionnaires bien des années après, dans le *Dictionnaire La Châtre* où, en un même tome, plus de deux colonnes concernent Proudhon, alors que Marx, pourtant édité par la maison La Châtre, n'a droit qu'à quinze lignes¹.

Il est à remarquer que Marx était méconnu même en Allemagne, puisque Karl Kautsky, dans une conférence faite à Brême en 1907, reconnut que le *Capital* de Marx, cette « œuvre de sa vie... de laquelle il avait espéré beaucoup, resta apparemment inaperçue et sans action ». Il ajoute même que « dans son propre parti, son œuvre ne fut que peu comprise jusqu'au commencement des années quatre-vingts »².

Ces propos de Kautsky sont confirmés par le député allemand Hasselmann. Interrogé sur l'origine de ses idées quelques années avant 1883, il ne cite pas du tout le nom de Marx: *Toute mon éducation, dit-il, est française; elle me vient de Fourier, Cabet, Louis Blanc, Proudhon, Blanqui*³.

Chose curieuse, ce sont les conservateurs parisiens de la *Société internationale des Etudes pratiques d'Economie sociale* qui furent amenés en mars 1876 à s'intéresser aux idées marxistes, à l'instigation de leurs correspondants d'Autriche, frappés de la faveur croissante de ces idées dans les pays allemands. Dans une séance de la société, un économiste d'origine étrangère, Funck-Brentano, très au

¹ T. III, pp. 91 et 703.

² « Les trois sources du marxisme », *Cahiers Spartacus*, décembre 1947, p. 39.

³ *Le Temps*, 27 avril 1884, article de Strauss.

courant des publications germaniques, présenta le résumé des principales idées de Marx. Il en fit ensuite la critique pour satisfaire les correspondants autrichiens et aussi Laveleye, qui en demandaient la réfutation¹. Ainsi, à cette époque, le marxisme apparaît en France sous une forme hostile. C'est, si l'on veut, une pénétration à rebours.

En avril 1879, quand Benoît Malon rédigeait son *Histoire du Socialisme*, on voit qu'il ne connaissait pas de Marx le *18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte*, puisqu'il écrit: *Ceux qui l'ont lu assurent que ce livre est très remarquable*².

C'est seulement en 1892 qu'il consacra quelques lignes à cet ouvrage dans lequel, dit-il, Marx « montrait que tous les tragiques événements qui venaient de meurtrir la France étaient une conséquence de la lutte des classes, arrivée en France à son paroxysme »³. Alors Malon est contraint d'assurer enfin à Marx la place qu'il mérite dans l'histoire de l'Internationale. Lui qui avait affirmé que l'Internationale n'avait pas « de fondateurs » écrit tout le contraire, énonçant que Marx « contribua puissamment à la fondation de l'AIT dont il inspira constamment le Conseil général »⁴.

Et en octobre 1892, il ajoutera: *En 1864, Marx rédigeait un magnifique appel aux classes ouvrières, il prenait la plus grande part à la fondation de l'Internationale et il devenait l'inspirateur du Conseil général de la célèbre association*⁵.

¹ Georges Weill, *op. cit.*, p. 218.

² P. 410.

³ *Précis... du Socialisme*, p. 132.

⁴ *Histoire du Socialisme*, Lugano 1879, p. 410.

⁵ *Lundis socialistes*, p. 132.

Déjà dans une brochure parue dix ans plus tôt, il avait proclamé Marx « économiste sérieux », il l'avait signalé comme critique de l'idée du Droit, et il faisait de Marx et Engels des « écrivains socialistes modernes », des « savants universellement respectés » ¹.

Quelle différence! Que de chemin parcouru depuis l'*Histoire du Socialisme* dans laquelle Malon ne consacrait que la valeur d'une page à la vie de Karl Marx, plus de dix-huit lignes à Engels, alors que Lassalle avait droit à six pages et demie ². Sans doute, il y reproduit partiellement le *Manifeste communiste* et donne quelques passages du *Capital*, mais il reproduit entièrement le *Programme des Travailleurs* de Lassalle ³.

La lecture d'un livre sorti après juillet 1890 et donnant un coup d'œil d'ensemble sur le mouvement socialiste mondial à cette époque, par l'abbé Winterer, projette également un éclairage sur la question de la méconnaissance de Marx. En dehors de la citation des « marxistes » dans les différents partis nationaux, on chercherait en vain quelques lignes sur la personnalité de Marx et son « système » ⁴.

De la part d'un député au Parlement allemand, c'est significatif.

Ce qui est significatif encore, c'est que des militants comme Lefrançais, Pottier, Pelloutier ne disent rien de Marx dans leurs productions. L'ouvrier tailleur saxon Frédéric Lessner, qui fut membre de la *Ligue des communistes* et qui siégea au Conseil général de l'Inter-

¹ *Nouveau Parti*, 2^e éd., 1882.

² Pp. 409, 410, 427-434.

³ Pp. 410-442.

⁴ *Le Socialisme international*. Paris, Mulhouse, p. 304.

nationale, a appartenu pendant plus de trente ans à l'entourage immédiat de Marx. Il a reconnu lui aussi en mars 1893, à l'occasion du dixième anniversaire de la mort du « grand champion », l'ignorance ou la méconnaissance de ses œuvres.

Une bonne partie des œuvres de Marx, écrit-il, restèrent longtemps complètement inconnues à la masse et ne sont, aujourd'hui encore, qu'insuffisamment appréciées, surtout celles qu'il écrivait avant la Révolution de 1848 et quelques années après [...] Même ses autres œuvres sont peu connues du grand public [...] ¹.

Mais Lessner ne se contente pas de faire cette constatation: il en cherche l'explication. Il la trouve à la fois dans les conditions matérielles objectives et dans les conditions subjectives. Il reconnaît que les œuvres de Marx dont il parle ne pouvaient être répandues alors « qu'au prix des plus grandes difficultés » et que, d'autre part, Marx « ne fit jamais de bruit autour d'elles » car, dénué de vanité, « il manifestait une indifférence parfaite à l'égard des ouvrages qu'il avait publiés ». Quand il parlait de ses écrits, ne disait-il pas à Lessner: *Si tu veux avoir mes ouvrages, va chez Lassalle, il les a tous collectionnés. Je n'en possède pas un seul exemplaire.*

Et, en effet, ajoute Lessner: *Cela était tellement vrai qu'il lui arrivait souvent de venir chez moi pour me demander de lui prêter pour quelque temps l'un ou l'autre de ses ouvrages, dont il n'avait pas chez lui un seul exemplaire ².*

On avouera qu'il est rare de trouver chez un auteur une indifférence aussi parfaite à l'égard des ouvrages qu'il a

¹ *Bulletin communiste*, 4^e année, N^o 25, 21 juin 1923, « Souvenirs d'un ouvrier sur K. Marx », trad. Marcel Ollivier.

² *Ibid.*

publiés. Il en était de même du reste de ses manuscrits. E. Peluso, dans un récit émouvant, ne raconte-t-il pas que ceux-ci, autant de parcelles de son génie, étaient abandonnés pêle-mêle à la poussière comme à l'oubli¹.

Aussi, quand Marx disparut, on ne saurait s'étonner — ainsi que la remarque en a été faite — qu'aucun grand mouvement ouvrier n'ait porté son deuil. Il est vrai que l'Américain John Spargo venait seulement de lui consacrer sa première et pitoyable biographie. Il n'y eut que huit personnes aux obsèques, dont trois seulement hors de la famille.

Douze ans après sa mort, Marx restait toujours méconnu. C'est si vrai que Charles Andler, rendant compte du livre qui venait de paraître, le troisième volume du *Capital*, cette « prodigieuse synthèse » dont la publication constitue à ses yeux « l'événement idéologique le plus marquant de l'hiver 1894-1895 », est contraint d'avouer que cet événement « a passé inaperçu »². Mais n'est-il pas probant qu'en septembre 1893 un socialiste comme Regnard, connaisseur de la langue allemande et de Marx, dans la bibliothèque des ouvrages essentiels en socialisme qu'il imagine, fait figurer Schæffle, De Paepe, Hector Denis, Rodbertus, Proudhon, Lassalle et même Henry George, alors que Marx n'y figure pas?³

¹ *Bulletin communiste*, « Un dimanche chez la fille de Karl Marx », par E. Peluso.

² *La Revue blanche*, 15 mai 1895. « La fin du *Capital* de Karl Marx ». Reproduction dans le *Supplément littéraire des « Temps nouveaux »*, N° 10, 1895.

³ *Le Calendrier de l'Ere révolutionnaire et socialiste*, pp. 126-127.

L'ignorance ou la méconnaissance du marxisme chez les personnalités importantes n'est pas particulière à la France, et l'on pourrait faire un livre à ce sujet.

Pour en avoir une idée, il suffira de citer en Angleterre, du temps même où Marx était à Londres, le cas de Bernard Shaw, qui joignait à une notoriété de brillant dramaturge des connaissances économiques qu'il utilisait d'ailleurs dans son théâtre. En 1883, l'année où Marx mourut, c'était déjà un socialiste convaincu. Cependant, il ne connaissait point le *Capital*. Il fallut une réunion de la Fédération social-démocrate d'Hyndman pour le lui faire connaître. Marx fut dès lors, suivant sa propre expression, « une révélation », ajoutant: *Il m'a ouvert les yeux aux faits de l'histoire et de la civilisation, il m'a fourni une conception entièrement nouvelle de l'univers, il m'a fourni un but et une mission dans la vie*¹.

¹ *Revue d'Histoire économique et sociale*, 1966, N° 1: Monique Meyer: « George Bernard Shaw, Economiste », p. 69.

CHAPITRE II

La France en tant que l'une des sources du marxisme

Avant de traiter de l'introduction du marxisme en France, il convient de rappeler que la France est l'une des sources du marxisme. Aussi bien, après la savante introduction historique de Charles Andler sur le *Manifeste communiste*, Roger Garaudy a-t-il pu en 1948 écrire un ouvrage au titre significatif, *Les Sources françaises du Socialisme scientifique* et, en 1964, l'un des analystes des doctrines de Constantin Pecqueur a consacré un chapitre à quelques-unes des idées de celui-ci qui ont été reprises par Marx.

Karl Kautsky, puis Lénine, ont très bien marqué que le marxisme était issu de trois sources: la philosophie classique allemande, l'économie politique classique anglaise et le socialisme français en liaison avec le matérialisme philosophique et la tradition révolutionnaire française¹.

¹ *Le Manifeste communiste...*, Rieder, s. d., in-12, 212 p. L'ouvrage cité de Garaudy, in-8, 286 p., a paru aux Ed. Hier et Aujourd'hui. Ahmed Zouaoui: *Constantin Pecqueur*, Droz, gr. in-8. Cf. mon compte rendu dans la *Revue d'Histoire économique et sociale*, 1965, N° 4, pp. 539-541. *Les Trois Sources du Marxisme*, Spartacus, décembre 1847, 40 p. *Karl Marx et sa Doctrine*, 1932, in-12, tiré de l'*Encyclopédie russe* Granat, juillet-novembre 1914.

On ne saurait oublier que la province natale de Karl Marx est la Rhénanie, que la France révolutionnaire occupa, influença et transforma. Aussi le père de Marx et presque tous ses professeurs étaient des libéraux bourgeois. A leur contact, dès sa prime jeunesse, Karl Marx se prononça donc tout naturellement pour la Révolution française, penchant pour la Montagne. Son futur ami Engels également et plus passionnément encore puisque, selon Ruge, à vingt et un ans il jouait à la guillotine et clamait à tout propos le « chant diabolique » de Rouget de Lisle.

C'est pendant l'été de 1843, étant dans sa vingt-cinquième année, que Marx fut amené, au cours de son analyse de la *Philosophie du Droit* de Hegel, à étudier d'une manière approfondie la Révolution française. Il lisait alors les ouvrages de ses précurseurs, notamment le *Contrat social* et l'*Esprit des Lois*, ainsi qu'en langue allemande l'*Histoire de France à l'Epoque révolutionnaire* de Wilhelm Wachsmuth. Il était tellement absorbé par cette étude, il réunissait tant de matériaux à ce sujet, qu'en 1844 il ne songeait à rien de moins qu'à écrire un ouvrage sur la période la plus percutante de la Convention, celle où triomphe la Montagne. Mais, pris par ses autres travaux, il abandonna ce projet, non sans avoir tiré bien des leçons de l'expérience révolutionnaire, principalement au point de vue de la formation et de la lutte des classes.

Il est à peine besoin de dire que Marx et Engels, à la pointe de la Révolution française, distinguent particulièrement le Mouvement des Enragés et la Conjuration des Egaux. En 1845, dans le chapitre de la *Sainte Famille* intitulé « Combat critique avec la Révolution française », Marx inscrit en toutes lettres Théophile Leclerc et Jacques

Roux pour les Enragés et Babeuf pour son complot parmi ceux qui firent germer l'idée communiste. C'est par la lecture du livre de Wilhelm Wachsmuth que Marx se fit une première idée des Enragés, mais c'est surtout dans le livre de Buchez et Roux sur l'*Histoire parlementaire de la Révolution*, comme l'a prouvé D.B. Riazanov, qu'il prit connaissance vraiment de leur action. On doit remarquer que dans le processus du développement des idées communistes sous la Révolution, Marx ne semble pas du tout avoir connu les conceptions et vues d'hommes comme Chaumette et Sylvain Maréchal de 1790 à 1794. Mais il a apprécié le *Manifeste des Egaux*, le plus important anneau de cette chaîne de proclamations socialistes dont le *Manifeste communiste* fera partie¹.

Paris, cœur du mouvement socialiste et cité de la tradition révolutionnaire, était pour Marx le lieu de prédilection. Il y résida même à plusieurs reprises avant de se fixer à Londres, et ces séjours sont inséparables de son imprégnation par l'ambiance socialiste et révolutionnaire française, en sorte que ces séjours méritent d'être analysés.

La confiance en la France était telle, au temps de la Monarchie de Juillet, que pour pousser ses compatriotes à agir révolutionnairement il entendait, suivant sa propre expression, « leur parler français ». Aussi terminait-il sa *Contribution à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel* sur cette certitude que *quand toutes les condi-*

¹ Maurice Dommanget: *Jacques Roux, le Curé rouge*, pp. 80, 81. *Annuaire d'Etudes françaises*, Moscou 1961, 1964, 1966. *La Pensée*, N° 81, septembre-octobre 1958, pp. 61-74. A. Cornu: « Karl Marx et la Révolution française ». *Annales*, N° 190, p. 542. « Jacques Roux et Marx », par V. Markov.

*tions intérieures auront été remplies, le jour de la résurrection allemande sera annoncé par le chant éclatant du coq gaulois*¹.

Dans sa préface au 18 Brumaire, Engels a expliqué, on ne peut mieux, les raisons de la prédilection de Marx pour la France.

*La France est le pays où les luttes de classes ont été menées chaque fois, plus que partout ailleurs, jusqu'à la décision complète et où, par conséquent, les formes politiques changeantes, à l'intérieur desquelles elles se meuvent et dans lesquelles se résument leurs résultats, prennent les contours les plus nets. Centre du féodalisme au Moyen Age, pays classique depuis la renaissance de la monarchie héréditaire, la France a, dans sa grande Révolution, détruit le féodalisme et donné à la domination de la bourgeoisie un caractère de pureté classique qu'aucun autre pays n'a atteint en Europe. De même la lutte du prolétariat révolutionnaire contre la bourgeoisie régnante y revêt des formes aiguës, inconnues ailleurs*².

Du reste, Engels célèbre Paris avec lyrisme :

La France seule possède Paris, cette ville où la civilisation a atteint son plus parfait épanouissement, où convergent toutes les fibres de l'histoire européenne et d'où émanent parfois ces décharges électriques qui ébranlent le monde; cette ville dont la population réunit en elle, comme nul autre peuple, la passion de la jouissance et la passion de l'initiative historique; cette ville dont les habitants savent vivre comme les épicuriens les plus raffinés

¹ Karl Marx, par Roger Garaudy, Ed. Seghers, 1964, pp. 60, 61.

² Œuvres complètes de Marx. Les Luttes de Classes en France. Editions sociales, 1948, p. 160. La Pensée, novembre 1953, p. 111 « Marx et le marxisme ».

*d'Athènes et mourir comme les Spartiates les plus intrépides*¹.

De l'aveu d'Engels, à l'origine, en 1836, la *Ligue des justes* « n'était qu'un rejeton allemand du communisme ouvrier français qui se reliait à la tradition babouviste ». Ce n'était guère plus, ajoute-t-il, « que la branche allemande des sociétés secrètes françaises, surtout de la *Société des Saisons* »².

Outre que le marxisme n'avait point pris forme alors et que Marx n'était encore que jeune hégélien, il n'est pas et ne peut être question à cette époque d'introduction du marxisme en France, mais plutôt, à l'inverse, de la pénétration du socialisme allemand, plus précisément du socialisme de Marx par la Révolution française, par le babouvisme et par le blanquisme en tant qu'expériences historiques.

On ne doit donc pas s'étonner que dans ses manuscrits de 1844, premier texte où Marx prend ouvertement parti pour le communisme, il se réfère surtout aux socialistes français, formant une pléiade unique au monde et nommément à Saint-Simon, Fourier, Pecqueur, Proudhon, Cabet, Villegardelle. Aussi quand Arnold Ruge, l'année précédente, en quête de rédacteurs pour le lancement des *Annales franco-allemandes*, avait demandé la collaboration de

¹ *Œuvres de Marx-Engels*, éd. russe, t. V, p. 50 (octobre 1848).
Reproduction dans Garaudy: *Karl Marx*, p. 61.

² *L'Allemagne en 1848*, Schleicher, 1901, p. 259. « Révélations sur le procès des communistes. » Jean Bruhat: *La Révolution française et la formation de la pensée de Marx*, pp. 125-170 du recueil de la Société des études robespierristes: *La Pensée socialiste devant la Révolution française*.

Marx et d'Engels, l'avait-il obtenue d'emblée¹. Il n'en fut pas de même pour obtenir des rédacteurs français. Ruge visita Lamennais, Louis Blanc, Lamartine, Proudhon, Pierre Leroux, Cabet, Victor Considerant. Tous se récusèrent sous des prétextes divers². Il faudra l'installation de Marx à Paris, à la suggestion de Ruge, à la fin d'octobre 1843, après son mariage le 13 juin avec Jenny von Westphalen, pour qu'il aide Ruge dans ses négociations avec des collaborateurs recherchés. Le ménage habite 38, rue Vaneau (VI^e), rue commençant rue de Varennes et finissant rue de Sèvres. Dans la maison, qui existe encore, résident Ruge et Germain Mäurer qui lui font connaître Henri Heine. De cette époque datent les rapports directs de Marx avec les leaders socialistes français, sauf Blanqui alors enfermé³.

C'est ce que Bracke a noté brièvement en ces termes:

*Marx fut en relations suivies avec la plupart des lutteurs d'alors*⁴.

En même temps, il se met à étudier les économistes de l'école française J.-B. Say, Destutt de Tracy, Frédéric Skarbek, de Boisguilbert, Sismondi, et dans des traductions françaises les grands économistes de l'école anglaise James Mill, Smith, Ricardo et autres. Tout cela lui permettra d'asseoir les fondements du communisme sur l'éco-

¹ *Œuvres complètes de Marx. Manuscrits de 1844*, trad. Bottigelli, pp. 12, 34, 35, 67, 68, 77, 84, 85, 88.

² B. Nicolaïevski et O. Mænchen-Hensen: *Karl Marx*, Ed. Gallimard, p. 62. *La Pensée*, août 1963. « *Les Annales franco-allemandes et l'opinion française* », par Emile Bottigelli, pp. 54 et ss.

³ B. Nicolaïevski et O. Mænchen-Hensen, *op. cit.*, pp. 61, 62, 65. *La Pensée*, août 1963, étude citée, pp. 62, 63.

⁴ *Le Socialiste*, 8-15 mars 1908, « Karl Marx et le socialisme français ».

nomie comme sur la philosophie. D'autre part, les études, historiques surtout, sur la Révolution française lui permettront d'adjoindre le fondement politique aux deux autres fondements¹. A ce sujet, il n'est pas hors de propos de souligner qu'en Allemagne même, avant sa venue à Paris, l'influence de la Révolution française sur Marx s'affirmait déjà puisque, de bonne heure, son père très éclairé la lui avait fait connaître. C'était, au dire d'Eléonor Marx, un « vrai Français du XVIII^e siècle », sachant « par cœur Voltaire et Rousseau »². Puis ses maîtres, au Lycée de Trèves et à l'Université de Berlin, parachevèrent l'œuvre du père.

Le séjour à Paris ne fut donc à cet égard, en somme, qu'un couronnement.

A l'Université de Berlin, ce fut surtout le professeur E. Gans, dont il suivit les cours avec zèle, et dont la chaire était comme une tribune, qui renforça le penchant du jeune Marx pour la Révolution française. Comme l'écrivit l'appariteur Feige, les exposés de Gans faisaient du « pétard ». Mais il ne transmettait pas seulement l'amour et la leçon de la Révolution française. En effet, lors de ses séjours en France, avant comme après la Révolution de 1830, Gans s'était rallié en gros à la doctrine saint-simonienne. Au temps où Marx suivait ses cours, il en adoptait notamment cette théorie de la lutte de classes à travers l'histoire qui, ramassée, sera reprise si magistralement par le *Manifeste communiste*. C'est ainsi qu'à Berlin déjà, le

¹ Nicolaïevski... *op. cit.*, p. 68. Jean Bruhat, étude citée, pp. 127, 128. *La Pensée*, septembre-octobre 1958. « Karl Marx et la Révolution française », par A. Cornu.

² *Karl Marx*, par R. Garaudy, p. 11. Auguste Cornu: *K. Marx et F. Engels*, PUF, t. I, p. 55. J. Bruhat, *ibid.*, pp. 132, 133.

saint-simonisme influa grandement sur la formation de Marx avant sa venue en France¹.

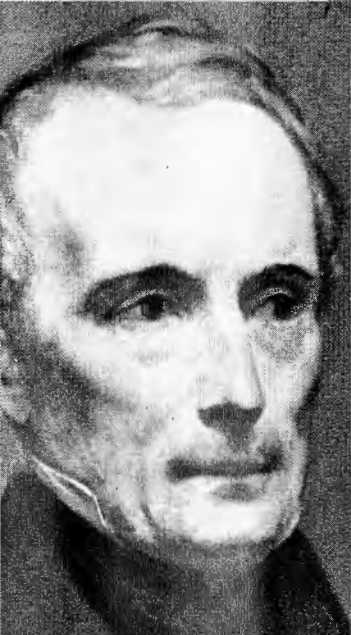
Arrivé à Paris, plein d'admiration pour Proudhon, Marx rechercha son contact et eut avec lui de longues discussions au cours desquelles il essaya, selon son expression, de l'infecter d'hégélianisme, et acquit la conviction qu'il avait affaire à la fois à un mauvais philosophe et à un mauvais économiste. « J'attends votre fêrûle critique », lui avait écrit Proudhon peu de temps avant la publication de *Philosophie de la Misère*. Mais la critique se révéla si violente, si vigoureuse, que leur amitié fut à « tout jamais » brisée².

Il y avait à Paris, en 1844, un grand nombre de travailleurs allemands immigrés. Ils étaient dans les quatre-vingt mille. Marx les fréquenta, ayant pris contact avec eux grâce au docteur Ewerbeck, qui dirigeait les groupes allemands de Paris et avait entretenu une correspondance avec Marx et Engels. Cette direction par Ewerbeck, qui était cabétiste convaincu et traducteur allemand de brochures sur l'auteur du *Voyage en Icarie*, indique bien que c'est le cabétisme qui l'emportait alors dans la colonie allemande parisienne et qu'il ne pouvait y être question alors de pénétration du marxisme³.

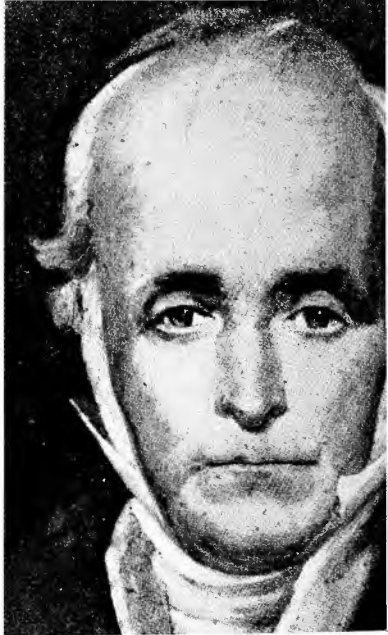
¹ Auguste Cornu, *op. cit.*, p. 81 et ss. Dans son *Histoire du Saint-Simonisme*, Sébastien Charléty, parlant du saint-simonisme en Allemagne, n'évoque point Gans.

² *Misère de la Philosophie*, Ed. Giard, 1908, p. 33 (Avant-propos). Joseph Diner-Dénes: *Karl Marx*, p. 54.

³ Charles Andler: *Le Manifeste communiste, Introduction historique*, p. 33. Jules Prudhommeaux: *Icarie et son Fondateur Etienne Cabet*, tirage 1926, p. 33.



1

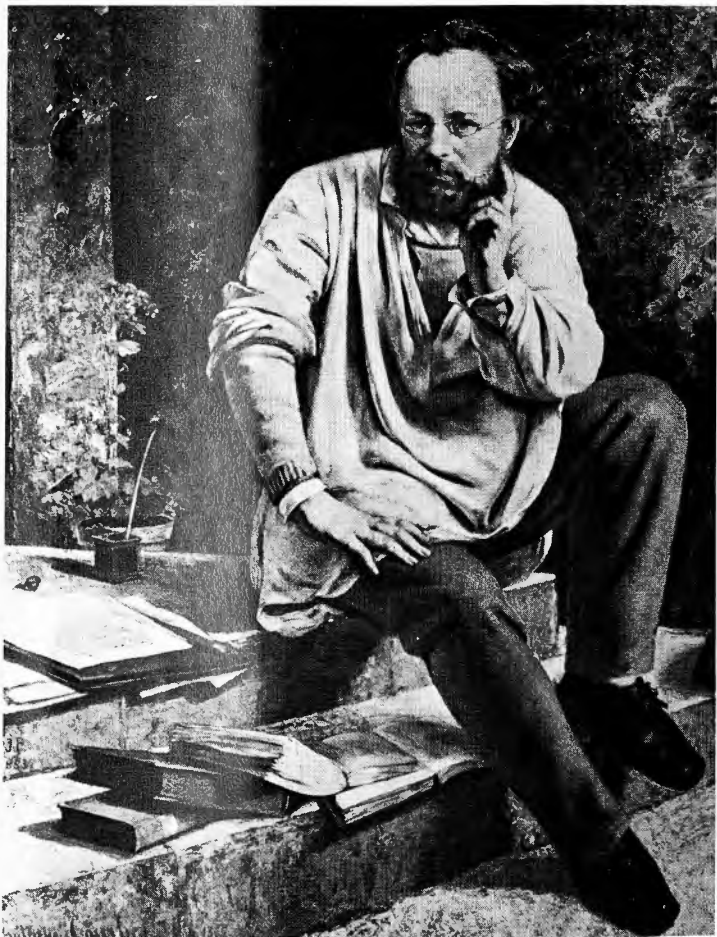


2



- 1 Alphonse de Lamartine, par Ary Scheffer.
- 2 Charles Fourier vers 1835.
- 3 Claude-Henri de Saint-Simon en 1796.





Pierre-Joseph Proudhon, par Courbet.

◀ Friedrich Engels. (Photo APN.)



1



- 1 Pierre Leroux.
- 2 Louis Blanc.
- 3 Charles Tolain.
- 4 Eugène Varlin.



3



Le 23 mars 1844, avec Arnold Ruge et Bernays, Marx participa à un banquet démocratique international où l'on discuta du développement de la propagande. On remarquait parmi les participants français Louis Blanc, Félix Pyat, Schölcher, Pierre Leroux¹.

L'hiver de 1843-1844 à Paris, Marx écrit sa *Critique de la Philosophie du Droit de Hegel* où déjà s'affirment les idées fondamentales de ce qu'on appellera plus tard « le marxisme », et il n'est pas croyable qu'alors il n'en ait pas fait part — comme Proudhon — à un certain nombre de socialistes qu'il coudoyait. Le fait est d'importance dans la pénétration des premières bribes du marxisme en France². Faute de témoignages, il est fâcheux qu'on ne puisse éclairer ce point délicat. Ni la correspondance de Marx-Engels, ni le livre d'Auguste Cornu sur l'évolution de Marx de l'hégélianisme au matérialisme historique, ni la présentation par Emile Bottigelli des manuscrits de Marx en 1844 ne fournissent d'indications à ce sujet.

C'est aussi à Paris que Marx rencontra pour la deuxième fois Frédéric Engels à la fin du mois d'août 1844, et, durant les dix jours qu'ils passèrent ensemble, les deux hommes constatèrent leur parfait accord, ce qui ouvrait la voie à l'amitié indéfectible et au travail commun³. Il n'est pas croyable, là encore, qu'Engels, plus ou moins accompagné de Marx, n'ait point eu quelque contact avec

¹ Luc Somerhausen: *L'Humanisme agissant de Karl Marx*, Masse éd., pp. 25, 26. A. Ruge: *Zwei Jahre in Paris*, t. I, pp. 147, 148. *Regards* N° 16, mars 1933, a donné la photographie du banquet.

² *Œuvres complètes de Marx. Manuscrits de 1844*. Editions sociales.

³ E. Stepanova: *Frédéric Engels*. Moscou 1958, pp. 41, 42. Nicolaïevski..., *op. cit.*, pp. 84, 85.

des communistes français, contact au cours duquel il répandait ses idées. Son expulsion sur l'ordre de Guizot, par le ministre Duchâtel, le 25 janvier 1845, mit fin, en fait, à ces relations directes. Mais un an et demi plus tard, Marx fut en quelque sorte relayé par Engels qui, séjournant à Paris, comme on l'a dit sans références mais conformément toutefois à la logique des choses, s'attacha « à faire prévaloir le point de vue marxiste dans les cercles d'ouvriers allemands de Paris »¹. Le point de vue marxiste d'alors, évidemment!

Après avoir quitté Paris le 1^{er} février 1845, il faut désormais évoquer les relations bruxelloises de Marx. C'est dans la capitale belge qu'il connut l'archiviste Philippe Gigot, de nationalité belge, né à Bruxelles en 1820 et qui fut, comme l'a fait remarquer Luc Somerhausen, « le premier marxiste militant d'expression française ». Il participa au petit Congrès communiste international de Bruxelles en 1846 et fit partie ensuite du *Bureau de correspondance communiste*, mais c'est Engels qui était plus spécialement chargé des communications avec la France. On ne sait rien, malheureusement, de ces communications².

De mi-août 1846 à mai 1847, Engels est à Paris et, par ses lettres à Marx ou au Comité de Bruxelles, on est en mesure de se rendre compte de ses relations avec les socialistes français et les ouvriers. Il assiste à des réunions de militants ouvriers du faubourg Saint-Antoine. Il voit Cabet mis en fureur par les passages qui le concernent

¹ *Regards*, numéro cité. Auguste Cornu: *Karl Marx. L'Homme et l'Œuvre*. Alcan, pp. 385, 386. Emile Bottigelli: *Genèse du Socialisme scientifique*, p. 169. M. Rubel, *op. cit.*, pp. 57, 58.

² Luc Somerhausen, pp. 131, 134.

dans le livre de Grün que Mäurer lui traduit. L'auteur du *Voyage en Icarie* s'est montré fort cordial vis-à-vis d'Engels. Aussi, celui-ci annonce-t-il à Marx le 19 août 1846 qu'il retournera assez souvent chez lui. En même temps, Engels dissuade Marx de lui écrire, car Cabet est très occupé, méfiant, et verrait là un piège pour abuser de son nom¹.

Engels voit aussi le « petit Weill » de la *Démocratie pacifique*, c'est-à-dire Alexandre Weill. Il est donc en rapport direct avec le chef des communistes icariens et l'un des fouriéristes travaillant avec Victor Considerant. Mais il ne semble avoir connu alors que par la lecture Proudhon, Louis Blanc et Pierre Leroux. C'est seulement le 10 novembre 1847 qu'il peut voir Louis Blanc, avec lequel il a un « long entretien » et qu'il revoit ensuite. Il voit aussi Flocon et par lui peut publier sept articles dans la *Réforme* sous le voile de l'anonymat, articles sur le mouvement anglais et le mouvement allemand que Charles Andler a repérés, et qui s'échelonnent d'août à décembre 1847. Engels fréquente aussi l'*Atelier* — où il donne en novembre 1847 une lettre rectificative — et fait connaissance de Ramon de la Sagra, de la *Démocratie pacifique*².

Tous ces contacts, qui méritent d'être rapportés, ne nous donnent aucune précision sur l'influence idéologique qu'Engels a pu exercer directement. On s'interroge, on tâtonne et les questions émergent au lieu et place des certitudes. C'est regrettable, cependant il faut s'y résigner. Une chose certaine toutefois, c'est qu'il a fait connaître

¹ *Correspondance Marx-Engels*, Molitor, t. I, pp. 37-106.

² *Ibid.*, pp. 39, 122, 126, 131, 140, 141. A. Zévaès: *De l'Introduction du Marxisme en France*, p. 26. Marx-Engels, *Werke*, t. IV, Berlin. M. Rubel, *op. cit.*, p. 244.

le mouvement chartiste en France et que par ses correspondances dans le *Northern Star* et dans la *Deutsche Brüsseler Zeitung*, il cherchait à informer Anglais et Allemands sur la situation en France.

Après s'être rendu à Londres, au début de juin 1847, pour y assister au premier Congrès de la Ligue des communistes, Engels revint pour quelques semaines à Paris. De la fin de juillet à la mi-octobre 1847, il séjourna à Bruxelles. De retour à Paris, il en repartit le 26 novembre pour rejoindre Marx à Ostende et se rendre avec lui au Congrès de la Ligue, à Londres, où Marx fut chargé de la rédaction du fameux *Manifeste*. De la capitale anglaise, Engels se rendit à Bruxelles et ne regagna Paris que vers la fin de l'année. Il devait en être expulsé le 29 janvier 1848. C'est dire qu'absorbé par le travail de la Ligue et les discussions avec les ouvriers et artisans allemands, il n'eut guère le temps d'entretenir des relations suivies avec le mouvement ouvrier français.

Il eût été bien étonnant que Lyon n'ait pas joué un rôle à titre de source du marxisme en France, étant donné que c'est la ville de France qui présente le plus d'intérêt pour l'histoire du mouvement social au XIX^e siècle.

C'est de là que partit en 1831 la poussée ouvrière, c'est la seule ville qui puisse porter à son compte deux insurrections purement ouvrières, c'est là où s'épanouirent toutes les tendances socialistes et où, comme l'a écrit Lévy-Schneider, la lutte de classes fut toujours à l'état endémique¹. Vers la fin de 1848, Jean-Pierre Gros, teneur de livres à Lyon, qui avait été gérant du journal *Spartacus* paru dans

¹ 1848, revue, t. XXII, p. 457. Streten Maritch: *Histoire du Mouvement social sous le Second Empire à Lyon*, préface.

cette ville au début de l'année, fonda le *Républicain*. C'est un organe à marquer très fortement en ce qui touche la pénétration du marxisme en France¹, et l'on pourrait s'étonner qu'A. Zévaès ne le signale point, si l'on n'était au courant de ses insuffisances.

Gros avait fait partie de la Commission exécutive provisoire de Lyon. Il fut de la *Commission d'organisation du travail* créée le 7 mars par le commissaire du gouvernement Emmanuel Arago, à l'imitation de la Commission parisienne du Luxembourg, mais ne fut pas élu conseiller municipal en juin². Avec tous les néo-babouvistes lyonnais, dont les frères Charavay, et de nombreux autres militants, il devait signer la fameuse affiche rouge lyonnaise.

Le *Républicain* présentait cette particularité d'être la propriété d'une coopérative ouvrière créée en nom collectif et en commandite, la *Société de l'Industrie française*. Aussi avait-il le soutien de toutes les organisations ouvrières et coopératives locales. Son siège était 3, rue Centrale et l'on comptait parmi ses animateurs Gabriel Charavay, Drivon-Fleuri, Grinand, Brun Jean-Baptiste, Vincent Guillaume. Dans ce journal qui, espérons-le, fera l'objet d'une étude spéciale, toutes les idées du *Manifeste communiste* et toutes les idées s'en rapprochant s'y trouvent répandues. L'avocat phalanstérien Jules Juif s'y ralliait déjà pour l'essentiel, avant de rejoindre en 1841 le socialisme icarien³.

¹ Jean Gaumont: *Histoire générale de la Coopération en France*, t. I, p. 357.

² *Id.*

³ *Ibid.*, t. I, p. 356. *Revue d'Histoire de Lyon*, t. V, pp. 48-58. *Dictionnaire biographique du Mouvement ouvrier français*, t. II, p. 305, art. Jean-Pierre Gros.

Il nous faut examiner maintenant le rôle qu'a joué Marx dans la Révolution de 1848 en France.

Vers le 27 février, la direction centrale de la Ligue des communistes à Londres avait transmis ses pouvoirs à la direction du cercle de Bruxelles. Le 3 mars, celle-ci décida de transférer le siège de l'organisation à Paris et en chargea Marx¹ que, par ailleurs, une lettre du 1^{er} mars fort aimable de Flocon au nom du gouvernement provisoire avait appelé dans la capitale française. Flocon écrivait entre autres au « cher et vaillant » Marx : *La libre France vous ouvre ses portes, à vous et à tous ceux qui luttent pour la sainte cause de la fraternité des peuples*².

Que fait Marx à Paris durant les cinq semaines de son séjour, dans la période la plus brûlante de la Révolution de 1848 ? Il est superflu de dire qu'il suit avec une extrême attention, avec passion aussi, les événements qui se déroulent à un rythme accentué.

Dès son arrivée, il prend une part très importante aux activités de ses compatriotes. Le 6 mars, dans une assemblée de la colonie allemande, il s'oppose au projet de la *Société démocratique* et du poète Herwegh visant à organiser une légion germanique destinée à porter la Révolution au-delà du Rhin. Deux jours plus tard, il participe comme secrétaire à une assemblée des quatre « communes » de la Ligue existant à Paris. On y décide la création d'un *Club des ouvriers allemands* pour combattre l'influence de la Société démocratique. Ce club a son siège

¹ *Marx-Chronik...*, t. V.

² A. Zévaès, *op. cit.*, pp. 25, 26. Auguste Cornu : *Karl Marx et la Révolution de 1848*, PUF, p. 9. *Socialisme et Luites de Classes*, 15 mars-1^{er} avril 1914, p. 147, « Une aventure de K. Marx en 1848 ».

au Café de la Picardie, rue Saint-Denis, et groupe presque exclusivement des travailleurs manuels, principalement des cordonniers et des bottiers. Le Comité central de la Ligue se constitue: Marx en est le président, Schapper le secrétaire; les autres membres sont: Bauer, Moll, Wallau, Wilhelm Wolff et Engels, qui, encore à Bruxelles, n'arrivera qu'aux alentours du 21 mars. La révolution ayant éclaté en Allemagne, la Ligue organise le retour de ses membres et de ceux du club vers leur patrie afin qu'ils puissent y prendre une part active aux événements. Ces voyages se font individuellement, grâce aux fonds collectés, et Marx continue à combattre les projets de légion allemande de Herwegh. Aux alentours du 5 avril, accompagné d'Engels, de Wilhelm Wolff et de Droncke, il quitte à son tour Paris pour l'Allemagne¹.

A côté de ses activités dans les milieux de l'émigration allemande, Marx a-t-il participé personnellement à la vie politique du Paris révolutionnaire? On a prétendu qu'il avait fréquenté le Club central de la *Société des Droits de l'Homme* siégeant dans l'une des salles du Conservatoire des arts et métiers, rue Saint-Martin. Ce groupement de 3000 membres, sûr du concours bienveillant de Ledru-Rollin et de Flocon, était encadré par des hommes comme Barbès, Huber, Villain, Napoléon Lebon, Chipron et beaucoup de fonctionnaires du nouveau régime. En fait, c'était une organisation de contrepoids à la *Société républicaine centrale* de Blanqui. Certes, les comptes rendus des séances mentionnent effectivement les interventions d'un « citoyen Marx ». Cependant, outre que le contenu de

¹ A. Zévaès, *op. cit.*, p. 26. *Correspondance Marx-Engels*, trad. Molitor, t. I, p. 151. *Marx-Chronik...*, t. V. A. Lucas: *Les Clubs et les Clubistes en 1848*, pp. 186, 187.

ces discours semble peu conforme aux idées et aux préoccupations de l'auteur du *Manifeste communiste*, la présence de ce personnage au club est mentionnée à plusieurs reprises à des dates où l'on sait de la façon la plus certaine que Karl Marx n'était pas à Paris. Il s'agit donc d'un homonyme et l'*Annuaire-Almanach du Commerce de Didot Bottin* ne compte pas moins de quinze Marx. Ce pourrait être, selon certains indices, un fabricant de casquettes du 7^e arrondissement d'alors ¹.

Blanqui, Flocon et la *Réforme* étaient loin de faire bon ménage; inutile d'insister sur la position politique divergente de Marx et de Blanqui, au cours de la période qui décida du sort de la Révolution de 1848. Rien ne permet même d'affirmer que Marx ait assisté, ne fût-ce qu'à titre d'information, à une séance de la *Société républicaine centrale* ².

On ne peut pas plus affirmer qu'il ait participé à la manifestation du 17 mars. En tout cas, Marx présent ne pouvait être que dans les rangs du *Club des ouvriers allemands*.

On a vu que, de Bruxelles, Engels avait envoyé des articles à la *Réforme*. Le 8 mars, Marx y publie une lettre ouverte relatant les péripéties de son expulsion de Belgique et les brutalités de la police à l'égard de sa femme. Le 12, nouvel article sur la répression du gouvernement

¹ P. Amann: « Karl Marx, quarante-huitard français? » *International Review of Social History*, vol. VI, partie 2, pp. 248-255. Alphonse Lucas, *op. cit.*, pp. 94-122. *Marx-Chronik...*, t. V.

² Mon *Blanqui en 1848* fournira des indications complémentaires.

royal et sur les expulsions d'étrangers. C'est à ce moment que Marx se rend à la rédaction et y rencontre Flocon. Les relations avec le membre du gouvernement provisoire semblent avoir été excellentes car, vers la fin du mois, lors d'une nouvelle entrevue, celui-ci propose à Marx et à Engels des subsides pour le journal qu'ils projetaient de faire paraître en Allemagne, offre qui est d'ailleurs refusée¹.

Ce qu'il faut relever, c'est que si les deux amis sont en bons termes avec « le père Flocon », comme l'appelle familièrement Engels, ils ne paraissent avoir aucun contact avec Blanqui. Dans une lettre à son beau-frère Emile Blank, le 25 mars, Engels donne son opinion sur la situation sans souffler mot du célèbre révolutionnaire: *Les ouvriers d'ici — 200 000 à 300 000 environ — ne reconnaissent personne hormis Ledru-Rollin, et ils ont raison. Il est plus résolu et plus radical que les autres. Flocon aussi est très bien. Je suis allé le voir plusieurs fois et j'y vais encore tout de suite. C'est un très honnête homme*².

Deux jours après, dans une lettre beaucoup plus longue, Engels, analysant la situation et les forces en présence, ne mentionne pas plus Blanqui, et continue de faire confiance à Ledru-Rollin, à Flocon et au groupe de la *Réforme*, sauf au « petit Louis Blanc, qui se compromet, dit-il, par son ambition et par ses plans insensés ». Engels voit le vieux Imbert, qu'il a connu dans l'émigration et qui est devenu gouverneur des Tuileries³. Mais Imbert, pourvu de ce poste officiel, ne peut plus être considéré comme blanquiste. D'autre part, ainsi que pour Marx, on ne peut pas

¹ *Marx-Chronik...*, Marx-Engels, *Werke*, t. V.

² *Le Combat marxiste*, Nos 21, 22, juillet-août 1935, p. 15.

³ *Ibid.*

savoir si Engels a assisté à une séance du club de Blanqui.

C'est seulement après coup, en 1850, quand la Révolution sera complètement perdue au point de vue prolétarien, que Marx, dans ses articles de la *Neue Rheinische Zeitung* — avec Engels sans nul doute — verra dans Blanqui la personnification du socialisme révolutionnaire, du communisme et de la dictature prolétarienne en 1848¹. Par cette affirmation de la plus grande netteté, Marx, indirectement, désavouait pour ainsi dire son attitude de 1848.

Quand, après les victoires de la réaction en Allemagne, Marx revient à Paris, au début de juin 1849, il est muni d'un mandat du *Comité central démocratique du Palatinat* le chargeant de représenter les révolutionnaires allemands auprès des démocrates socialistes français. Dès son arrivée dans la capitale, il prend contact avec les différentes fractions des républicains et démocrates socialistes, ainsi qu'avec les sociétés secrètes ouvrières qui, le 11 juin, poussent les membres de la Montagne à l'insurrection. On sait comment le manque de résolution de celle-ci paralysa l'opposition et aboutit à la pitoyable manifestation du 13 juin 1849. La répression qui suivit frappa également les républicains étrangers et, le 19 juillet, Marx fut assigné à résidence dans le Morbihan. Plutôt que de s'enterrer dans ce qu'il appelle « les marais Pontins de la Bretagne », il essaie de faire traîner les choses, puis se décide à gagner une terre plus hospitalière. Le 24 août 1849, il part pour Londres².

Dans quelle mesure, en 1848 et en 1849, ces contacts avec

¹ *Les Luittes de Classes en France (1848-1850)*, trad. Léon Remy, p. 147.

² Karl Marx: *Œuvres. Economie*, NRF, p. LXXVI. *Marx-Chronik... Marx-Engels, Werke*, t. VI et VII.

les démocrates socialistes et les représentants des associations ouvrières se sont-ils traduits par une influence idéologique de Marx? C'est ce qu'il est bien difficile d'établir.

On serait tenté de répondre négativement quand on se reporte au procès de l'*Alliance des communistes allemands* de Paris, qui s'ouvrit avec vingt-quatre accusés le 25 février 1852 devant la Cour d'assises de la Seine. Le groupement incriminé, formé de trois « communes », avait été fondé par l'Irlandais Cherval, élevé en Allemagne, l'étudiant Mayer, le Bavarois Scherzev, le Hanovrien Netté, le Badois Vebel dit Filseberg, les Prussiens Reininger et Gipperich, dit Isporting. Il n'était qu'une filiale, et c'est tout dire, du *Comité central démocratique européen*, siégeant à Londres, et composé de Ledru-Rollin, Mazzini, Darasz et Arnold Ruge. Sans doute Cherval, sous le nom de Frank, avait été affilié à la Ligue des communistes de Marx en 1846, à Londres. Mais au cours du procès, on ne trouva pas une ligne écrite personnellement à Marx ou reçue de lui avant le 15 septembre 1850. Il n'y a du reste dans les statuts, les résolutions du groupement et les déclarations idéologiques des accusés, à la quatrième séance, rien qui indique une influence marxiste¹.

Cela n'a d'ailleurs rien de surprenant, puisque les groupes parisiens de la Ligue se rattachaient à la fraction Willich-Schapper, hostile à Karl Marx.

En effet, le 15 septembre 1850, une scission s'était produite au sein de la direction centrale de la Ligue des communistes, à Londres. Willich et Schapper estimaient qu'il fallait se préparer à un nouveau soulèvement à bref

¹ Karl Marx: *L'Allemagne en 1848*, trad. Léon Remy, pp. 257-400. Archives nationales, F⁷ 3008¹ dossier 7; BB² pp. 419-430. S 53/1420.

délai; que quelques hommes décidés pouvaient suffire à le mener à bien et qu'il s'agissait essentiellement d'une question de résolution et d'organisation. C'était là une idée largement répandue chez les proscrits de toutes les nations qui se trouvaient à Londres.

Au contraire, Karl Marx, se fondant sur la fin de la crise économique et l'essor extraordinaire de l'industrie et du commerce, s'était convaincu que la situation n'était plus favorable à une reprise des mouvements révolutionnaires. Aussi estimait-il que toute tentative de créer artificiellement les conditions d'une insurrection ne pouvaient aboutir qu'à un échec aussi inévitable qu'inutile. Comme le relèvera plus tard Engels, *« cette froide appréciation de la situation semblait, à beaucoup de gens, une hérésie, à l'époque où Ledru-Rollin, Louis Blanc, Mazzini, Kossuth, ainsi que les faibles lumières de l'Allemagne, Ruge, Kinkel, Gægg, etc., se constituaient en une foule de gouvernements provisoires, non seulement pour leurs patries respectives, mais encore pour toute l'Europe, et qu'il ne s'agissait plus pour eux que de prendre en Amérique l'argent nécessaire sous la forme d'un emprunt de révolution pour accomplir en un clin d'œil la révolution et fonder les différentes républiques qui s'imposaient »*¹.

C'est sans doute ce qui explique la faiblesse ou même l'inexistence d'une influence marxiste dans les milieux des réfugiés français de Londres. Les activités de l'émigration républicaine ne provoquaient que sarcasmes de la part de Marx et d'Engels. Ainsi quand, le 16 novembre 1850, la Société des proscrits démocrates socialistes

¹ Friedrich Engels, « Introduction aux révélations sur le procès des communistes de Cologne de Marx » dans K. Marx-F. Engels: *Manifeste du Parti communiste*, Paris 1945, p. 49.

français, la Section de la démocratie polonaise, le Comité démocrate socialiste des réfugiés allemands, la Société ouvrière allemande et la Société démocratique hongroise à Londres publièrent en commun un appel « Aux démocrates de toutes les nations! » en faveur de la France, qu'ils prétendaient menacée d'une invasion des puissances réactionnaires désireuses d'y « éteindre dans son foyer même le volcan de la Révolution universelle », les deux amis commentèrent ironiquement ce « chef-d'œuvre », le « manifeste Fanon, Caperon et Gouté », auxquels s'étaient joints la fraction Willich-Schapper et le groupe blanquiste¹.

Pourtant, quelques mois plus tôt, une alliance s'était nouée avec celui-ci. Vers la mi-avril 1850, au nom de la Ligue des communistes, Marx et Engels avaient conclu un accord avec des représentants de l'aile révolutionnaire des chartistes et avec les blanquistes de Londres pour former une *Société universelle des communistes révolutionnaires*. Ce document, signé des blanquistes Adam et J. Vidil, du chartiste George Julian Harney et des communistes allemands Willich, Marx et Engels, déclarait que « *le but de l'association est le renversement de toutes les classes privilégiées, leur soumission à la dictature du prolétariat, qui maintiendra la révolution en permanence jusqu'à la réalisation du communisme, qui sera la dernière forme d'organisation de la famille humaine* »².

Mais, lors de la scission, les blanquistes s'allièrent à la fraction Willich-Schapper et à d'autres groupes non communistes de l'émigration, et la Société universelle des

¹ Marx, qui cite in extenso le manifeste à Engels, 2 décembre 1850; Engels à Marx, 17 décembre 1850, *Werke*, t. XXVII, pp. 146-155.

² Marx-Engels, *Werke*, t. VII, pp. 553, 554.

communistes révolutionnaires tomba en sommeil. Quand, en octobre 1850, Adam, Barthélemy et Vidil proposèrent à Marx et à Engels de tenir une réunion de la Société avec Willich, les deux amis, soutenus par Harney, répondirent négativement. Ils considéraient que l'association, depuis longtemps, était dissoute *de facto* et, ironiquement, ils convièrent Adam ou Vidil à venir chez Engels, le dimanche suivant, pour y brûler solennellement le traité ¹.

Quelques mois plus tard, un incident permit à Marx d'utiliser Blanqui lui-même contre la fraction Willich-Schapper et les blanquistes de Londres. Ceux-ci avaient organisé, pour le 24 février 1851, un banquet international destiné à commémorer la révolution parisienne de 1848. Ils y avaient invité Louis Blanc et avaient demandé aux républicains des différents pays des toasts et des adresses. Ce « Banquet des Egaux » ne se déroula pas sans quelques incidents car deux amis de Marx, Konrad Schramm et W. Pieper, venus en observateurs, furent jetés à la porte. Mais, quelques jours après, on apprit que, de sa prison de Belle-Ile, Blanqui avait envoyé un toast que les organisateurs s'étaient bien gardés de lire. Cependant, prudent, il en avait fait envoyer des copies à différents journaux français qui le publièrent. C'était une attaque en règle contre les Louis Blanc, Ledru-Rollin, Flocon et autres hommes politiques de la bourgeoisie qui, grâce à leur popularité, avaient réussi à tromper le peuple et qui étaient dénoncés comme le principal écueil qui menaçait la révolution. Aussitôt, Marx et Engels traduisirent le texte en anglais et en allemand. Le 5 mars, Engels l'envoyait au *Times*, avec une lettre d'accompagnement où il souli-

¹ Marx-Engels, *Werke*, t. VII, p. 415.

gnait que les organisateurs du Banquet des Egaux et Louis Blanc, tout en dissimulant le texte de Blanqui, ne dédaignaient pas d'utiliser le nom du célèbre révolutionnaire à leur profit. Peu après, Marx envoyait une traduction allemande du toast à Cologne, où siégeait alors la direction centrale de la Ligue des communistes. Précédé d'une introduction de dix-sept lignes que l'on attribue à Marx, le texte de Blanqui, « le noble martyr du communisme révolutionnaire », fut imprimé à Berne et répandu par les soins de la Ligue; le tirage aurait été de trente mille exemplaires¹.

Pourtant, malgré ces contacts et ces conflits, le nom de Marx n'apparaît pas dans les lettres de Barthélemy et de Vidil à Blanqui qui ont été conservées, pas plus qu'on ne le trouve, plus tard, dans celles de Lacambre.

Quand, dans la *Voix du Proscrit*, Delescluze, le 12 janvier 1851, publie une importante étude sur les théories communistes qu'il condamne sans appel², il ne semble pas avoir connu le *Manifeste* de Marx.

La liquidation de la Ligue des communistes, fin 1852,

¹ Marx-Engels, *Werke*, t. VII, pp. 466, 467 et 568-570. *Marx-Chronik... Trinkspruch gesandt durch den Bürger L.-A. Blanqui an die Kommission der Flüchtlinge zu London für die Jahresfeier des 24. Februar 1851. Veröffentlicht durch die Freunde der Gleichheit. Bern, gedruckt bei Jenny 1851, p. 4. On trouvera une reproduction photographique de la brochure, d'après un exemplaire conservé au Stadtarchiv Braunschweig dans Archiv für Sozialgeschichte, V. Band, 1965, p. 318, Abbildungen 8-11. Sur le récit du Banquet des Egaux et sur le toast par rapport à Marx, voir aussi Maurice Dommanget: *Blanqui à Belle-Ile*. Paris 1935, chap. IV, pp. 63-87.*

² Marcel Dessel: *Charles Delescluze*, p. 153.

marque pour Marx et Engels la suspension de toute activité politique directe jusqu'à la fondation de l'Internationale.

Mais Marx publie dans la *Tribune de New York*, par fragments, son œuvre historique qui passera à la postérité sous le titre *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*. On ne voit pas que les journaux français aient fait un sort à ces articles.

Après une interruption de 1857 à 1859, la *Tribune de New York* reparaissant, Marx y reprend sa collaboration, qui dura jusqu'en 1862¹. Elle fut sans répercussion sur le mouvement ouvrier français.

Il n'est pas croyable cependant que le docteur Watteau, l'un des amis de Blanqui, n'ait pas connu le *Manifeste communiste* et sans doute d'autres œuvres de Marx car, en 1861, il entretenait une correspondance avec ce dernier.

L'Institut du marxisme-léninisme de Berlin possède les photocopies de trois lettres de Watteau à Marx, des 2 et 28 juillet, et du 27 septembre 1861. Une quatrième en date du 8 juin figure intégralement dans les carnets de Marx. C'est dans sa lettre-réponse du 10 novembre 1861 que Marx justifie son action en faveur de Blanqui en le proclamant « la tête et le cœur du parti prolétaire en France »².

Blanqui, mis au courant des efforts de Marx en sa faveur par Lacambre, chargea celui-ci de remercier chaleureusement Marx, ainsi que le parti prolétaire allemand.

¹ D. Riazanov: *Marx et Engels*. Bibliothèque marxiste N° 1, Editions sociales int., pp. 104-109, 138-145. M. Rubel, *op. cit.*, *passim*.

² *La Pensée*, février 1966, pp. 77-80, « Une lettre inédite de Karl Marx ».

Aussi Marx dit à Engels qu'il serait « excellent » d'en profiter pour « renouer des relations directes avec le parti nettement révolutionnaire de France », c'est-à-dire avec les blanquistes ¹.

C'était déjà l'époque d'une renaissance du mouvement prolétarien provoquant un rapprochement entre ouvriers français et anglais puis allemands, à l'occasion de l'Exposition universelle de Londres. L'Internationale devait en sortir virtuellement le 28 septembre 1864, à la faveur de l'agitation causée par l'insurrection polonaise, et Marx, qui n'avait pris aucune part à cette préparation due à des ouvriers, en fut du premier comité, à la faveur d'une invitation spéciale de Cremer.

C'est lui qui rédigea en octobre 1864 la fameuse *Adresse inaugurale de l'Internationale*, violente dans le fond, modérée dans la forme. Elle fut tirée en brochure à Londres et portée à la connaissance des Français par le numéro de la *Rive gauche* du 17 juin 1866. Charles Longuet en était le traducteur, et présentait le texte comme étant « d'un socialiste allemand éminent ». Une fois de plus restait dans l'ombre la puissante personnalité de celui auquel Bakounine, quelques années plus tard, en 1869, au maximum des attaques de Marx contre lui, conférait le titre de « géant » ².

La reproduction de Charles Longuet, faite à Bruxelles, n'arrivait que tardivement après les traductions insérées dans le *Mainzer Journal* (Mayence), le *National* (La Chaux-de-Fonds) en 1865 et dans le *Journal de l'Association*

¹ *Œuvres complètes de Karl Marx. Correspondance Marx-Engels*, trad. Molitor, t. VII, pp. 35, 36.

² *Correspondance de Michel Bakounine*, par Michel Dragomanov. Ed. Perrin. pp. 28, 69 (lettre à Herzen).

internationale des Travailleurs (Genève) en janvier 1866¹.

Les statuts de l'AIT formulant les tâches du mouvement ouvrier dans les différents pays, de même que l'*Adresse inaugurale*, sont de Marx. Ils furent ratifiés par le Congrès de Genève (septembre 1866), bien que Marx n'y parût point. Il ne parut pas plus, du reste, aux congrès suivants de l'Internationale, à Lausanne, Bruxelles et Bâle. Néanmoins, il ne faudrait pas de ce fait minimiser son rôle, qui fut prédominant, au sein de l'organisation. Après la Commune, il assiste enfin avec Engels à la Conférence de Londres (septembre 1871), où ce rôle s'affirme, ainsi qu'au Congrès de La Haye (septembre 1872), au point qu'on a pu parler de domination marxiste. Même après le fiasco du Congrès de Genève (septembre 1873) qui poussa Marx, suivant son expression, à « faire passer l'organisation formelle de l'Internationale à l'arrière-plan », autrement dit à prendre son parti de sa liquéfaction, il ne négligea pas de suivre et de contrôler son activité².

C'est ce qui motivera au Congrès socialiste international de Paris, bien des années plus tard (juillet 1889), l'intervention d'Allemane (France) dénonçant « les marxistes qui veulent assujettir le prolétariat universel à une direction autoritaire » et du délégué Blancvallet déclarant que le Parti ouvrier belge n'accepterait jamais « les ordres des marxistes »³.

¹ *Répertoire international des Sources pour l'Etude des Mouvements sociaux aux XIX^e et XX^e Siècles*, Ed. A. Colin, t. II. *La 1^{re} Internationale*, p. 17.

² *Œuvres complètes d'Engels. Correspondance* publiée par Sorge, Ed. Costes, t. I, p. 177.

³ *Compte rendu du Congrès socialiste international de 1889*, publié par la Fédération des travailleurs socialistes de France, p. 91.

Mais si les thèses de Marx sur les nombreux problèmes discutés dans les congrès de l'Internationale furent généralement adoptées et si sa direction effective ne peut être contestée, il ne s'ensuit pas que les œuvres théoriques et les principes du marxisme étaient mieux connus dans la classe ouvrière. C'est ce qu'on ne doit pas manquer de faire ressortir.

CHAPITRE III

La pénétration par les œuvres traduites

La pénétration du marxisme en France se fit évidemment dans une large mesure par l'œuvre imprimée de Marx traduite en langue française.

Son premier écrit ayant eu les honneurs de l'édition en français, composé dans l'hiver 1846-1847, parut en 1847. C'est la *Misère de la Philosophie ou Réponse à la « Philosophie de la Misère » de Proudhon*. L'ouvrage, si l'on s'en rapporte à l'avant-propos de Marx, serait sorti en juin 1847. Cet avant-propos est daté exactement du 15 juin 1847. Le livre était vendu à Paris chez A. Franck, 69, rue Richelieu, et à Bruxelles chez C.-G. Vogler, 2, petite rue de la Madeleine, où il avait été tiré à huit cents exemplaires aux frais de l'auteur. Déjà en septembre 1847, Maxime Heilberg, à Bruxelles, en faisait état dans les controverses. Mais à Paris, la diffusion ne se fit pas dans de bonnes conditions. Franck avait envoyé, il est vrai, des spécimens gratuits à un certain nombre de Français, réclamant seulement les quinze sous de frais d'expédition; on lui avait retourné tous les exemplaires. Alors il garda en magasin non seulement les exemplaires retournés, mais ceux qui n'avaient pas encore été expédiés. C'est seulement quelques jours avant le 15 novembre 1847 qu'il les envoya aux destinataires, sans réclamer les frais d'envoi.

Le 24 novembre, des hommes comme Louis Blanc, Lamartine, Vidal, ne connaissaient pas l'ouvrage dont, d'après Engels, quatre-vingt-seize exemplaires seulement étaient vendus mi-novembre. Il fallut qu'Engels portât lui-même l'ouvrage à Louis Blanc pour que celui-ci en fût pourvu¹.

Blanqui, à l'opposé de Louis Blanc, connaissait la riposte de Marx à Proudhon et, de même qu'il avait annoté sérieusement l'ouvrage de Proudhon, il prit la peine d'annoter l'écrit de Marx. On ne sait si c'est au cours de son séjour en résidence surveillée à Blois ou après février 1848, à la suite des résumés et du compte rendu anonyme, probablement de Pascal Duprat, parus dans la *Revue indépendante*, qu'il fut amené à cette lecture. La fiche détaillée établie par Ernest Granger sur les annotations de Blanqui n'a pas été retrouvée².

Malgré les informations données par la *Revue indépendante*, la diffusion de *Misère de la Philosophie* fut tout à fait restreinte. C'est ce qui explique la publication entreprise par Guesde dans l'*Egalité* du 7 avril au 5 mai 1880. Mais Guesde n'alla point au-delà de la reproduction de quelques pages³. Aussi, quand, après son édition espagnole à Madrid en 1891⁴, José Mesa fit reparaître *Misère de la Philosophie* en langue française, en 1896, chez Giard et Brière, ce fut comme une nouveauté. Mais il fallut

¹ *Misère de la Philosophie*, éd. diverses. M. Rubel: *Bibliographie des Œuvres de Marx*, pp. 58, 59. Bert Andréas: *Marx et Engels et la Gauche hégélienne*, op. cit., p. 457. Archives de la Préfecture de police, dossier H (lettre de Marx, 31 janvier 1875).

² Bert Andréas, op. cit., p. 462. Maurice Dommanget: *Les Idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui*, Rivière éd., p. 127.

³ M. Rubel, op. cit., p. 58.

⁴ Ed. in-12, 176 p., non citée par Bert Andréas. L'exemplaire du fonds Dommanget est dédié à Gabriel Deville.

encore attendre douze ans avant que cette firme en donnât une nouvelle édition.

La production de Marx qui le fit connaître en France en premier lieu est la *Question juive* qui parut à Paris fin février 1844 dans *Deutsch-Französische Jahrbücher*. Mais seuls ceux qui connaissaient l'allemand pouvaient alors l'apprécier. Une traduction française ayant été faite dans l'ouvrage d'Hermann Ewerbeck paru chez Ladrangé en 1850, *Qu'est-ce que la Bible d'après la Nouvelle Philosophie allemande?* Marx de la sorte se trouva connu d'un certain nombre de Français ignorant la langue allemande¹.

Après la parution en langue française de la *Misère de la Philosophie*, c'est le *Manifeste communiste* qui fit connaître ou plutôt qui aurait dû faire connaître Marx aux Français, car ce texte d'une portée considérable, et peut-être exceptionnelle dans les productions socialistes, resta longtemps dans la pénombre.

Il n'y a pas lieu de retracer ici en détail son origine et la genèse de sa rédaction après les travaux solides consacrés à cette question, notamment et en dernier lieu le livre excellent et exhaustif de Bert Andréas. Mais il serait impardonnable de ne pas rappeler que « ce chef-d'œuvre de la littérature communiste », ce « manuel de la révolution sociale », selon Rappoport², n'est au fond qu'un aboutissant.

En effet, toute une série de manifestes jalonne la

¹ M. Rubel, *op. cit.*, p. 52. Bert Andréas, *op. cit.*, p. 361.

² *L'Humanité*, 4 mars 1928, « 90^e anniversaire du *Manifeste communiste* ».

route du socialisme depuis le *Manifeste des Enragés* (25 juin 1793), préface en quelque sorte du *Manifeste des Plébéiens* (30 novembre 1795) et du *Manifeste des Egaux* (1796) pour arriver au *Manifeste de l'Ecole sociétaire* et au *Manifeste de la Démocratie* (1847). Il représente la forme achevée et critique de toutes ces proclamations.

Marx assumait la responsabilité du *Manifeste* devant le Congrès de la Ligue et, comme le reconnaît formellement un texte du Comité central de Londres le 26 janvier, « en prit sur lui la rédaction ». Mais on sait que cette rédaction traînant en longueur, le Comité central somma Marx, en un rappel à l'ordre sévère, d'agir vite ou de rendre des documents mis à sa disposition¹.

Le manuscrit parvint enfin de Bruxelles à Londres à Frédéric Lessner, qui le porta à l'imprimerie, et les épreuves furent corrigées par Karl Schapper².

En fait, quand éclata la révolution parisienne, si l'on en croit Riazanov, le *Manifeste* en langue allemande était encore à l'atelier de brochage³.

Il n'avait pas échappé à l'attention de Louis Ménard, un ami de Blanqui dirigeant les *Veillées du Peuple*, et qui se proposait dans les numéros qui n'ont point paru de donner un article sur « la doctrine des communistes allemands et le programme de 1847 »⁴.

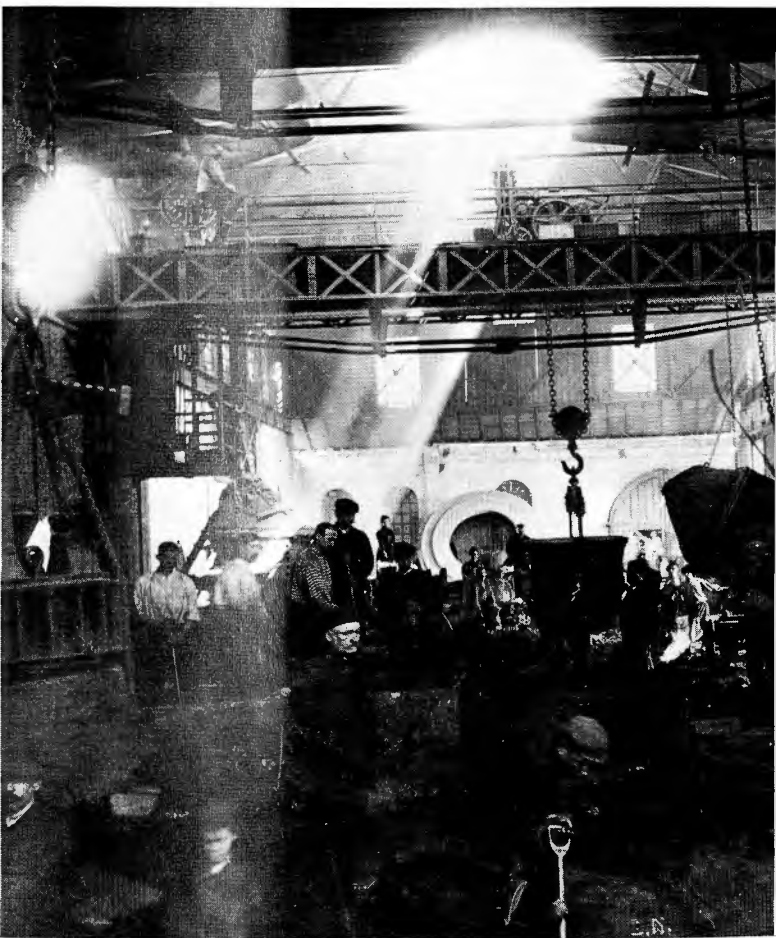
Sans doute Marx et Engels, qui étaient à Paris fin mars 1848, ont pu répandre le *Manifeste* parmi les Français connaissant la langue allemande et fréquentant soit les bureaux de la *Réforme*, soit les travailleurs germani-

¹ *Manifeste communiste*, Ed. Molitor, pp. 37-39.

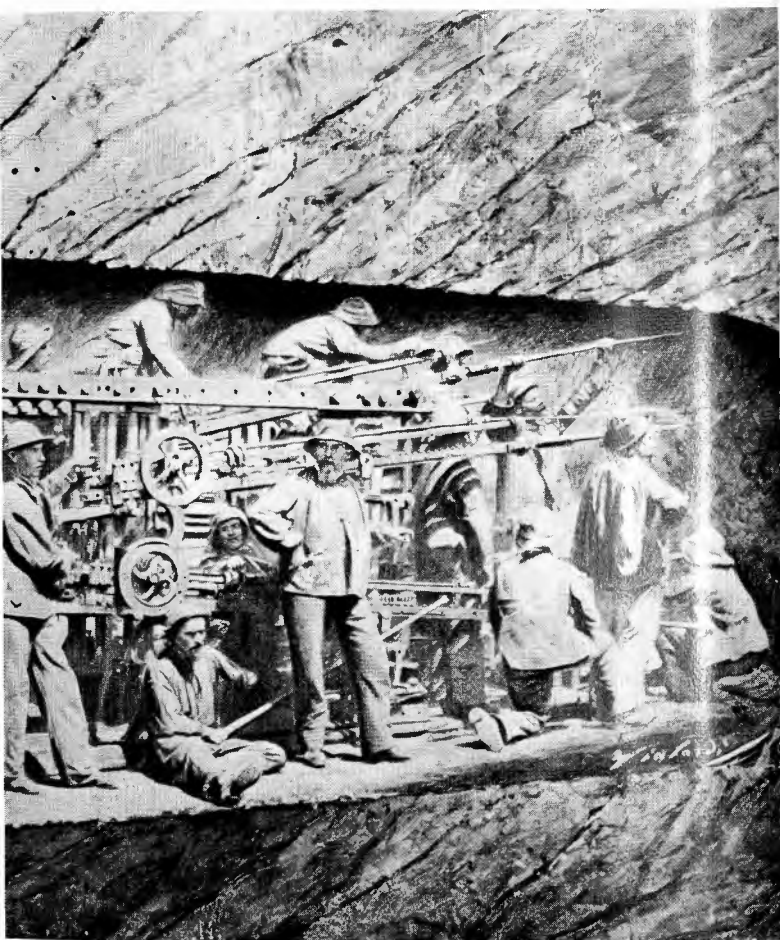
² *Souvenirs sur Marx et Engels*, Ed. de Moscou, p. 159.

³ *Manifeste communiste*, éd. citée, p. 39.

⁴ *Veillées du Peuple*, BN, Lc², 2091.



Ouvriers de la fin du XIX^e siècle: Au travail dans une fonderie...



... dans une mine...



... à l'« Assommoir »...



... dans une réunion.

ques du *Club des ouvriers allemands* qui était d'obédience marxiste. Mais cette diffusion n'a pu être que faible, la réception du ou des colis venant de chez l'imprimeur Burghard coïncidant à peu près avec le départ pour l'Allemagne, courant avril, et de la Légion germanique et du groupe principal de la Ligue des communistes¹.

On a cru pouvoir affirmer que Lamartine connaissait le *Manifeste communiste*, sur la base d'un document qui a intrigué bien des historiens. Il s'agit d'une lettre que le romancier Jean Dutourd prête à un certain Ludwig Schnorr, prétendu auteur de l'*Union terrestre* et qui aurait été adressée à Bakounine. Dans cette lettre, Schnorr rapporte l'opinion de Lamartine sur le *Manifeste*, à savoir que le poète y « attachait de l'importance » et soutenait qu'on pourrait bien un jour « sacrer prophètes » ses auteurs².

Il se peut très bien, évidemment, que Lamartine ait lu le *Manifeste* puisque, comme nous l'avons vu, il connaissait Marx et lui avait promis naguère sa collaboration aux *Annales franco-allemandes*. Il n'empêche que la lettre et le personnage auquel on la prête sont le fruit de l'imagination du romancier! Une chose sûre, en tout cas, c'est qu'en mars-avril 1848, époque où Lamartine aurait tenu les propos rapportés, à Paris également, une traduction en langue italienne et en espagnol était entreprise sur l'initiative de Hermann Ewerbeck, l'un des dirigeants de la Ligue des communistes, ce qui fait supposer une certaine circulation du texte parmi les ressortissants des deux

¹ M. Rubel, p. 63. *Souvenirs...* p. 230. Nicolaïevski et Mænchen-Hensen: *Karl Marx*, p. 132. A. Zévaès: *De l'Introduction du Marxisme en France*, p. 27.

² *Nouvelle Revue française* (NRF), 1^{er} août 1958, pp. 265, 266, art. de Jean Dutourd.

langues¹ et, par voie de conséquence, parmi les Français en rapport avec eux.

En fait, la première traduction en langue française du *Manifeste* a été entreprise par le Belge Victor Tedesco, militant actif et cultivé, membre du Comité régional de Bruxelles de la Ligue des communistes, en rapport physique et épistolaire avec Marx et Engels. Il avait rédigé aux environs de juin 1847 un essai sous forme de catéchisme devant servir de programme à la Ligue, dans le genre de ce que faisait alors Engels. Ce manuscrit auquel il tenait beaucoup, mis au point pendant son emprisonnement après le 27 février 1848, fut publié à Liège sous le titre *Catéchisme du Prolétaire*².

La traduction française du *Manifeste*, inachevée, fut saisie chez lui, à Liège, lors de son arrestation. D'après ses réponses à la Cour d'assises de Bruxelles, elle fut faite sur le texte allemand qu'il avait acheté et à la demande d'amis, sûrement Marx et Engels. La fin du préambule du *Manifeste* annonce, en même temps qu'une édition allemande, anglaise, italienne, flamande et danoise, une édition française qui vise vraisemblablement celle que préparait Tedesco. Mais rien ne permet d'affirmer que, finalement, Tedesco est le traducteur de la première édition française³.

¹ Bert Andréas: *Le Manifeste communiste... Histoire et Bibliographie*, Ed. Feltrinelli, pp. 15, 16.

² Bert Andréas: *Ibid.*, p. 15. Alphonse Gaspar: *Le Manifeste du PC et le Catéchisme des Prolétaires*, p. 6.

³ *Socialisme* N° 61, janvier 1964, « La contribution de Victor Tedesco à l'élaboration du *Manifeste communiste* ».

Celle-ci, selon Marx-Engels qui sont formels sur ce point dans leur préface du 24 juin 1872, parut à Paris à la veille de l'insurrection de juin 1848, et Engels, dans une lettre à Sorge et dans une autre préface de 1888, confirme la chose¹.

Il n'y a aucune raison de mettre en doute ces affirmations répétées, mais ce qui est troublant, c'est qu'il a été jusqu'ici impossible de découvrir la moindre trace de cette édition. Ni Jules Guesde, ni Lafargue, ni Gabriel Deville, ni Edouard Vaillant n'ont connu cette édition, et Bracke reconnaît qu'il n'a « jamais connu personne qui la possédât »².

Il paraîtrait qu'une autre traduction française fut tentée en novembre 1848 par Ewerbeck, en 1849 par Charles Paya, en 1851 par des amis de Marx se trouvant en Suisse — entre autres Droncke et Sazanov — ce qui infirmerait la thèse de la parution à la veille de l'insurrection de juin que conteste Maximilien Rubel³.

En fait, la première impression du *Manifeste* en langue française, et ici point de controverse, parut à New York dans le *Socialiste* du 20 janvier au 30 mars 1872. Puis Frankel, à Londres, fit connaître le *Manifeste* parmi les réfugiés français en en donnant une longue analyse⁴.

On ne s'explique pas que, sur cette lancée, Engels n'ait pas incité Mesa à donner une traduction française susceptible de faire une brochure, d'autant plus qu'il lui envoyait une révision de la traduction française du *Socia-*

¹ *Manifeste communiste*, Ed. Molitor, pp. 34, 39.

² Avant-propos du *Manifeste communiste*, Ed. Molitor, p. VI.

³ *Op. cit.*, p. 64.

⁴ Bert Andréas, pp. 59-60.

liste de New York qui pouvait servir à une meilleure traduction¹.

Le *Manifeste* se trouva connu en France intégralement et dans les meilleures conditions par une traduction de Laura Lafargue insérée dans l'*Egalité* de 1882 et dont Engels dira dans l'édition du 1^{er} mai 1890 qu'elle est « la meilleure de celles qu'on a publiées jusqu'ici ». On devait retrouver ensuite la reproduction des « principales parties » du *Manifeste* dans la première édition en 1879 de l'*Histoire du Socialisme* de Benoît Malon, puis dans l'édition de 1882 du même ouvrage. Malon, tout en n'approuvant pas « toutes les conclusions », le qualifie de « mémorable document » et estime qu'avec son apparition « le socialisme venait de parler une langue nouvelle ». Il reconnaît que, quand il vit le jour, le *Manifeste* « passa presque inaperçu et ce n'est que vingt-cinq ans après qu'il devait faire partie du *credo* du prolétariat socialiste »².

Après Malon, c'est Laura Lafargue, née Marx, qui fit connaître le *Manifeste* par sa traduction dans le *Socialiste* du 29 août au 7 novembre 1885, reprise ensuite par plusieurs périodiques guesdistes de province et par la revue mensuelle *L'Ere nouvelle*, en 1895, qui tira en outre le texte en une brochure in-8 de trente-six pages. Mermeix crut bon, à son tour, de reproduire le *Manifeste* à titre de « document très important » et résumant « tout le socialisme moderne », sur la base de la traduction Laura Lafargue. D'autant plus, comme il le note, que « presque

¹ *Correspondance Engels-Marx et divers*, publiée par Sorge, Ed. Costes, t. I, p. 114 (lettre du 16 novembre 1872).

² *Histoire du Socialisme*, 1^{re} éd., pp. 410-420, éd. de 1882, t. II, pp. 930-947.

personne ne l'a lu », sa circulation étant « minime » ¹.

Ajoutons, pour mieux montrer la méconnaissance du *Manifeste communiste* en France, qu'encore en octobre 1892, Benoît Malon, analysant chronologiquement, puis synthétiquement les œuvres de Marx, ne parle pas de cette pièce majeure. Et pourquoi s'en étonnerait-on, puisque cette pièce en langue allemande, de l'aveu de Bebel — pas plus du reste que les autres écrits de Marx — ne fut connue du Parti social-démocrate qu'à la fin des années soixante et au début des années soixante-dix ².

Bien que paru plus tardivement, on doit tout au moins mentionner la traduction et le commentaire de Charles Andler en 1901 parmi les éditions du *Manifeste communiste*. Cette traduction avait comme répondant l'excellente connaissance de la langue allemande du traducteur qui avoue pourtant que, malgré cet atout, son socialisme avant 1889 devait beaucoup à Proudhon. Mais quand il partit pour l'Allemagne au début de 1890, il était déjà tout rempli des deux premiers volumes du *Capital*, les seuls parus alors. Il admirait autant Lassalle que Marx. C'est en quoi il différait de Lucien Herr, son ami, qui classait Marx comme « le seul grand » dans le socialisme allemand et cherchait à rallier les élèves de l'Ecole normale supérieure à cette opinion ³.

Après le *Manifeste communiste* paraît de Marx en lan-

¹ *L'Ordre*, 12 novembre 1947, « Le centenaire du *Manifeste communiste* », art. d'A. Zévaès. *La France socialiste*, pp. 296-345.

² *Souvenirs sur Marx-Engels*, p. 222, « Voyages à Londres ». A noter que Lénine lui-même ne traduisit en russe le *Manifeste* que pendant son séjour à Samara à partir de mai 1889.

³ Charles Andler: *Vie de Lucien Herr*, Paris, Rieder, pp. 90, 101, etc.

gue française le *Capital*, plus précisément le premier volume du *Capital*, ouvrage qui, selon le mot de Lafargue, « allait donner au mouvement historique du prolétariat sa conscience scientifique », et que le Congrès de Bâle de l'Internationale proclama « la bible de la classe ouvrière »¹.

Le premier qui eut l'idée de traduire le *Capital* en langue étrangère fut Bakounine. Mais il ne commença la version en russe de ce qu'il appelait « la métaphysique économique de Marx » qu'en décembre 1869. Il y travaillait encore en janvier 1870, ayant touché trois cents roubles pour ce qu'il avait fait. Puis il s'arrêta sur l'intervention de Netchaïev².

Dans une lettre à Bolte, membre du Conseil fédéral provisoire de l'Internationale, datant du 23 novembre 1871, Marx note que le *Capital* « n'est pas encore paru en anglais, ni en français ». Rien d'étonnant, puisque l'édition primitive allemande parue en 1867 à Hambourg et à New York était positivement inconnue à cette époque outre-Rhin, au point que Jenny Marx pouvait écrire au Dr Kugelmann le 3 avril 1871 que « la grande nation allemande n'[en] a jamais daigné lire le premier volume ». Bebel, en 1869, profitant de son séjour en prison, l'avait néanmoins étudié à fond, et Marx demandait à Liebknecht en avril 1871 d'en publier de longs extraits dans le *Volksstaat*. La correspondance de Marx avec Danielson et Engels montre qu'avant d'écrire à Bolte, le premier volume du *Capital* en anglais avait vu le jour en septem-

¹ *L'Ere nouvelle*, « Réponse à une critique de Karl Marx », fonds Dommanget, recueil Lucien Roland.

² *Abrégé du « Capital » de Marx*, trad. James Guillaume, p. IX. *Correspondance de Michel Bakounine*, publiée par M. Dragomanov, p. 300.

bre 1867. Mais l'éditeur se refusait, pour des raisons économiques, à éditer le deuxième volume tant que le premier ne serait pas épuisé¹.

Cette édition anglaise du *Capital* n'était pas passée inaperçue en France. E. de Roberty en avait fait un compte rendu dans la revue comtiste *La Philosophie positive* de fin 1868, en reprochant à Marx de sacrifier à la métaphysique en économie politique, et de se borner à une analyse critique sans rien apporter de concret pour l'avenir². Maurice Bloch, plus favorable à Marx, devait écrire dans le *Journal des Economistes* que l'auteur se classait par cet ouvrage dans les esprits analytiques « les plus éminents »³.

Ces deux articles méritent d'être sérieusement retenus, car ils établissent des plus nettement que c'est dans les milieux savants et non dans la classe ouvrière et le socialisme que le *Capital* a d'abord été connu et a trouvé un écho. Constatation importante mais qui s'explique très bien logiquement, étant donné la teneur savante du livre... Toutefois, il faut noter que le compte rendu de Roberty suscita la critique et la réfutation d'Auguste Blanqui, sans qu'on puisse affirmer que le vieux lutteur ait lu lui-même l'ouvrage⁴.

Si l'on veut une preuve supplémentaire que le *Capital* — pas plus du reste que les autres œuvres de Marx —

¹ *Correspondance Engels-Marx et divers*, Ed. Costes, t. I, p. 64. *La Pensée*, N° 75, septembre-octobre 1957, p. 73. *Lettres sur le « Capital »* présentées par Gilbert Badia, Editions sociales, pp. 263 et ss. (Les lettres citées à Bolte et à Kugelmann relatives au *Capital* ne figurent pas dans ce recueil.)

² *La Philosophie positive*, novembre-décembre 1868, pp. 507-509.

³ Numéro de juillet-août 1872, « Les théoriciens du socialisme en Allemagne ».

⁴ BN, ms Blanqui 9590¹.

n'entamaient alors la classe ouvrière, on ne peut s'en référer comme l'a fait Jaekkh aux débats du 2^e Congrès de l'Internationale à Lausanne (2-8 septembre 1867). Au moment où siégeait le Congrès, le premier volume du *Capital* qui devait devenir « la profession de foi scientifique de millions de travailleurs » n'avait pas encore paru en allemand¹. Aussi bien, quand on se reporte aux travaux du congrès, on constate qu'il n'est pas question du tout de cet ouvrage d'importance. Il a paru le 14 septembre, et dans sa lettre du 12 à Engels, Marx se plaint de son éditeur, regrette qu'il ait ainsi traîné et que le Congrès n'ait pu en prendre connaissance.

Le *Capital*, ou plutôt le premier volume du *Capital*, devait être primitivement traduit en français par Elie Reclus qui s'était déclaré disposé à cette traduction avec Massol, à la suite d'une visite de Mme Marx lors du séjour de celle-ci à Paris, du 17 au 23 décembre 1862².

Mais ce ne fut qu'une velléité de la part d'Elie Reclus.

Cinq ans plus tard paraissait dans le *Courrier français* du 1^{er} octobre 1867 un extrait de la préface de l'ouvrage paru à Hambourg en langue allemande. Ce fut le premier fragment en langue française du volume. La traduction est de Laura et Paul Lafargue, qui étaient déjà en train de la faire au début de septembre 1867³.

Une lettre inédite non datée de Lafargue au directeur du *Courrier français*, Auguste Vermorel, mais qui se situe

¹ Jaekkh: *Die Internationale*, p. 60. Note de Marc Vuilleumier.

² *Correspondance Marx-Engels*, Ed. Molitor, t. VII, p. 178 (2 janvier 1863). Gilbert Badia: *Lettres sur le « Capital »*, p. 31.

³ Gilbert Badia: *Ibid.*, pp. 188, 189. *Correspondance Marx-Engels*, t. IX, p. 217. M. Rubel, p. 169. *Revue positiviste*, janvier-février 1869.

après le Congrès international de Lausanne (septembre 1867), fournit des précisions au sujet « du grand ouvrage de Marx ». Lafargue écrit qu'« il y a vingt ans » que Marx y travaille, ce qui en fait remonter les premiers jalons à 1847. *Cet ouvrage, ajoute Lafargue, était attendu avec impatience en Allemagne par les ennemis comme par les amis; car Marx n'est [pas] un homme qui remplit des livres de déclamations, loin de là. Vous pourrez en juger par la préface, chaque ligne est bourrée jusqu'à la gueule de faits et de pensées*¹.

Le 30 novembre 1867, Marx considérait encore comme possible la traduction complète grâce à Elie Reclus, celui-ci lui semblant « l'homme adéquat » à ce sujet, avec la collaboration d'un Allemand qui, en l'occurrence, était son ami, Moïse Hess. Marx demandait à Georges Schily, l'avocat de Trèves, et Barmen de faire parvenir à cette fin un exemplaire du livre à Reclus². La tentative échoua, on ignore pour quelles raisons.

D'après Jenny Marx, la maison La Châtre à Paris « tenait beaucoup » à publier l'ouvrage, et c'est Charles Keller qui devait lui en donner la traduction³. Il s'agit de l'auteur bien connu de poésies et du célèbre chant révolutionnaire:

*Ouvrier, prends la machine;
Prends la terre, paysan!*

Keller traduisit les trois premiers chapitres de l'ouvrage,

¹ Fonds Dommanget (photocopie d'une lettre communiquée par Samuel Bernstein le 1^{er} mai 1935; l'original était en main de Vermorel, ci-devant archiviste de la ville de Lyon).

² Gilbert Badia, p. 189.

³ *La Pensée*, N° 75, p. 83.

mais suspendit son travail en décembre 1869. Ayant participé à la Commune et même ayant été blessé à la barricade du Château-d'Eau, il se réfugia à Bâle où il suspendit pour quelques mois la traduction entreprise, pour s'atteler à une autre. En octobre 1871, il allait s'y remettre, mais tenait à ce que Marx refît le premier chapitre, autrement il menaçait de le traduire tel quel. Il comptait sur Léo Frankel pour faire fléchir Marx en ce sens. Mais Marx n'ayant pas retouché son chapitre, comme le lui avait suggéré aussi Ludwig Kugelmann dès 1867, également à cause des divergences qui opposaient Keller à Marx dans l'Internationale, et aussi parce que Keller ne pouvait obtenir de Marx un prix rémunérateur pour son travail, Keller renonça à sa traduction. Pis: une partie de la traduction déjà imprimée à l'état d'épreuves fut détruite ¹.

Charles Longuet trouva un autre traducteur en la personne de Joseph Roy, qu'on disait réussir dans une large mesure à exprimer, dans les formes consacrées et traditionnelles de la langue française, le mouvement de la pensée allemande, ce qui n'est pas facile. Joseph Roy, par ailleurs employé de ministère, avait traduit de Feuerbach pour Lacroix et Verboeckhoven, en 1864, *l'Essence du Christianisme*, un volume in-8 qui avait déjà eu plusieurs éditions allemandes. La même année 1864, il avait traduit, pour Lacroix, un autre in-8 de Feuerbach,

¹ A. Zévaès: *De l'Introduction...* p. 38. *Lettres de Communards*, Paris 1934, pp. 49-50 (lettre du 12 octobre 1871). Institut d'histoire sociale, Amsterdam. Fonds Descaves. Dossier Varlin. *Cahiers de l'Isea*, août 1965, p. 252. « M. Vuilleumier. Quelques documents inédits sur Paul Lafargue et la famille Marx en 1871. »

l'Essence de la Religion, résumé des doctrines de l'auteur publié à Leipzig en 1845¹.

Mais tout traducteur de Feuerbach qu'il était, J. Roy ne collaborait ni à la *Libre Pensée*, ni à la *Pensée nouvelle*, et il ne semble pas avoir fait partie d'un groupe de libre pensée. On se demande également s'il a été franc-maçon, et Jean Bossu, si qualifié en la matière, n'a pu répondre à la question².

Les éditeurs Maurice La Châtre et Cie, 38, boulevard Sébastopol, découverts par Lafargue, se chargeaient de la parution. Cette édition se préparait, comme nous l'avons vu, mais fut interrompue par les événements. Marx collaborait activement à la traduction. Une lettre d'Engels du 17 mars 1871 montre qu'il est fort occupé à ce sujet. Une lettre de Marx à Sorge (23 mai 1872) nous apprend qu'il en corrige les épreuves et même qu'il en récrit entièrement certains passages « pour rendre la chose plus claire pour les Français »³ La traduction Roy était moins bonne qu'on espérait, ce qui obligeait Marx, d'après Jenny, à faire « d'innombrables corrections ». Finalement, il éprouvait plus de difficultés que s'il avait fait la traduction lui-même. Tous les soirs, il travaillait jusqu'à deux ou trois heures du matin. C'est qu'en même temps que son labeur écrasant pour l'Internationale, Marx mettait la main à une deuxième édition allemande, tout en refondant l'édition française⁴.

¹ *Grand Larousse*, t. VIII, p. 302.

² Lettre à l'auteur, 1965.

³ *Correspondance Engels-Marx et divers*, publiée par Sorge, Ed. Molitor, t. I, pp. 64, 80, 82.

⁴ *La Pensée*, N° 75, septembre-octobre 1957, pp. 83-88 (lettre de Jenny Marx).

La Châtre publia en langue française le livre premier du *Capital*, qualifié par lui d'« œuvre magistrale »¹, en quarante-quatre livraisons de quarante pages chacune qu'on vendait dix centimes la livraison pour rendre « l'œuvre accessible à tous ». Marx expédia à Danielson les premières livraisons le 28 mai 1872 et à Lavrov bien plus tard, le 11 février 1875. Chaque série avait une couverture avec l'inscription « France » et toute une armoirie servant de faux titre. Le titre représentait — on ne sait trop pourquoi — le Panthéon de Rome, puis venaient un beau portrait de Marx, la reproduction de la lettre manuscrite de ce dernier au « citoyen » La Châtre (18 mars 1872) et une page de ce dernier dédiée à Marx, dans laquelle celui-ci est qualifié de « cher maître ». La préface de Marx pour la première édition de Londres datée du 25 juillet 1867 est reproduite ensuite pages 9 à 12. Des vignettes signées Rambert et que La Châtre avait données dans son *Histoire des Papes* ornaient le début de la plupart des trente-trois chapitres².

D'après une lettre d'Engels à Wilhelm Liebknecht (15 février 1872), aurait été signé vers cette date le contrat relatif à la traduction française. Mais c'est seulement le 18 mars, comme nous l'avons vu — on se demande si ce n'est pas voulu comme date — qu'il envoya à La Châtre une lettre rendant publique l'édition. Cette lettre a trop d'importance pour ne pas être produite ici-même.

¹ P. 8 (Au citoyen Karl Marx).

² « *Le Capital* » par Karl Marx, Ed. La Châtre, in-4, 352 p.

Londres, 18 mars 1872

Au citoyen Maurice La Châtre,

Cher citoyen,

J'applaudis à votre idée de publier la traduction de Das Kapital en livraisons périodiques. Sous cette forme, l'ouvrage sera plus accessible à la classe ouvrière, et pour moi cette considération l'emporte sur toute autre.

Voilà le beau côté de votre médaille. Mais en voici le revers.

La méthode d'analyse que j'ai employée, et qui n'avait pas encore été appliquée aux sujets économiques, rend assez ardue la lecture des premiers chapitres, et il est à craindre que le public français, toujours impatient de conclure, avide de connaître le rapport des principes généraux avec les questions immédiates qui le passionnent, ne se rebute parce qu'il n'aura pu tout d'abord passer outre.

C'est là un désavantage contre lequel je ne peux rien, si ce n'est toutefois prévenir et prémunir les lecteurs soucieux de vérité. Il n'y a pas de route royale pour la science, et ceux-là seulement ont chance d'arriver à ses sommets lumineux qui ne craignent pas de se fatiguer à gravir ses sentiers escarpés.

Recevez, cher citoyen, l'assurance de mes sentiments dévoués.

*Karl Marx*¹.

Toute la partie typographique était l'œuvre de Lahure, rue de Fleurus, à Paris, dont une vignette spéciale ornait la page 4. Les dernières pages 348 à 352 du livre entier

¹ P. 7 (non paginée). A. Zévaès, *op. cit.*, p. 39.

donnent, avec une table des matières, un avis au lecteur signé Marx, des extraits de la postface de la seconde édition allemande et un errata partiel qui explique dans quelles conditions « assez difficiles » s'est effectuée la correction de l'ouvrage. On ne doit pas oublier en effet que l'auteur habitait Londres, le traducteur était alors à Bordeaux, l'éditeur était réfugié en Espagne et l'imprimeur était à Paris.

Cette édition, tout au moins dans ses premières séries, fut tirée à dix mille exemplaires¹, ce qui atteste beaucoup d'audace de la part de La Châtre pour un ouvrage aussi ardu, venant d'un étranger peu connu en France, et qui n'avait positivement alors aucune organisation pouvant l'appuyer. Toutefois, le chiffre du tirage des dernières séries livrées à l'impression, à la suite des difficultés judiciaires de la maison La Châtre, fut diminué par Quest.

Si l'on en croyait Marx, d'après une lettre à Sorge (21 juin 1872), huit mille exemplaires étaient placés déjà avant que paraisse la première livraison². Mais Marx, qui n'était pourtant pas du Midi, exagérait énormément. D'après une lettre que Vernouillet lui adressa le 18 septembre 1872, deux cent trente-quatre exemplaires seulement du livre furent achetés le premier jour de la vente, le 17 septembre 1872. Du reste, Lafargue écrira à Engels le 27 février 1885 qu'il espérait que la publication du premier volume du *Capital* à Londres aurait « plus de

¹ A. Uroewa: *Is istorii formirovania u raswitia marxisma*, Moscou 1959, pp. 369-390. « De l'histoire de la première édition française du *Capital*. »

² *Correspondance Engels-Marx et divers*, t. I, p. 88. Gilbert Badia, p. 269.

succès que la traduction française »¹. D'autre part, La Châtre, refusant d'éditer le second volume du *Capital*, marque par là son découragement. Il était dégoûté de la vente en livraisons qui n'en finissait pas à cause des délais demandés par Marx pour la mise au point, en raison de son état de santé, et du manque de publicité imposé par l'état de choses à Paris².

Le livre entier répondait, d'après Marx, au « besoin d'une base scientifique du socialisme » se faisant de plus en plus sentir, en France comme partout ailleurs. Il parut avec l'avis au lecteur de Marx en date du 28 avril 1875, faisant ressortir, malgré « les imperfections littéraires » de l'édition, « la valeur scientifique indépendante de l'original », au point de mériter consultation « même par des lecteurs familiers avec la langue allemande »³. Ce livre entier ne sortit qu'en novembre 1875⁴. Ainsi, la publication en livraisons s'échelonna sur trois ans, retardée par des suspensions à plusieurs reprises, notamment au début de 1875. Toutes sortes d'entraves nuisaient à la diffusion, considérée par certains comme dangereuse. Le commissionnaire à Paris de Lavrov faisait savoir à celui-ci que l'entrée en France du *Capital* était interdite, information que Marx transmettait à Hirsch (23 septembre 1876)⁵.

Les difficultés venaient même de l'entourage de La Châtre, plus ou moins influencé par la police. A la librai-

¹ *Engels, Paul et Laura Lafargue. Correspondance*, Editions sociales, t. I, p. 269. A. Uroewa, étude citée.

² *Lettres françaises*, 4 mai 1950 (lettre à La Châtre, 23 juillet 1874). Cf. Annexe pp. 210, 211.

³ *Le Capital*, p. 348.

⁴ Lettre de Quest à Marx, 4 décembre 1875.

⁵ Archives de la Préfecture de police, dossier 4.

rie, quand des acheteurs se présentaient, on allait parfois jusqu'à refuser la vente¹. Comment s'étonner dans ces conditions que ce soit seulement un quart de siècle plus tard, grâce à la propagande du POF, que cette édition se trouva enfin épuisée?

Malon l'avait signalée dans son *Histoire du Socialisme*, et pour donner une idée de « l'œuvre puissante » de Marx, « faisant époque dans l'histoire du socialisme », il en avait reproduit quelques passages tour à tour en 1879 et en 1882. Il avait reconnu en outre dans cette dernière reproduction qu'avec cet ouvrage Marx avait forgé « l'im-pénétrable armure qui rend théoriquement invulnérable le socialisme moderne »². Ces appréciations très favorables ont d'autant plus de portée quand on connaît la position prise par Malon contre Marx dans la I^{re} Internationale. Elles devaient être confirmées en 1890 dans son « travail de bonne volonté » sur le socialisme intitulé *Le Socialisme intégral*. Il y affirme que « l'illustre auteur du *Capital* », qui a attaché son nom à « la phase réaliste du socialisme », a « définitivement dévoilé » le mystère de la production capitaliste en faisant état de « ses magistrales conclusions » sur l'évolution de la propriété³.

Carlo Cafiero, futur bakouniniste, qui était entré en relation avec le Conseil général de l'Internationale et en particulier avec Marx et Engels lors de son séjour d'une année à Londres en 1870, donna à Milan, en 1879, un abrégé du *Capital* en langue italienne, sur la base de la

¹ A. Zévaès, *op. cit.*, p. 42.

² *Histoire du Socialisme*, 1^{re} éd., pp. 443-451; 2^e éd., t. II, p. 969.

³ *Le Socialisme intégral*, pp. 76, 82, 178.

traduction Roy. C'était vraiment un abrégé, puisque les sept cent quatre-vingt-quatre pages du gros livre allemand de Marx se réduisaient à cent trente pages environ¹.

Sur l'invitation et sur les « bienveillants encouragements » de Karl Marx, Gabriel Deville entreprit à son tour de faire paraître un abrégé moins court du premier volume du *Capital*. La préface du 10 août 1883 donne l'époque de sortie². Engels, qui en avait lu la partie envoyée à Marx par Deville, déclara qu'elle lui avait paru « très claire et très correcte ». Et il ajoutait: *Comme elle embrassait la partie la plus difficile de l'ouvrage, il n'y a pas à craindre qu'il y ait des malentendus dans les parties restantes*³.

Deville crut bon de faire précéder son abrégé d'un *Aperçu du Socialisme scientifique* (cinquante-quatre pages). Le résumé proprement dit avec deux cent cinquante-trois pages en compte cent vingt de plus environ que l'abrégé de Cafiero. Il compléta son ouvrage en faisant en 1884, alternativement avec Lafargue, sous les auspices du *Cercle de la bibliothèque socialiste* du Parti ouvrier, un cours d'économie sociale. Lafargue traita en trois conférences du matérialisme économique de Marx, et Deville de l'*Evolution du Capital*. Toutes ces conférences furent publiées séparément et au fur et à mesure dans la « Bibliothèque socialiste » par l'éditeur Henry Oriol, gendre de Maurice La Châtre. Ces conférences de Deville

¹ Trad. 1924, in-12.

² « *Le Capital* » de Karl Marx. *Résumé et accompagné d'un Aperçu sur le Socialisme scientifique*. Flammarion éd., in-12, 324 p., préface p. 6.

³ Lettre à Gabriel Deville (Londres, 12 août 1883). Fonds Dommanget.

donnèrent cinq brochures in-12 représentant quatre-vingt-huit pages: 1^{re} Genèse du Capital; 2^e Formation du Pro-létariat; 3^e Coopération et Manufacture; 4^e Machinisme et Grande Industrie; 5^e Fin du Capital. Deville y entendait, selon ses propres termes, « exposer d'une manière concrète la théorie marxiste » en se « basant sur le développement économique de la France »¹.

Il faut croire qu'il s'en est bien tiré, puisque Engels, devenu « premier violon » ou, si l'on veut, promu au rang de chef d'école depuis la mort de Marx (14 mars 1883), lui écrivait de Londres le 8 juillet 1884:

Mon cher citoyen Deville,

*Je vous remercie de l'envoi de vos conférences. La dernière m'est arrivée hier et je n'ai pas encore eu le temps de la lire. Je ne doute point qu'elle ne soit aussi excellente que ses prédécesseurs. Je proposerai à nos amis de les traduire en allemand et de les publier de la même sorte que vous le faites à Paris*² [...]

Plus tard, des *Extraits du « Capital »* réunis par Paul Lafargue et édités par Guillaumin dans sa « Petite Bibliothèque économique » — pendant des extraits en langue italienne donnés par Remo Sandron de Palerme — devaient populariser un livre que Paul Leroy-Beaulieu avait eu la prétention d'écraser dans son gros volume sur le *Collectivisme* réfuté par Lafargue dans le *Journal des Economistes* en un article semé d'erreurs à ce point

¹ Les exemplaires corrigés par Gabriel Deville figurent au fonds Dommanget.

² Fonds Dommanget (dossier Gabriel Deville).

qu'Engels invitait Lafargue « à relire sérieusement le *Capital* d'un bout à l'autre »¹.

L'édition allemande de l'*Abrégé* de Deville n'a jamais vu le jour, mais les brochures françaises étant « depuis longtemps épuisées », la société coopérative Volksdrukkery, de Gand, se mit en rapport avec Deville en vue d'une édition en Belgique. Celle-ci, comme l'édition primitive, donna cinq brochures qui parurent en 1905 et 1906. Les cinq brochures devaient être réunies en 1909 sans changement de pagination, et la même année Lucien Roland, qui tenait la Librairie du Parti socialiste, fit tirer pour la France l'*Evolution du « Capital »* à dix mille exemplaires. Tous ces exemplaires étaient écoulés lorsque éclata la guerre de 1914², ce qui explique en 1929 la parution d'une troisième édition à la Librairie populaire.

L'*Abrégé du « Capital »* de Deville marque un point d'inflexion important dans la diffusion de l'œuvre de Marx. Il en fit vendre beaucoup d'exemplaires en suscitant chez le lecteur le désir de connaître l'œuvre elle-même, comme le signale une lettre de Lafargue à Engels, le 15 février 1884. Et comme l'édition La Châtre du *Capital* était épuisée, Henry Oriol, son successeur, décida d'en faire une nouvelle édition. Elle parut en 1885 et fut tirée à quinze mille exemplaires³, tirage remarquable pour un ouvrage de ce genre.

La connaissance en France du *Capital*, grâce à la tra-

¹ *L'Ere nouvelle*, article déjà cité. Lettre d'Engels (11 août 1864).

² Fonds Dommanget (lettre de L. Roland, 8 mai 1940).

³ Uroewa, *op. cit.*, *passim*. Engels, P. et L. Lafargue: *Correspondance*, t. I, pp. 171-173.

duction française, au résumé et aux conférences de Gabriel Deville, comme à l'édition Oriol, n'empêchait pas que des ouvrages importants de Marx parus de 1844 à 1846 y restaient positivement inconnus. C'est ainsi qu'il fallut attendre septembre 1895 pour avoir, grâce à E. Fortin, une traduction française de la *Contribution à la Critique de la Philosophie du Droit de Hegel* qui parut dans le *Devenir social*, et seulement 1901 pour avoir, grâce à Paul Lafargue, une traduction des *Thèses sur Feuerbach* datant de 1845. Quant aux traductions de la *Contribution à la Critique de l'Economie politique* datant de 1844, de la *Sainte Famille* et de l'*Idéologie allemande* datant de 1845, elles ne parurent que beaucoup plus tard, à une époque où le marxisme avait conquis en France son droit de cité¹.

Les Luittes de Classes en France (1848-1850), composé par Marx à Londres en 1849-1850 dans les premiers temps de son exil, parut en 1850 sous forme d'articles dans la *Neue Rheinische Zeitung* et ne fut édité en volume qu'en 1895 à Berlin, avec une préface d'Engels. La première traduction française par E. Fortin sur la troisième édition allemande de Hambourg sort en 1891 de l'Imprimerie ouvrière G. Delory à Lille. Une autre traduction française par Léon Remy lui fait suite comme cinquième volume de la « Bibliothèque internationale des sciences sociologiques », publiée sous la direction d'A. Hamon, et date de 1900. Elle est complétée par la traduction de l'ouvrage *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte*, achevé par Marx en 1869. La partie de cet ouvrage dite *Révéla-tions sur le Procès des Communistes de Cologne*, éditée

¹ Maximilien Rubel: *Bibliographie...* pp. 53-56.

en brochure en novembre-décembre 1852 en Suisse et tirée à deux mille exemplaires, ne parvint pas jusqu'en Allemagne, les exemplaires qu'on tentait de faire passer à la frontière ayant été saisis. La première traduction française de cette partie, faite par Laura Lafargue, parut chez Giard et Brière en 1900, après l'édition de *Salaires, Prix, Profits* par la même maison l'année précédente et la publication en 1901 — grâce à la traduction de G. Platon — de la *Lettre sur le Programme de Gotha* à la Librairie Jacques. Mais on chercherait en vain dans le *Socialiste*, organe central du POF, une mention des *Luttes de Classes en France (1848-1850)* avec le 18 Brumaire en annexe¹. Comme quoi la diffusion du marxisme par les œuvres de Marx n'intéressait pas suffisamment les militants du POF, en particulier Lafargue, qui écrivait beaucoup dans la feuille. C'est là un signe négatif à prendre en considération.

Il n'est pas exagéré de dire que c'est par la brochure sur la Commune: *La Guerre civile en France*, que Marx se fit surtout connaître en s'attirant la sympathie de nombreux survivants de la Commune, comme la remarque en a été faite fort judicieusement par Charles Rihs².

Cette production, sous le titre *Adresse du Conseil général de l'AIT sur la Guerre civile en France*, Marx en avait saisi l'instance suprême de l'Internationale le 30 mai 1871,

¹ Editions diverses des *Luttes de Classes en France*. Nicolaïevski, *op. cit.*, p. 187. Rubel, p. 91.

² *La Commune de Paris. Sa Structure et ses Doctrines*. Droz, p. 71.

et c'est cet organisme qui en décida la publication en brochure¹.

La première version française vit le jour dans l'*Internationale*, organe des sections belges de l'AIT paraissant à Bruxelles, du 16 juillet au 3 septembre 1871. La brochure revue par Marx, et qui sortit effectivement le 21 juin 1872, fut répandue à neuf mille exemplaires².

Au dire de Jenny Marx, cette traduction avait « une excellente influence » sur les réfugiés français à Londres, car « elle satisfaisait également tous les partis, blanquistes, proudhoniens et communistes ».

*Il est fort dommage, ajoute Jenny, qu'elle n'ait pas paru plus tôt, car elle aurait sans nul doute contribué à apaiser l'animosité contre le Conseil général [de l'Internationale]*³.

Cette remarque est judicieuse, mais ce qu'il convient de souligner en ne craignant pas de le répéter, c'est que la *Guerre civile* fit connaître Marx aux rescapés de la Commune, non seulement en Angleterre, mais plus généralement à l'étranger. A ce titre, l'ouvrage constitue un des facteurs notables de l'introduction du marxisme en France, mais cependant pas dans la mesure où l'on pourrait le croire. Pourquoi? Parce que lorsque Edmond Villetard, dans son *Histoire de l'Internationale* portant la date de 1872, reproduisit en entier « cet abominable factum » dans le but d'éclabousser l'AIT, il ne nommait point Marx, ignorant vraisemblablement qu'il en était l'auteur. D'ail-

¹ *Œuvres complètes d'Engels. Correspondance...* publiée par Sorge, t. I, p. 89.

² Rubel, p. 182.

³ Bert Andréas: « *A proposito di una biografia di Marx* ». (Extrait de *Rivista Storica del Socialismo*, 1966, p. 119.)

leurs, et c'est comme un paradoxe, on ne trouve nullement dans cette étrange *Histoire de l'Internationale* le nom de Marx en dehors de sa mention parmi les secrétaires correspondants de l'organisation qui signent l'appel avec le Conseil général ¹.

Une autre édition en langue française corrigée par Marx en personne sortit en 1874. Maximilien Rubel ne la donne pas dans sa *Bibliographie des Œuvres de Marx*. Elle fait partie de l'Institut Marx-Engels-Lénine de Moscou ². Malgré, chaque année au 18 mars et en mai, les fêtes, conférences et défilés marquant la glorification de la Commune, cette brochure resta dans l'ombre, et il ne se trouva aucune maison d'édition pour la faire réimprimer, en sorte que l'important texte de Marx, selon la remarque d'Amédée Dunois, resta « chez nous à peu près inconnu ». C'est seulement en 1900 que Charles Longuet en fit une nouvelle traduction pour la « Bibliothèque d'études socialistes » publiée à Paris par G. Jacques, éditeur d'origine russe. Cette traduction, dit Dunois, onfèvre en la matière, « exerça, en son temps, sur la formation marxiste de quelques jeunes gens que je connais, une influence ineffaçable » ³.

Elle fut reprise par la Librairie de l'*Humanité* en 1929, puis par le Bureau d'éditions en 1933, ce dernier reproduisant à nouveau l'introduction d'Engels (mars 1891) et donnant une longue préface de l'Institut Marx-Engels-Lénine.

¹ Edmond Villetard, pp. 327-384.

² Rubel, p. 182. *La Guerre civile en France*. Bureau d'éditions, 1933, p. 19. Préface de l'Institut Marx.

³ *La Guerre civile en France*, 1925, Librairie de l'*Humanité*, p. V.

Le marxisme se répandit en France non seulement par les œuvres du maître parues en langue française, mais par celles de son intime collaborateur en la même langue, Frédéric Engels. Pour reprendre l'expression très juste de Pierre Naville, « leur long labeur partagé », ou plutôt « l'activité commune de ces deux hommes » ne résulte pas seulement *de l'accord sentimental de deux tempéraments ou de deux intelligences élevés et encore moins de deux ambitions, mais d'un concert indispensable à la marche en avant du mouvement prolétarien et du mouvement de la science matérialiste moderne*¹.

Cependant, la plus grosse partie des ouvrages d'Engels a été traduite si tardivement en langue française qu'elle ne peut vraiment s'insérer dans un travail sur la pénétration du marxisme dans notre pays. En effet, pour la première fois, les *Œuvres politiques* parurent en 1929, *Feuerbach* complet en 1930, l'*Anti-Dühring* complet en 1931, la *Situation des Classes laborieuses en Angleterre* en 1933, la *Guerre des Paysans*, la *Question du Logement*, la *Campagne constitutionnelle en Allemagne* en 1936, les *Notes sur la Guerre de 1870-1871* en 1947, les *Études sur le « Capital »* en 1949, la *Dialectique de la Nature* en 1950.

Le marxisme avait fait alors sa trouée en France. Engels contribua néanmoins à son introduction, par les extraits de son *Anti-Dühring* que Paul Lafargue donna dans la *Revue socialiste* de 1880 et qui, réunis en brochure, éditée par la Librairie du Parti socialiste sous le titre *Socialisme utopique et Socialisme scientifique*, circu-

¹ F. Engels: *Dialectique de la Nature*, trad. Denise Naville, préface Pierre Naville. Ed. Marcel Rivière, p. 17.

1



2



3



- 1 Auguste Blanqui.
- 2 Alexandre-Auguste Ledru-Rollin.
- 3 Robert Owen.

1



2

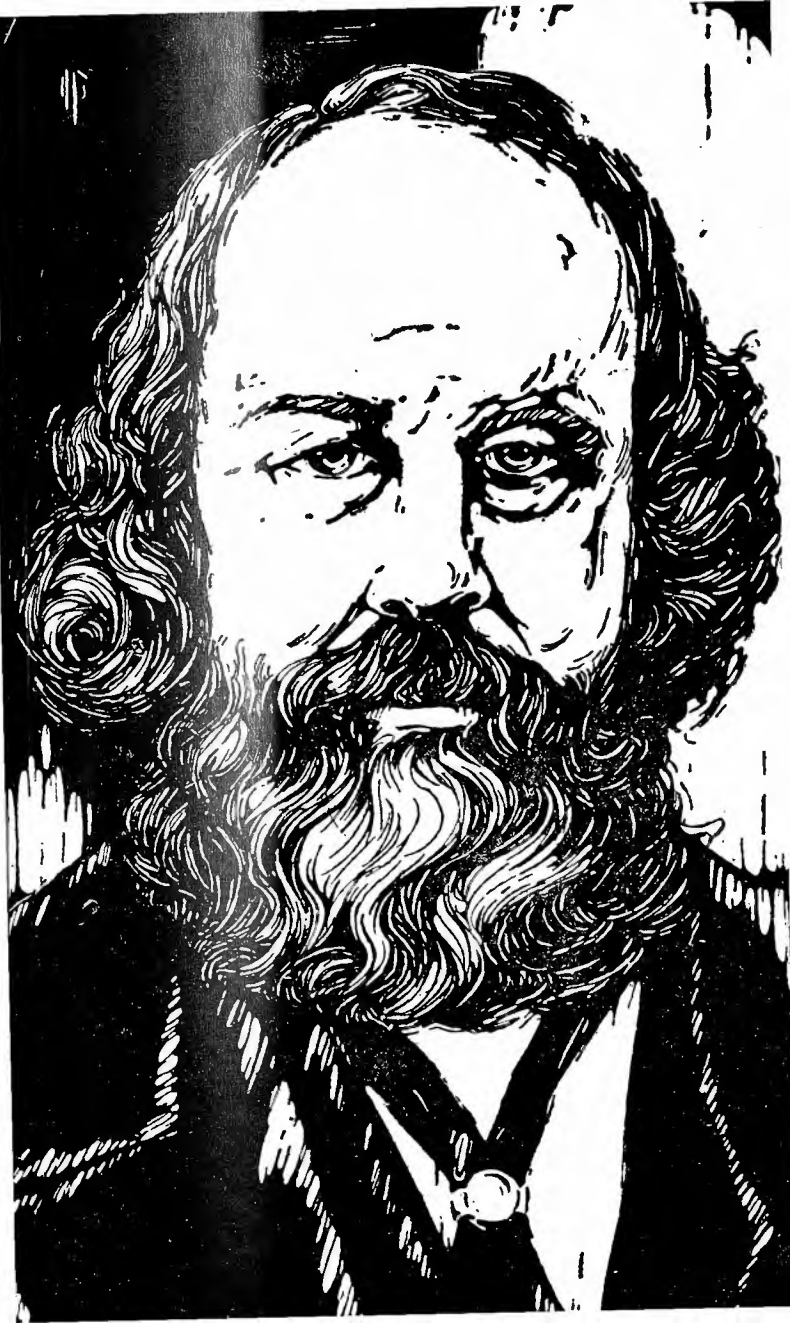


3



- 1 Charles Longuet.
- 2 Armand Barbès en prison.
- 3 Henri Bauer.
- 4 Eugène Pottier.

Michel Bakounine, par Luigi Melandri





1



- 3 1 Pierre Vésinier.
2 Napoléon La Cécilia.
3 Arthur Arnoult.
4 Auguste Vermorel.



4

lèrent beaucoup et donnèrent lieu par surcroît à des rééditions.

Ce fut seulement en 1893, grâce à la traduction Henri Ravé, que l'important texte d'Engels sur l'*Origine de la Famille, de la Propriété et de l'Etat*, put circuler en France. Puis, en avril-mai 1895, le *Devenir Social* et en octobre 1900 le *Mouvement social* en firent connaître différents extraits que la traduction de Paul et Laura Lafargue, sous le titre *Religion, Philosophie, Socialisme*, avec partiellement Ludwig Feuerbach, reproduisit en 1901¹.

Si l'on veut se faire une idée plus juste de la pénétration par les œuvres du marxisme en France, il faut pouvoir comparer cette pénétration à celle qui s'est produite dans d'autres pays. Une étude approfondie nous manque à ce sujet. Elle ne tardera pas, bien certainement, d'être entreprise.

Prenons, à titre d'exemple, l'Angleterre. Bien que Londres ait eu le privilège d'être le lieu d'exil où Marx passa les trente dernières années de sa vie, bien qu'il y ait été absorbé au cours des années soixante par ses efforts en faveur de la I^{re} Internationale, la littérature marxiste était à peu près inexistante dans le mouvement britannique. Peu de chose est à porter au compte de la Fédération social-démocratique de 1880, qui était sous l'influence d'Hyndman. A part le *Capital*, on ne trouvait pratiquement aucune œuvre importante de Marx jusqu'à la fin

¹ Librairie G. Jacques et Cie, Bibliothèque d'études socialistes VIII, 1901, in-12, 240 p.

de la première guerre mondiale. Les souvenirs de Maurice Dobb, de l'Université de Cambridge, sont formels sur ce point¹.

Ainsi, quand on compare les efforts entrepris pour faire connaître les productions de Marx respectivement en Angleterre et en France, la conclusion est nettement à l'avantage de la France, comme elle l'est du reste au bénéfice de l'Allemagne, de l'Italie et de la Russie.

¹ *Cahiers internationaux*, février 1949; pp. 87-94, « Le marxisme et la pensée anglaise ».

CHAPITRE IV

Marx et le marxisme sous la Commune

Il est tout à fait inexact de voir dans la Commune un mouvement d'inspiration marxiste.

Une des grandes erreurs commises par les historiens sur le plan politique et social consiste à transposer la notoriété, l'attitude et l'influence postérieures d'un homme ou d'un mouvement dans des événements antérieurs.

L'attitude de Karl Marx par rapport à la naissance et au développement de la Commune n'y a point échappé. D'autant plus que spécialement, en l'occurrence, les influences partisans, pour ne pas dire les fanatismes partisans, entraient en jeu. C'est ainsi que les historiens révolutionnaires, en très grand nombre, ont vu et voient la main de Marx et l'inspiration marxiste dans les grands événements du mouvement ouvrier postérieurs à la fondation de l'Internationale. Les historiens adversaires de Marx et du mouvement ouvrier, de leur côté, partagent généralement cette façon d'envisager les choses, dans le dessein de charger l'auteur du *Capital* de tous les péchés d'Israël.

Au besoin même, à défaut de Marx, ils font intervenir ses amis. Tel est le cas, par exemple, de Salluste, se réclamant de l'Institut antimarxiste de Paris, qui écrit en 1924: *L'Insurrection du 18 mars 1871 fut en réalité patiem-*

*ment et savamment préparée par les amis de Karl Marx*¹.

Faut-il rappeler que les causes de l'explosion de la Commune ne peuvent sans une extrême fantaisie se ramener ni à quelques menées individuelles ni à un complot longuement et savamment préparé. Ces causes sont profondes, multiples et complexes.

Ce fut une révolte patriotique contre les traîtres, leurs complices et leurs dupes. Ce fut une révolte communale contre l'autorité centrale de Thiers. Ce fut une révolte républicaine contre l'Assemblée cléricalo-monarchiste élue en « un jour de malheur ». Enfin, ce fut une révolte d'aspiration socialiste sur la double base des souffrances et des reliquats du siège comme de l'idéologie répandue dans la classe ouvrière et dans la franc-maçonnerie à la fin du Second Empire. Karl Marx ne s'est point trompé sur ce dernier caractère. Il écrivait à son ami Kugelmann le 12 mai 1871: *L'Insurrection parisienne, même si elle vient à être réduite par les loups, les cochons et les chiens de la vieille société, est le plus glorieux exploit de notre parti depuis l'insurrection parisienne de juin*².

Engels, pour sa part, devait écrire à Sorge, en septembre 1874, que la Commune « intellectuellement était sans contredit fille de l'Internationale »³. Cette formule, répandue d'abord sous le manteau puis diffusée par voie d'édition en 1906, ne doit pas être sous-estimée. En charriant des idées troubles et en semant l'équivoque, elle contribua

¹ *Les Origines secrètes du Bolchevisme. Henri Heine et Karl Marx*, p. 128.

² *Lettres à Kugelmann*, Bibliothèque marxiste N° 11, lettre N° 45, pp. 162, 163.

³ *Œuvres complètes d'Engels*, trad. Bracke, Costes éd., t. I, p. 204.

largement, vu son auteur, à accréditer l'inexactitude signalée plus haut. Il convient donc de la discuter.

La Commune, enfant spirituel de l'Internationale, tout au moins en partie? Oui, la chose n'est pas niable, mais en débattre ici entraînerait trop loin. Enfant matériel? Non. Car Marx, précisément, dans la mesure même où il influençait l'Internationale, n'a pu jouer un rôle dans le déclenchement de la Commune. Le fait est reconnu par Engels dans la suite de la lettre à Sorge citée plus haut: *L'Internationale n'a pas remué un doigt pour la faire.*

On ne possède, en effet, aucun document et il n'y a aucun indice, bien au contraire, permettant d'affirmer que du Conseil de l'Internationale, à Londres, Marx ait poussé à la Commune.

On sait, d'autre part, qu'au début de la Commune, Marx estima que les chances de victoire de l'insurrection étaient faibles, ce qui implique évidemment qu'il trouvait le mouvement pour le moins intempestif. Cette position ne peut étonner ceux qui ont analysé la conduite de Marx à Paris en 1848, avant les journées de juin. Toujours est-il, au témoignage du socialiste autrichien Oberwinder, que Marx écrivait à Vienne, quelques jours après le 18 mars, que l'insurrection s'engageait « dans une voie qui lui enlevait toute chance de succès »¹. Cette mauvaise voie, pour Marx, partisan d'un arrangement, c'était la lutte armée contre Versailles. Certes, il soutint cette lutte par la suite et même il s'éleva contre le temps perdu et le peu

¹ Nicolaïevski et Mænchen-Hensen, *op. cit.*, p. 264.

d'énergie déployée en ce sens parce qu'il pensait que, le vin étant tiré, il fallait le boire.

On sait, au surplus, qu'en dehors de Varlin, qui présentait le renversement rapide du gouvernement, les fédérés furent eux-mêmes surpris par l'insurrection. Les témoignages concordants de Benoît Malon et d'Arthur Arnould, entre autres, sont formels à ce sujet¹. Et, preuve surabondante, le Conseil fédéral de l'Internationale réuni à Paris le 15 mars 1871 — trois jours avant l'échauffourée de Montmartre — prévoyait à l'unanimité une entrevue avec les leaders politiques de l'extrême gauche pour le 22 mars. La veille encore du 18 mars, H. Goullé, en tant que secrétaire de l'Internationale pour la France, écrivait à Gambon, député alors à Bordeaux, pour l'inviter à cette réunion. Et cette réunion, on le sait, devait être décisive pour une action éventuelle².

Même si Marx avait désiré le passage à l'action dans les jours qui précédèrent le mouvement insurrectionnel, on ne voit pas bien comment il aurait pu pousser et aider cette action. L'Internationale parisienne, affaiblie, désorganisée par les événements, n'avait plus de relations avec Londres.

Le 15 février 1871, à la séance du Conseil fédéral parisien, Frankel proposa la nomination de secrétaires pour « renouer avec la France [il veut dire avec le reste de la France, avec la province] et avec l'étranger ». Le même soir, Auguste Serrailier reconnut que le Conseil général de Londres n'avait « jamais eu assez de renseignements

¹ Maurice Dommanget: *Hommes et Choses de la Commune*, p. 16.

² Nicolaïevski... pp. 263, 264. *Les Séances officielles de l'Internationale à Paris*, pp. 197, 198.

du Conseil fédéral pour connaître la situation de la branche française de l'Internationale ». Il fit remarquer que si l'Internationale était prête à Londres, en cas de mouvement, à jouer un rôle de « puissance politique de premier ordre », il n'en était pas de même à Paris¹. Enfin, le 15 mars, trois jours avant l'insurrection, si l'on parle de Karl Marx à la séance du Conseil fédéral, c'est à cause de sa prétendue lettre à Serrailier, insérée dans *Paris-Journal* et que plusieurs délégués considèrent non sans raison comme d'origine policière. La réaction des Internationaux présents à cette séance est tout à fait significative. Cette lettre les dérouta visiblement.

Du reste, à la même séance, Frankel demanda et obtint l'autorisation d'écrire à Marx pour savoir à quoi s'en tenir au sujet de cette lettre. Cette intervention à elle seule réduirait à néant les prétendues « consignes venant de Londres » dont parla un conférencier réactionnaire en 1927, si nous ne connaissions la lettre d'Eugène Dupont, membre du Conseil général de Londres et secrétaire à la correspondance pour la France, écrite à Engels le 21 mars: *Je crois que le moment est venu où le Conseil devrait intervenir*², et si nous ne pouvions consulter les procès-verbaux des séances du Conseil général de l'Internationale³.

Dès qu'il fut informé de la publication de sa prétendue lettre dans les colonnes de *Paris-Journal*, Marx se hâta de dénoncer cette missive comme un faux d'origine poli-

¹ *Les Séances officielles de l'Internationale à Paris*, p. 59.

² *Ibid.*, p. 102. Salluste, *op. cit.*, p. 116. *Lettres de Communards et de Militants de la I^{re} Internationale*, p. 15.

³ *The General Council of the First International 1870-1871. Minutes*, Moscow s. d. (1967), 617 p.

cière¹. Elle entrait dans le cadre d'une campagne générale contre l'Internationale. N'avait-on pas prétendu, dans divers journaux, que les Français avaient réclamé l'exclusion de tous les Allemands de l'AIT? Marx écrivit aussitôt au *Times*, à la *Zukunft* et au *Volksstaat* pour démentir². Sa prétendue lettre fut néanmoins affichée sur les murs de Paris³ et divers historiens s'y laisseront prendre et la considéreront comme authentique⁴.

Ceci dit, et pour en revenir aux conseils de prudence de Marx, on ne peut qu'approuver Henri Lefebvre quand, évoquant les événements antérieurs au 18 mars, il écrit d'une part « L'Internationale a suivi l'entraînement, loin de diriger le mouvement », et, d'autre part, soulignant que le Conseil fédéral dans sa séance du 22 mars hésitait encore à se jeter dans l'action, il ajoute que cet organisme

¹ *The General Council of the First International 1870-1871. Minutes*, Moscow s. d. (1967), p. 159, séance du 21 mars 1871.

² Marx-Engels, *Werke*, t. XVII, pp. 295, 298-301; cf. également la lettre de Marx à Lafargue du 23 mars 1871, *ibid.*, t. XXXIII, p. 193.

³ *Les Murailles politiques françaises... La Guerre. La Commune*, Le Chevallier, éd., t. I, p. 975.

⁴ En voici le texte: *Citoyens, c'est avec un profond sentiment de douleur que nous voyons ici l'avenir de la Société internationale des travailleurs compromis par la façon d'agir d'un certain nombre de ses membres. Rien ne saurait nous être plus préjudiciable que cette apparition spontanée, mais stérile, d'hommes qui, sous le voile de notre Société, prétendent arriver aux premières places de la République.*

Beaucoup de ces hommes nous sont presque inconnus, étant parmi nous les ouvriers de la dernière heure; d'autres sont des personnalités honorables et bien connues. Malheureusement, si c'est pour nous un succès de voir arriver nos frères à représenter la classe ouvrière au Parlement français, il est pénible d'avouer que bien peu d'entre les associés de la branche française prennent au sérieux le rôle si beau, si digne, si plein d'avenir de la Société internationale. Même au moment où leur pays succombe, que les

« n'a ni préparé ni désiré la révolution »¹. Avant Henri Lefebvre, du reste, Nicolaïevski et Mænchen-Hensen avaient nettement affirmé: *Pas un seul document, pas une seule des lettres de Marx ou d'Engels, même parmi les plus confidentielles, ne contient le moindre indice portant à croire que l'insurrection parisienne ait été encouragée et encore moins qu'elle ait été organisée par Londres*².

Ces lignes sont prises dans l'édition française du livre de Nicolaïevski datant de 1937. Mais Jean Bruhat, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Marx, quatre ans auparavant, en une étude spéciale, avait souligné que, dès août 1870, Marx s'était montré « hostile à un soulèvement armé des Parisiens » et qu'« à plusieurs reprises et quelquefois avec brutalité », il avait exprimé sa pensée à ce sujet. Pour Marx, en effet, l'action de la classe ouvrière était soumise à des « conditions particulièrement difficiles », et tenter de renverser le nouveau gouvernement lorsque l'ennemi est aux portes de Paris serait « acte de pure folie ». Toutes ces raisons explicitées dans des

Français prennent exemple sur leurs frères d'Allemagne. Comme vous, ils sont persécutés, emprisonnés, mis hors la loi. Cependant, ils ne cherchent point leur force dans l'émeute. C'est par la persécution, par l'emprisonnement de Jacoby, Diebneck et tant d'autres, que la Société a grandi et s'est fortifiée, grande de l'estime de tous, voire même de ses bourreaux. Dites-le bien à tous les ouvriers français: notre force est dans l'observation des lois jusqu'au jour où le poids de l'intelligence, joint au poids des injustices et des persécutions de la société entière, fera pencher la balance en notre faveur. Jusque-là, restons unis et calmes, et, placés au-dessus des mesquines et petites rivalités des peuples, jetons les fondements indestructibles de la fraternité universelle des travailleurs et des déshérités de la Société.

Londres, 28 février 1871.

Marx Karl.

¹ La Proclamation de la Commune, pp. 51, 52.

² Op. cit., p. 264.

lettres à Engels et à Kugelmann, ainsi qu'à la fin de l'*Adresse* de l'Internationale du 9 septembre 1870, sont formelles¹.

Elles tranchent, il faut bien le dire, sur le silence observé touchant ce point délicat par Engels, l'ami de Marx, par Charles Longuet son gendre, dans leurs préfaces respectives de la *Commune de Paris* du grand penseur socialiste et même par celui-ci quand, dans le chapitre II de cet ouvrage, il analyse les prodromes du 18 mars².

Faut-il ajouter que Marx en personne a tenu, dans deux démentis qui ne sont pas de pure forme, envoyés au *Times* (22 mars et 4 avril), à nier qu'il ait organisé de Londres l'insurrection du 18 mars? Il faudrait pouvoir insister sur ces textes et, si la place ne nous manquait, montrer que l'erreur courante touchant l'influence de Marx sur la genèse et le développement de la Commune provient de ce qu'on se figure les membres ou fonctionnaires de la Commune connaissant l'auteur du *Capital*, physiquement ou de réputation. Or, comme nous l'avons vu, rien n'est plus contraire à la réalité.

C'est ce qui explique l'affirmation quelque peu osée de Zévaès: *Le gouvernement de l'Hôtel de Ville ne compte qu'un marxiste, un marxiste connaissant Marx et le marxisme: Léo Frankel*³. Il ajoute, du reste: *La plupart d'entre eux ignorent jusqu'au nom de Marx*⁴.

¹ *Cahiers du Bolchevisme*, 14 mars 1933. « Karl Marx et la Commune de Paris », pp. 412-425. Karl Marx: *La Guerre civile en France*, annexes. *Lettres à Kugelmann*.

² *La Guerre civile en France*, éd. de 1907, G. Jacques, pp. V-LIII; éd. de 1925, Librairie de l'Humanité, pp. IX-XL.

³ *De l'Introduction...*, p. 49.

⁴ *Ibid.*

E. Tersen croit pouvoir affirmer que Frankel est « l'un des seuls marxistes vivant et militant alors en France, sinon le seul » ¹. Et Kautsky avant eux avait écrit, parlant des Internationaux français, qu'au moment de l'insurrection de la Commune « aucun d'eux ne pouvait encore être désigné comme marxiste » ².

Ce qui a contribué indubitablement à faire croire que Marx a préparé la Commune c'est que, celle-ci établie, il l'a soutenue par des centaines de lettres, il l'a suivie avec « un enthousiasme fervent » et enfin, dès les premiers jours de juin 1871, il l'a glorifiée en un écrit vengeur qui est peut-être l'un des plus vigoureux et des plus vibrants sortis de sa plume.

S'il n'a pas préparé la Commune, Marx n'en a pas moins suivi de très près, avec le Conseil général de Londres, les événements parisiens. Le Conseil général était même intervenu, en déléguant à Paris avec pleins pouvoirs Auguste Serrailier, après le 4 septembre. Il siège au Conseil fédéral parisien et, à la séance du 15 février, il estime que le Conseil fédéral n'a pas rempli son devoir et qu'il est urgent de le reconstituer en lui donnant un sang nouveau, comme plusieurs sections en manifestent l'intention ³.

De retour à Londres le 19 février, Serrailier y fait le 28 un rapport détaillé sur la situation à Paris. Fin mars, il est à nouveau détaché avec pleins pouvoirs dans cette ville par le Conseil général. Arrivé le 29, il écrit tout aussitôt à sa femme restée à Londres, avec prière de com-

¹ *Europe*, numéro spécial sur la Commune, avril-mai 1951.

² Charles Rihs: *La Commune de Paris. Sa Structure et ses Doctrines*, Droz, p. 70.

³ *Les Séances officielles...*, pp. 54, 59, 60.

muniquer à Marx ses informations¹. C'est grâce à lui, à Léo Frankel et à Paul Lafargue, aussitôt son arrivée à Paris venant de Bordeaux, le 6 avril, que Marx fut tenu au courant des faits et gestes de la Commune.

Il ne faut pas oublier non plus parmi les correspondants de Marx à Paris Charles Longuet et Edouard Vaillant qui, le 4 septembre 1870, avaient expédié à Marx un télégramme pour lui faire connaître la chute de l'Empire et la proclamation de la République². Il y avait aussi comme autres correspondants Varlin et Vermorel.

Mais c'est une chose de connaître plus ou moins Marx, de correspondre avec lui touchant les événements, et c'est autre chose de connaître, de partager et de répandre ses théories.

Si l'on en croit Charles Longuet, Frankel et Serrailier étaient, au temps de la Commune, de « purs marxistes ». L'expression, qu'on la prenne au sens de partisan de Marx en tant que militant, ou d'adepte de ses théories, est sans nul doute exagérée. D'autant plus que, sur ce dernier point, Longuet ne représente pas une caution, puisqu'il n'a jamais été marxiste que de parenté et qu'il était proudhonien d'idéologie.

De toute façon, c'est surtout par Frankel et Serrailier que le marxisme en tant que courant dans l'Internationale — et non en tant que doctrine sociale — s'est infiltré dans la Commune. Aussi bien, Léo Frankel et Serrailier, ainsi que Vaillant, Theisz, méritent-ils d'être présentés ici.

¹ *Lettres de Communards...*, p. 17.

² *La Guerre civile en France*, éd. de 1925, p. 116 et p. XII.

Le Hongrois Léo Frankel ou Franckel¹ — car on orthographie son nom sous ces deux formes — né le 28 février 1844 à Bude, était un petit maigre, au visage osseux, au nez sémitique, qui s'exprimait difficilement en français. Il exerçait la profession de bijoutier et était fils d'un médecin. Un séjour en Allemagne lui avait fait faire la connaissance de Bebel et Jacoby. Devenu dès lors socialiste convaincu, il fut un des militants de l'Internationale en Allemagne et, à ce titre, fit un voyage à Londres où il entra en relations avec Marx et Engels, le premier surtout. Poursuivi par la justice allemande, il se réfugia en France où il milita à Paris et à Lyon, créant dans cette dernière ville la section de l'Internationale. Quand la section allemande de l'Internationale se créa à Paris, probablement à son instigation, il en fut un des membres les plus en vue, signant le 17 février 1870 sa protestation contre l'arrestation de Varlin, et en mars un appel aux ouvriers allemands de Paris. Ces deux textes donnent son adresse: rue Saint-Sébastien 37, dans le 11^e, c'est-à-dire tout proche du vieux faubourg révolutionnaire Saint-Antoine.

Délégué de la section allemande du Conseil fédéral, Frankel fut compris sur sa demande dans les poursuites intentées aux membres français de l'Association. Au procès, devant la 6^e Chambre du Tribunal correctionnel de la Seine le 2 juillet 1870, il prononça un discours qui le fit remarquer par ses connaissances en économie politique, à tel point que Paul Bourde, pour qui les communards ne sont que des « braillards de carrefour », est

¹ Paul Delion: *Les Membres de la Commune et du Comité central*, pp. IX et 93-95. O. Testut: *L'Internationale*, pp. 165, 166. *Le Père Duchesne*, N° 11, pp. 3, 5. *Journal officiel de la Commune*, réimpression, p. 106.

contraint de reconnaître que Frankel « étonna le tribunal ». Il détendit également les juges et ses amis inculpés par son humour et termina son intervention sur ces mots : *L'Association internationale est un arbre qui a pris racine dans tous les pays, et ce serait une entreprise naïve que de prétendre tarir la sève qui coule sous son écorce en coupant l'une ou l'autre de ses branches.*

A ceux qui ne savent pas interpréter les signes des temps, qui s'imaginent que le mouvement social va s'arrêter devant ce procès, à ceux-là je crie la parole de Galilée : E pur si muove.

L'union des prolétaires de tous les pays est un fait accompli ; aucune force ne peut plus désormais les diviser¹.

Le tribunal condamna Frankel le 9 juillet à deux mois de prison et vingt-cinq francs d'amende. Il purgea sa peine à la prison de Beauvais et, libéré, retourna à Paris. C'était la guerre.

Son influence ne tarda pas à se faire sentir dans le Conseil fédéral parisien, comme en témoignent les procès-verbaux, et il fut tout naturellement porté comme candidat à la Commune. Le *Père Duchesne* le recommanda sur la « grande liste » des « gaillards à poil qui aient à cœur les intérêts de la nation et qui ne se laissent pas forcer ou graisser la patte ». 4080 suffrages se portèrent sur son nom dans le 13^e (Gobelins). Il fut proclamé élu en même temps que Léo Meillet, Duval et Chardon.

Cette élection devait faire scandale, car les folliculaires de la bourgeoisie, pour mieux accabler la Commune, faisaient passer Frankel pour un Prussien. On voit tout de

¹ *Lettres de Communards...*, pp. 20, 21. *Europe*, numéro spécial cité, « Léo Frankel par E. Tersen », pp. 157-166. Jules Clère : *Les Hommes de la Commune*, p. 89.

suite les effets qu'ils obtenaient en pinçant la corde patriotique et en fustigeant les prôneurs de la « République universelle ». Le modèle du genre, en l'occurrence, est encore donné par Paul Bourde, qui écrit, et les termes sont tous calculés: *Dernière honte et la plus sanglante. Ces hommes qui renièrent le drapeau national mirent à leur tête un de ces Allemands qui montaient encore la garde aux portes de Paris. Un Prussien, un Berlinois eut l'audace de poser sa candidature dans la ville que ses congénères venaient d'affamer et, monstruosité sans nom, il se trouva assez de renégats pour le nommer*¹.

Paul Bourde ignorait ou feignait d'ignorer sans doute que le prétendu Prussien, dans l'appel cité plus haut aux ouvriers allemands de Paris, s'élevant bien au-dessus des préjugés nationaux, avait écrit ces lignes dénuées de toute équivoque:

*Si vous vous tenez à l'écart du drapeau des social-démocrates seulement parce que vous croyez qu'étant enfants de l'Allemagne, vous ne pouvez pas et vous ne devez pas agir au profit du mouvement ouvrier français, alors vous vous trompez bien tristement. L'affranchissement de la classe ouvrière du joug social et politique n'est pas un problème dont la solution dépend d'une question de langue. C'est, en premier lieu, un problème international, c'est-à-dire une tâche commune pour tous les pays qui, par conséquent, ne peut être résolue autrement que par l'union des ouvriers de tous les pays*².

On comprend mieux, après des affirmations aussi nettes, la fierté de Frankel « non au point de vue personnel, mais

¹ Paul Delion: *Les Membres de la Commune...*, p. 93.

² *Lettres de Communards et de Militants de la I^{re} Internationale*, 1934, p. 20.

uniquement et exclusivement pour son caractère international » quand il vit son élection validée par la Commune. Il fit part aussitôt de la nouvelle à Marx, lui annonçant en même temps les événements sensationnels qui s'étaient produits dans la capitale, tout en s'excusant, faute de temps, de ne pouvoir lui fournir des renseignements plus circonstanciés. La lettre, datée du 30 mars, considère que « pour le moment » la situation est favorable.

Si nous pouvions amener un changement radical des rapports sociaux, ajoute Frankel, la révolution du 18 mars serait la plus féconde des révolutions que l'histoire ait enregistrées jusqu'à ce jour. Elle ôterait aussi tout terrain à toute révolution future, puisqu'il ne serait plus rien resté à conquérir dans le domaine social¹.

Comme il venait d'être nommé membre de la Commission du travail et de l'échange, Frankel demandait d'urgence à Marx ses suggestions sur « les réformes sociales à appliquer », car « avant toutes choses » il fallait, à ses yeux, « jeter les fondements de la République sociale ». Dans cette lettre adressée « au docteur Karl Marx », Frankel multiplie ses sentiments respectueux à l'égard du « très estimé citoyen ». Il y prouve également ses rapports étroits avec les militants de l'Internationale, ceux de Londres, comme ceux de Paris, tous amis les plus dévoués de celui qu'ils appelaient familièrement « le Monstre »².

On connaît une autre lettre de Frankel à Marx alors qu'il siégeait à l'Hôtel de Ville, en date du 25 avril.

Frankel y accuse réception d'une lettre de Marx à lui adressée, ainsi que d'une autre destinée à Serrailleur. Il

¹ *Lettres de Communards et de Militants de la 1^{re} Internationale*, p. 20.

² *Ibid.*, pp. 20, 21.

s'y élève contre les nouvelles lancées par la presse anglaise annonçant que son élection n'était pas ratifiée et contre la version accréditée par la presse en général faisant de lui un Allemand. Il demande que Marx l'assiste de ses conseils, car il est « pour ainsi dire seul responsable pour toutes les réformes » qu'il se propose d'introduire dans le Ministère des travaux publics. Il est persuadé que Marx fera tout son possible « pour faire comprendre à tous les peuples, à tous les ouvriers, et particulièrement aux ouvriers allemands, que la Commune de Paris n'a rien de commun avec la fameuse commune rurale allemande ». En faisant cela, ajoute-t-il, vous aurez « rendu un grand service à notre cause »¹.

En exil à Londres, passé en Hongrie où il réorganisa le mouvement ouvrier, puis à Paris où il devait mourir pauvre à l'hôpital le 25 mai 1896, Frankel continua d'affirmer le sens profond de la Commune. N'écrivait-il pas en 1877 dans *Heti Kronika* (la *Chronique hebdomadaire des Ouvriers de Hongrie*), ces lignes la glorifiant :

La révolution, dont la naissance fut fêtée le 18 mars à Montmartre, ne fut pas seulement une révolution de plus, venant après tant d'autres, elle fut une révolution nouvelle avec un but nouveau. Une révolution nouvelle parce que révolution ouvrière. La Commune ne chercha pas seulement à fonder et à consolider une République, elle voulait créer une république basée sur le travail... Son but était de mettre fin à l'exploitation de l'homme et à la domination de classe. Malgré les imprécations des prêtres, les menaces ou les sarcasmes de la classe dirigeante, malgré

¹ *Lettres de Communards et de Militants de la 1^{re} Internationale*, pp. 38, 39.

*toutes les misères, tous les dangers, le grand idéal qui animait les combattants de la Commune continuera à se répandre jusqu'au jour où il conduira les opprimés à la victoire finale. Pour nous autres, le 18 mars annonce un monde nouveau, une société nouvelle*¹.

Auguste Serrailier — on écrit aussi Serrailier et Serrailier — ne se voit consacrer que trois lignes et demie, autant dire rien, dans le dictionnaire de Compère-Morel qui a pourtant la prétention, malgré ses lacunes énormes, d'être « aussi complet que possible »².

Fils d'un révolutionnaire très connu dans le département du Var, il est né à Draguignan le 27 juillet 1840, mais fut élevé en Angleterre³, ses parents s'y étant réfugiés. C'est cette particularité qui a incité Paul Delion à affirmer qu'il est né en Angleterre, bien que Jules Clère, trois mois et demi avant, ait donné une naissance correcte. D'abord peut-être ouvrier cordonnier, puis ouvrier bottier, il tint ensuite à Londres boutique de formes pour la cordonnerie et se maria avec la fille d'un journaliste français réfugié là-bas⁴. Il adhéra de bonne heure à l'Internationale et en devint un membre influent. Ayant une figure sympathique, malgré ses difformités physiques, doué d'une certaine éloquence et d'une pratique des réunions, il excellait à présider les meetings et les assemblées⁵. C'est

¹ *Europe*, numéro spécial cité p. 157.

² *Grand Dictionnaire socialiste*, préface et p. 819.

³ *Les Membres de la Commune et du Comité central, 1871*, p. 193.

⁴ *Les Hommes de la Commune*, p. 153.

⁵ Paul Delion, p. 193. Jules Clère, p. 153.

ainsi qu'à la Conférence de Londres (septembre 1871), il ne présida pas moins de sept séances¹. Il y vota avec Marx, qu'il fréquentait assidûment et dont il était devenu un ami et partisan dévoué, sur toutes les questions essentielles². De même au Congrès de La Haye (septembre 1872), où il fut nommé avec Marx et Engels de la Commission des résolutions et de la Commission du transfert des papiers et documents de l'organisation au nouveau Conseil général à New York³.

Marx considérait Serrailleur — et c'est tout dire — comme un « homme d'une qualité intellectuelle supérieure »⁴. Et comme il appréciait, ainsi qu'Engels, son énergie, « son activité étonnante »⁵, on s'explique qu'il en ait fait, après Dupont, l'agent du Conseil général pour la France. Il accomplit du reste avec Marx et Engels pour l'Internationale, avant et après la Commune, un « travail énorme » reconnu formellement par une lettre d'Engels⁶.

Entré à la Commune aux élections complémentaires du 16 avril, par 3142 voix, le deuxième après Eugène Pottier sur les quatre élus du 2^e arrondissement, il y fut élu le 20 à la Commission du travail et de l'échange. Il intervint rarement dans les débats, fit partie de la minorité — avec Longuet, Frankel et Theisz — s'opposant aux mesures vio-

¹ Paul Delion, p. 194. Jules Clère, p. 154.

² *La 1^{re} Internationale*. Recueil de documents sous la direction de Jacques Freymond. Genève, Droz, t. II, pp. 156, 166, 180, 197, 201, 210, 224.

³ *Ibid.*, chap. VI.

⁴ *Ibid.*, chap. VII.

⁵ *La Commune de Paris*, Editions sociales, recueil, p. 146.

⁶ Engels, P. et L. Lafargue: *Correspondance*, Editions sociales, t. I, p. 21 (lettre du 19 janvier 1872).

lentes, et se heurtant à Vésinier et Félix Pyat¹. Ce dernier avait lancé, il est vrai, contre lui, des calomnies qui expliquent sans doute la réflexion désobligeante du Genevois A. Claris, ex-directeur de la *Révolution sociale*, le 13 juin 1872. Claris, répondant à la brochure sur les *Prétendues Scissions de l'Internationale* contre les bakounistes, s'étonne en effet que Longuet, Vaillant, Ranvier, Cournet, « hommes intelligents, probes, dévoués », signataires de cette brochure « fassent chorus avec des drôles de la trempe de Serrailleur »². En fait, pour des affaires d'argent, Serrailleur devait finir, en 1874, par être mal avec Lafargue qui jugeait qu'Engels avait « prêté trop complaisamment » ses oreilles à ce « bonhomme ». Après Lafargue et Engels, Marx, ennuyé par cette affaire, rompit également avec Serrailleur³.

A côté de Frankel et Serrailleur, il faut faire une place à Edouard Vaillant parmi les communards qui, au temps de l'insurrection de 1871, savaient le rôle éminent joué par Marx dans l'Internationale. Le fait que Vaillant ait expédié à Marx le 4 septembre 1870 le télégramme dont il est parlé plus haut⁴ est un indice qui ne trompe pas. On ne peut croire du reste que Vaillant, au cours de ses quatre années d'études outre-Rhin, à la fin du Second Empire, n'ait point été amené à connaître et à apprécier

¹ *Journal officiel de la Commune*, réimpression, *passim*.

² Jacques Freymond, t. II, p. 304.

³ Engels, P. et L. Lafargue: *Correspondance*, t. III, pp. 495, 496 (lettre du 9 juin 1874).

⁴ Maurice Dommanget: *Edouard Vaillant*, Ed. de la Table ronde, p. 22.

la forte personnalité de Marx. En tout cas, autre indice, c'est Johann Philipp Becker, ami de Marx, qui délivre à Vaillant sa carte de membre de l'Internationale, et plus tard, quand il sera réfugié à Londres, Vaillant correspondra avec le vétéran ¹.

C'est à Londres précisément que Vaillant entre en rapports directs avec Marx et, en même temps, il est en relation avec ceux des réfugiés qui gravitent autour de Marx, tels que Charles Rochat, Frankel et Serrailier, si bien qu'il devient vite un des familiers de l'auteur du *Capital*. On en trouve un signe révélateur dans la lettre que, de Luchon, Paul Lafargue écrit à son beau-père le 1^{er} août 1871, et dans laquelle il prie celui-ci de présenter ses amitiés à Vaillant qui était de toutes les fêtes familiales chez les Marx ².

C'est alors certainement et non point avant et pendant la Commune, comme l'a écrit Engels, que Vaillant, influencé par la lecture du *Capital*, parvint à cette « connaissance du socialisme scientifique » qui lui permit d'amener « à une plus grande précision théorique » un petit nombre de ses amis blanquistes³. Comme l'a remarqué judicieusement Amédée Dunois, *dès ce moment, dans la pensée de Vaillant, blanquisme et marxisme se rejoignent et se confondent. Cette double imprégnation sera sensible jusqu'au bout*⁴.

Même après la rupture de ses relations avec Marx à la suite de la translation du siège de l'Internationale à New

¹ Maurice Dommanget: *Edouard Vaillant*, p. 21.

² *Ibid.*, p. 52.

³ *Ibid.*, p. 52.

⁴ *Ibid.*, p. 58. Voir p. 221-223, annexe VII.

York, voulue par l'initiateur du socialisme scientifique, Vaillant n'en transmet pas moins les principes marxistes auxquels il restait attaché. Il devait les répandre à son retour à Paris, puis dans le Comité révolutionnaire central créé en juin 1881, en sorte qu'on doit l'inscrire avec Guesde au tout premier rang parmi les chefs de file du socialisme français qui propagèrent et vulgarisèrent le marxisme avant la constitution de l'unité socialiste.

Il n'est pas possible d'affirmer qu'à l'inverse de Vaillant, Albert Frédéric Theisz était, avant la Commune, au courant de l'action dirigeante de Marx dans l'Internationale. Mais dans l'émigration, à partir de la Conférence de Londres en septembre 1871, il fit la connaissance personnelle de Marx et devint un de ses partisans. D'autant plus qu'après l'intervention de Marx à la fin de la sixième séance (20 septembre au soir), il avait pris la parole dans le même sens que lui en affirmant la nécessité pour les ouvriers de faire de la politique tant que les classes ne seront pas disparues¹. C'est donc sans difficulté qu'il se rallia idéologiquement à la position marxiste, ce qui légitime sa présentation ici, étant donné les conséquences favorables au marxisme que comporte cette prise de position.

Né à Boulogne-sur-Mer le 13 février 1839, Theisz était le fils d'un modeste gendarme de la marine d'origine alsacienne, et c'était le troisième de cinq enfants. C'est dire que ses parents n'avaient pu lui faire donner qu'une instruction primaire. On le mit en apprentissage en sortant de l'école des frères, et il devint bien vite un ouvrier cise-

¹ *La I^{re} Internationale*, recueil de documents, Droz éd., t. II, chap. VI.

leur habile et instruit car il continua, comme Varlin, à s'instruire en suivant les cours de l'association philotechnique. Comme Varlin et à Paris également, il se passionna de bonne heure pour les questions sociales¹. A vingt-trois ans, en 1862, il se mêle au mouvement ouvrier d'où sortit la délégation à l'Exposition de Londres, puis l'Internationale. Depuis, il fut l'une des têtes de la célèbre grève des bronziers. Il représenta du reste les bronziers de Paris au 3^e Congrès international de Bruxelles (septembre 1868) et fut l'un des secrétaires de la troisième séance du Congrès². On le retrouve en mars 1869 comme coauteur, avec Gustave Drouchon, des mécaniciens, et Soliveau, imprimeur en taille-douce, d'un projet très étudié de statut de chambre fédérale des sociétés ouvrières, précédé de considérations idéologiques sur l'influence des sociétés de résistance et la nécessité de les unir en faisant disparaître les « formes centralisatrices ». Ce texte devait être envoyé au 4^e Congrès international de Bâle (septembre 1869)³.

On déduit de la brochure sur les *Prétendues Scissions dans l'Internationale* que Theisz, dans les derniers jours de la Conférence de Londres, adhéra à la « section française de 1871 » [de l'Internationale] forte d'environ trente-cinq membres et comprenant des proscrits communards⁴. C'est même pour se plier aux statuts de ce nouveau groupement qu'il se retira du Conseil général de l'AIT, mais à peine venait-elle de lancer sa déclaration que la section

¹ B. Laurent: *La Commune de 1871. Les Postes...*, Dorbon éd., pp. 59 et ss.

² O. Testut, *op. cit.*, p. 137. *La I^{re} Internationale, op. cit.*, t. I, pp. 241, 254, 297, 439.

³ *La I^{re} Internationale, op. cit.*, t. II, pp. 118-123.

⁴ *Ibid.*, t. II, p. 278.

française de 71 se disloqua en trois fractions. La plus forte, avec Theisz, Abrial et Camélinat, travailla en harmonie complète avec le Conseil général¹. Peut-être se confond-elle avec le *Cercle d'études sociales* qui adressa le 16 mai 1872 à un journal londonien un émouvant appel en faveur de douze bannis libérés des pontons d'Aix et de Cherbourg et arrivés à Londres. Les noms de Theisz, Camélinat et Vallès figurent au bas de ce texte².

La preuve du passage de Theisz à l'idéologie marxiste, postérieurement à la Commune, est fournie par Marx lui-même dans une lettre à Sorge du 5 novembre 1880. Marx y énonce que « comme la plupart des socialistes qui pensent », Theisz, bien qu'arrivé proudhonien à Londres, a été « transformé par ses relations personnelles avec moi et une consciencieuse étude du *Capital* »³. Grâce à Theisz, qui tenait la rubrique ouvrière à l'*Intransigeant*, les idées marxistes devaient un peu plus tard s'infiltrer jusque dans ce quotidien⁴ au moment même où Guesde, gagné à elles, et grâce à l'aide de Lafargue, infléchissait l'*Egalité* dans leur sens.

Pour en revenir à la Commune proprement dite, c'est surtout une femme, la riche, élégante et instruite Elisabeth Dimitrieff, surnommée par Lissagaray « la Théroigne de la Commune », qui paraît avoir connu le mieux, pendant la Révolution du 18 mars, les théories de Marx.

¹ *La Ire Internationale*, t. II, p. 280.

² Catalogue Charavay, avril 1962, p. 15.

³ *Correspondance Engels-Marx* publiée par Sorge, Ed. Costes, t. I, p. 255.

⁴ Jean Longuet: *La Politique internationale du Marxisme*, p. 174.



1

- 1 Jules Miot.
- 2 Gustave Lefrançais.
- 3 Paul Lafargue.



2





1



2



3



4



5



7

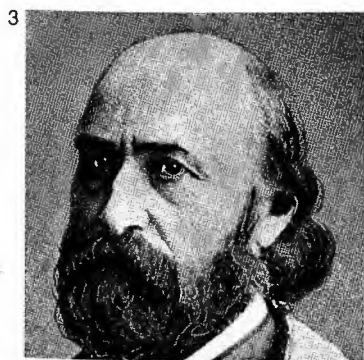
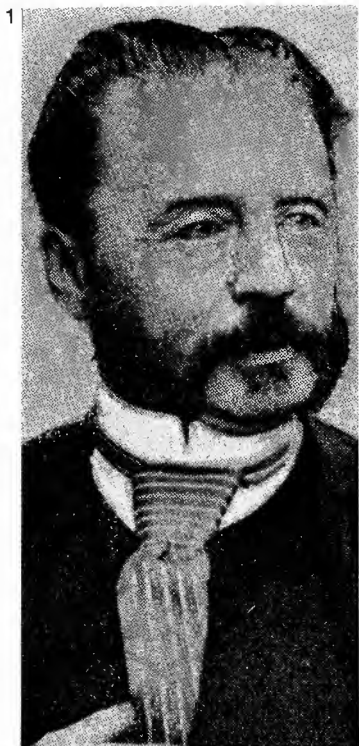


6



8

- 1 Frédéric Courmet.
- 2 Elisée Reclus.
- 3 Léo Frankel.
- 4 Armand Duportal.
- 5 Félix Pyat.
- 6 Alfred Naquet.
- 7 Gabriel Ranvier.
- 8 Prosper-Olivier Lissagaray.



- 1 Th. Régère.
2 Benoît Malon.
3 Elie Reclus.

Mais dans quelle mesure elle les propagea, c'est ce qu'il est impossible d'éclaircir.

Cette jeune Russe de naissance irrégulière, et qui avait quitté son mari pour rejoindre l'Occident, n'avait que vingt ans. Elle servait d'intermédiaire entre le Conseil général de Londres et ses correspondants à Paris. Tant au nom de l'*Union des femmes* que de la *Ligue militaire des ouvrières de Paris*, elle publia des textes très énergiques et clairvoyants qui prouvent sa compréhension du mouvement. Ils visaient surtout à l'utilisation pratique du sexe. Ensuite, vêtue d'une robe rouge et pistolets à la ceinture, elle mena au combat, avec Louise Michel, un détachement féminin. Elle fut blessée sur les barricades, échappa à la répression et passa en Suisse d'où elle rejoignit son pays¹.

Pour conclure, d'une part il est imprudent de voir comme certains dans la Commune un mouvement d'inspiration marxiste, d'autre part ceux qui, dans la Commune, connaissaient Marx et avaient des rapports avec lui peuvent se compter sur les doigts. Encore plus rares sont ceux qui étaient quelque peu au courant de ses théories, ce qui ne veut pas dire d'ailleurs qu'ils les partageaient.

Frankel et la citoyenne Dimitrieff sont les seuls à les avoir connues et à en admettre un certain nombre d'éléments. Mais ils ne semblent pas s'être livrés à une propagation à ce sujet: ni le temps, ni la fièvre révolution-

¹ Lissagaray: *Histoire de la Commune de 1871*, Ed. Librairie du Travail, pp. 210, 324, 353, 354. *Europe*, numéro spécial sur la Commune. « Les femmes et la Commune », par Hélène Parmelin, pp. 139, 140. Edith Thomas: *Les Pétroleuses*, Paris 1963, pp. 85 et ss.

naire ne s'y prêtaient, au surplus. La question des chemine-
ments et des enchaînements ayant permis à ces deux
personnalités de transmettre quelques bribes du marxisme
tel qu'il se présentait alors reste donc entièrement dans
l'ombre.

CHAPITRE V

Marx et le marxisme au lendemain de la Commune

En dépit de son titre d'ordre générique, l'ouvrage de B. Tchaguine ne traite que du développement du marxisme en Allemagne, et par ailleurs nullement au lendemain de la Commune¹.

La section de l'Internationale de Toulouse, passée sous silence dans les ouvrages spécifiques — mais que Laskine et Zévaès ont tout de même signalée² — fut en France, peu avant la Commune et après la Révolution du 18 mars, l'un des groupements qui s'affirmèrent pour Marx.

Cette orientation était due surtout à Dentraygues et à Gabriel Deville. C'est là que ce dernier commença à militer. Il a expliqué par suite de quelles circonstances.

En février 1871, mon père reçut à Tarbes la visite de Ferdinand Gambon qu'il connaissait, qui avait été en prison avec mon grand-père et qui avait, après avoir siégé à l'Assemblée nationale de Bordeaux, tenu à venir sur la tombe de celui-ci. Il resta trois ou quatre jours à Tarbes. Le terrain était favorable chez moi pour admirer

¹ *Le Développement du Marxisme après la Commune de Paris*, Editions sociales, 1954, in-12, 94 p.

² *L'Internationale et le Pangermanisme*, Floury, 1916, p. 186. *De l'Introduction du Marxisme en France*, pp. 60-63.

tout de suite le vieil ami et compagnon de mon grand-père et ensuite la Commune, la majorité de la Commune dont il faisait partie. J'étais donc communard, aimant ceux qui l'étaient, en arrivant à Toulouse en octobre 1871...

Un jour, portant mon obole pour je ne sais plus quoi, je fus introduit dans la salle de rédaction de l'Emancipation où je ne connaissais personne; on prit mon argent, on me demanda mon nom — il n'y avait que vingt-deux ans que mon grand-père « montagnard » avait été condamné. Le nom était encore connu. On me demanda si j'étais son parent, je répondis. Il y avait là Duportal et avec lui Floquet.

Duportal m'invita à aller souvent au journal le soir. Je sortis avec un jeune homme plus âgé que moi, Jules Reilhe, qui m'engagea à aller avec ses amis au Café Sion et c'est là que je fis par lui la connaissance de Marouck et de Mary dès la fin de 1871. Je connaissais déjà Labusquière qui avait été au lycée de Tarbes comme moi et Darrieux dont la famille était amie de la mienne, je leur fis faire la connaissance des autres ¹.

On doit alors compter Gabriel Deville parmi les « partisans convaincus de Marx », pour reprendre son expression. C'est ce qui le classe comme « un des tout premiers propagandistes de l'étiquette marxiste tout en ne sachant qu'à dose homéopathique très diluée ce qu'elle couvrait ». Il précise d'ailleurs :

Si nous connaissions depuis la Commune Karl Marx et les circulaires publiées alors sous son nom, il est faux de dire que nous étudiâmes dès lors ses ouvrages qui étaient inconnus en France et encore non traduits.

¹ Fonds Dommanget. Notes de Gabriel Deville.

Deville avait lu, il est vrai, dans le numéro spécial de l'*Emancipation* de Armand Duportal sur l'Internationale et la Commune (1^{er} janvier 1872) des passages de la *Guerre civile en France* de Marx. Mais la traduction de Charles Longuet ne disait pas qu'ils étaient de Marx, et Deville ignorait quel en était l'auteur. Lorsqu'il sut que c'était Marx qui s'était mis ainsi en évidence comme défenseur de la Commune, il se rangea plus fermement encore parmi ses partisans.

Grâce à Deville, les membres de la section de Toulouse de l'Internationale se réclamaient de Marx contre Bakounine, honoré à la section la plus proche, celle de Montpellier. Ils s'affirmaient pour Marx et l'action politique qu'il représentait, sans connaître son œuvre doctrinale ¹.

Quand le nommé Dentraygues (Emile) arriva à Toulouse en 1872 — et non en 1877 — il trouva donc un terrain favorable à son action. Il était muni de lettres de Serrailleur, ancien membre de la Commune, secrétaire correspondant du Conseil général de l'Internationale pour la France, lettres le recommandant à Armand Duportal, le vétéran local des luttes républicaines. Ce dernier, pour le numéro exceptionnel de l'*Emancipation* qu'il sortit sur l'Internationale, s'était assuré le concours d'Arthur Arnould, Andrée Léo, Lefrançais, Guesde, Frankel, Cournet, La Cécilia, Serrailleur, Malon, Vésinier, A. Sugard, J. Miot, Louis Mie.

¹ Fonds Dommanget. Notes de Gabriel Deville, jusqu'à la fin du premier paragraphe.

Duportal mit en contact Dentraygues avec certains citoyens d'un côté et avec les jeunes Victor Marouck et Gabriel Deville de l'autre.

La section fut organisée sur la base de deux groupes: l'un d'électeurs de la ville qui ne s'entendirent jamais très bien avec Dentraygues, l'autre d'étudiants comprenant, outre Deville qui en était secrétaire, Marouck, Ulysse Mary, Emile Darrieux, John Labusquière et une quinzaine d'autres qui ne devaient plus faire de politique en dehors de leurs localités ou même abandonner complètement la politique.

La section de Toulouse connaissait à Montpellier l'existence d'une section de la « Fédération jurassienne », comme on disait alors, hostile au Conseil général et connaissait aussi Paul Brousse, un des dirigeants de cette section qui, à la suite d'une petite condamnation de presse, quitta assez tôt Montpellier. Mais il n'y avait aucune relation entre les deux sections.

La section de Toulouse délégua Dentraygues au Congrès de La Haye (2-7 septembre 1872) où il se rendit. Marx, à qui Deville eut l'occasion d'en parler, se souvenait de lui, disant qu'il était venu à Toulouse de la part de Serrailier¹.

Si l'on consulte les comptes rendus du Congrès, on constate que, sous le nom de Swarm, Dentraygues siégea, fit partie de la Commission d'enquête sur l'*Alliance* de Bakounine, vota l'exclusion de ce dernier et de James Guillaume, ainsi que les pleins pouvoirs au Conseil général, son transfert à Londres, et la résolution favorable à

¹ Fonds Dommanget. Notes de Gabriel Deville, tout ce paragraphe depuis la référence précédente.

la constitution du prolétariat en parti politique. Enfin, sur tous les points, il suivit Marx¹.

Après le Congrès, bon nombre d'étudiants sauf Mary quittèrent Toulouse pour Paris. Les choses alors se gâtèrent entre les deux groupes. La police fut avertie, il y eut des poursuites et des arrestations, dont celle de Dentraygues le 24 décembre 1872².

Au procès qui s'ouvrit à Toulouse le 10 mars 1873, il n'y avait pas moins de trente-huit prévenus, du fait que la police avait saisi chez Dentraygues des listes nominatives fournissant bien des renseignements. Par ailleurs, Dentraygues se fit dénonciateur au point que le président du tribunal put dire qu'il était « la cheville ouvrière de l'accusation », sans susciter de sa part la moindre protestation. Du reste, M^e Floquet, ayant déjà plaidé dans beaucoup d'affaires du même genre, affirma qu'il n'avait jamais vu « d'aussi cynique » dénonciateur, tandis qu'un autre défenseur, Louis Mie, définit Dentraygues comme « l'auxiliaire du ministère public ». Cependant Dentraygues ne dénonça pas le groupe étudiantin. Il n'en nomma que Mary comme ayant prêté sa chambre pour des réunions. On prétend qu'en récompense de son rabattage du gibier socialiste dans les filets de la police, Dentraygues devint plus tard commissaire de police à Bordeaux. Mais les recherches effectuées sur place par la mairie de Bordeaux ne permettent pas d'indiquer que Dentraygues ait occupé cette fonction.

¹ Jacques Freymond, *op. cit.* Genève, Droz, 1962, t. II, pp. 329, 345, 365, 370, 371, 373-379, 419. Samuel Bernstein: *The Beginning of Marxian Socialism in France*, New York.

² *Ibid.*, t. II, p. 419, et notes de Deville.

Une chose certaine, c'est que Dentraygues ayant été en quelque sorte le fondé de pouvoir de Marx à Toulouse, son comportement discrédita ce dernier aux yeux de ceux, assez rares du reste, qui n'ignoraient pas son rôle dans l'AIT. D'autant plus que, dans les mêmes jours, un autre « proconsul marxiste » — pour reprendre une expression de Jules Guesde — l'étudiant Van Heddeghem, dit Walter, mandataire du « Conseil général pour le district de Paris », poursuivi de son côté devant le Tribunal de la Seine (4 mars 1873), s'y était comporté lâchement ¹.

En août 1872, époque où la section de Toulouse de l'Internationale est déjà pour Marx, la première livraison en langue française de la traduction Roy du *Capital* a paru. Les livraisons se succèdent jusqu'en mai 1875. Comme elles sont à bas prix, elles atteignent un public assez large malgré « l'aridité des matières économiques traitées » reconnue par La Châtre dans son introduction. En fait, l'œuvre est rendue le plus possible « accessible à tous », et La Châtre espère que tous les lecteurs voudront suivre Marx jusqu'à la conclusion de ses « magnifiques théories » ².

Ce qui est tout à fait remarquable, c'est que cette propagation du *Capital*, qui familiarise — si le mot n'est pas

¹ Zévaès: *De l'Introduction...* pp. 58-66. *Gazette des Tribunaux*, 5 mars 1873. *Procès de l'Internationale*. Compte rendu des débats, Toulouse, 100 p. Lettre de la mairie de Bordeaux à l'auteur (15 décembre 1966): fonds Dommanget. Daniel Ligou: *Histoire du Socialisme en France 1871-1961*, PUF, pp. 12, 13, 14.

² Zévaès, *op. cit.*, p. 41. K. Marx: *Le Capital*, Ed. La Châtre, p. 8.

trop fort — les Français avec le nom de Marx, coïncide avec le développement du marxisme dans les sphères intellectuelles parisiennes.

Dès 1873, en effet, le Café Soufflet, en plein Quartier latin, au coin de la rue des Ecoles et du boulevard Saint-Michel, devient l'un des foyers de propagation du socialisme puis de pénétration du marxisme¹. C'est là que les polytechniciens dépouillaient leur uniforme pour prendre le vêtement civil et que maints étudiants s'y donnaient rendez-vous. Il a changé complètement d'aspect et est devenu un « Dupont ». Au Soufflet, on dégustait le matin un bon café crème avec de délicieux croissants; on y folâtrait en toute liberté au premier étage, et, au rez-de-chaussée, on y discutait gravement ou on y jouait éperdument.

L'un des habitués du Soufflet était l'ancien chef de l'Ecole sociétaire, Victor Considerant, glorieux vétéran du socialisme français. Etudiant octogénaire, assidu de la Sorbonne, du Muséum et du Collège de France, très attentif aux leçons des professeurs, à qui il posait fréquemment des questions, le vieux « Consi » faisait figure d'original dans son costume de fermier du Texas avec sa *serape* ou couverture qui lui tenait lieu de pardessus, sa canne de chêne et son grand chapeau mou ou *sombrero* qui tranchait sur les bérets des jeunes étudiants. Ceux qui, par genre, laissaient pousser les poils de leur visage retrouvaient le soir au Soufflet leur vieux condisciple à la moustache gauloise. Et comme Victor Considerant était bon et doux, comme malgré bien des épreuves et des

¹ Mermeix: *La France socialiste*, p. 55. Samuel Bernstein, *op. cit.*, pp. 112, 113.

déceptions, il avait un cœur encore chaud, vibrant à l'unisson du cœur des jeunes, ceux-ci l'entouraient, le questionnaient, prenaient plaisir à lui faire évoquer le passé et à monter avec lui « sur les hauteurs ».

Ce n'était certes pas le socialisme marxiste, ce n'était pas le collectivisme que développait le patriarche, il en aurait été incapable puisque, de son propre aveu, il n'entendit parler de l'œuvre de Marx « que bien après 1870 ». Toutefois, il en véhiculait sans le savoir un certain nombre d'éléments ou, si l'on veut, de thèmes, ceux-là mêmes que Marx lui avait plus ou moins empruntés, et sans doute d'autres apportés par l'évolution économique, le vieux socialiste ne se refusant pas, ainsi qu'il est démontré, à tirer la leçon des faits. Comme il y avait parmi ceux qui l'écoutaient et qui aimaient à discuter des questions sociales nos jeunes « marxistes d'intention » avec John Labusquière, les étudiants Gabriel Deville, Victor Marouck et Emile Darrieux, sans aller jusqu'à dire qu'au Soufflet « naquit le Parti ouvrier français », on peut affirmer que cet établissement joua un rôle de première importance dans la pénétration du marxisme en France.

Seulement, il convient de noter que beaucoup de ceux qui, sans avoir subi l'influence du patriarche, parlent de cette époque, par exemple J. Marcou et G. Weill, ne se rendent pas suffisamment compte de la lourde atmosphère provoquée alors par l'état de siège, la terreur intense des mouchards, l'interdiction sévère de s'affilier à l'Internationale, les patrouilles à cheval tous les soirs. Aussi bien, soit à la Sorbonne, soit au Collège de France, soit au Soufflet, les étudiants groupés autour de l'ancien directeur de la *Démocratie pacifique* « étaient en somme rares

et parlaient à voix basse ». D'après Gabriel Deville, « la frousse était encore plus forte, si possible, parmi les ouvriers, qui ne se retrouvèrent un peu que le bulletin de vote à la main » lors de l'élection Barodet (27 avril 1873) ¹.

En dehors du Café Soufflet, cette même année 1873 compte sérieusement par rapport à l'introduction du marxisme en France. C'est l'année en effet où paraît le tome du *Grand Dictionnaire universel* qui renferme, dans la place accordée aux « hommes remarquables » du temps, une biographie tout à fait élogieuse de Karl Marx. Elle en fait connaître les principaux ouvrages sans omettre le dernier en date, le *Capital*, dans lequel il expose, dit-elle, « suivant un ordre méthodique » ses théories économiques et sociales. Elle évoque sa vie agitée au service de la classe ouvrière en mettant l'accent sur son activité dans l'Internationale, dont elle proclame qu'il fut « l'âme ». Son socialisme scientifique, bien que qualifié de prétention et ramené à des thèmes sujets à caution, n'en est pas moins signalé comme correctif aux théories des autres socialistes doctrinaires du siècle. Enfin, le jugement porté sur sa forte personnalité entend répondre à ceux qui le représentent comme un être farouche et un révolutionnaire sans entrailles. « C'est, dit l'article de plus de deux colonnes serrées, un philosophe et un penseur redoutables, sans doute à cause de ses facultés organisatrices et étonnamment synthétiques, à cause de sa longue expérience

¹ Dommanget: *Victor Considerant*, Editions sociales, pp. 52, 53, 208, 227. Fonds Dommanget. Communications et lettres de Gabriel Deville. *L'Ordre*, 6 mars 1940. « G. Deville, l'introducteur en France du marxisme », par E. Buré.

*des révolutions, de sa science vaste, de sa ténacité, servi par l'indépendance de sa position, l'affabilité de ses manières, la connaissance de toutes les langues européennes et une infatigable aptitude aux travaux les plus arides »*¹.

Il ne fait aucun doute que cet article du Larousse a contribué beaucoup sinon à faire connaître l'idéologie marxiste, du moins à inciter des intellectuels français à en rechercher les bases. Il est certain qu'il n'a pu que renforcer la position des « marxistes d'intention » qui, du Soufflet, se retrouvaient dans la pension de la rue Haute-feuille où ils mangeaient. Elle n'a fait que grandir leur intérêt pour l'étude de Marx.

Ils eurent le courage de porter en 1873, 1874 et 1875, le 28 novembre, anniversaire de son exécution, une couronne d'immortelles rouges sur la tombe de Ferré au cimetière de Levallois-Perret.

Grâce à l'un d'eux, Gabriel Deville, dont les souvenirs ont été recueillis, on peut dresser la liste à peu près complète des habitués du Soufflet qui causaient avec Considérant pendant la période d'une douzaine d'années s'étendant jusqu'à la fin de 1885. C'est une contribution d'un intérêt indéniable mais, bien entendu, tous ces hommes ne se sont pas trouvés à la fois au Soufflet pendant ce temps et, d'autre part, ils n'ont pas été tous gagnés au socialisme et à l'action politique. Toutefois, à la suite des discussions et notamment de l'intervention du petit noyau collectiviste, la plupart, sinon tous, apprirent à connaître Marx. Cette connaissance était, il est vrai, bien

¹ *Grand Dictionnaire universel du XIX^e Siècle*, t. X, pp. 1292, 1293.

imparfaite et tout à fait superficielle, mais enfin elle existait, et c'est le fait qui importe en l'espèce.

Il y avait Gerbier, pseudonyme de Paul-Frédéric Girard, futur professeur de droit romain à la Faculté de droit de Paris; le photographe Lampué, qui devait devenir conseiller municipal de Paris; Jeanselme, sténographe au Conseil d'Etat; l'écrivain Auguste Saulière, qui publia des « contes lestes » en vers et des romans; l'Ariégeois Pujol, grand fervent du violon, qui devait être au service de la Ville pour les travaux publics; l'étudiant Trouessard, qui se suicidera pour un chagrin d'amour; le bruyant Munier-Chalmas, géologue, devenu professeur à la Sorbonne; le savant professeur Georges Ponchet; le vieil Espagnol Bermudez, sans doute un réfugié politique. Parmi ceux dont le nom a été oublié, on peut citer un employé qui deviendra plus tard un des directeurs chez Plon; un ancien médecin de marine, peu fortuné et qui dut mourir vers 1875; un polytechnicien, charmant garçon très lié avec Considerant, et le frère aîné de Roume, le futur gouverneur général de l'Afrique occidentale.

En plus de ces individualités, très diverses d'origine et de situation, se groupait un noyau d'artistes dont certains étaient peut-être encore à l'Ecole des beaux-arts vers 1873-1874: Lecoq, le cardiaque Espiau, le Lillois Scalbert, Moulignié, à la barbe en fer à cheval, qui donnera dans le *Monde illustré* un dessin d'après nature de Victor Considerant, Eugène Carrière, le futur grand peintre de Blanqui et d'Elisée Reclus, venait rejoindre ce groupe, mais seulement par périodes. De temps en temps hantaient également le « Vieux » au Soufflet: l'ingénieur Auguste Kleine, depuis directeur de l'Ecole des ponts et chaussées, qui donnera asile à Considerant sur la fin de

sa vie; Aristide Rey, l'un des sanctionnés du fameux Congrès estudiantin de Liège (1865) et deux fonctionnaires de l'Observatoire.

A côté du noyau des artistes, il y avait un noyau d'hommes d'affaires composé de Truffey, s'occupant de droit et qui est devenu associé d'un grand cabinet d'affaires de la rue de Richelieu; Jeanne, qui devait être chez un agréé et devint, pense-t-on, agréé à Rouen; Puech, employé chez l'agent de change C. Laurent; de La Bigue, qui travaillait dans la banque ou la commission, et un ami de ce dernier, le grand diable de Ternisien.

Au noyau plus spécifiquement socialiste devait venir s'agréger, deux ou trois ans après l'achèvement des études de Deville et de ses amis, le jeune Laurent Chabry, alors étudiant en médecine, depuis docteur et attaché à l'Institut Pasteur où il a fait des travaux importants. Il devait être condamné en 1878 par la 10^e Chambre correctionnelle, avec Guesde, Deville, Massard, Finance et autres comme l'un des organisateurs du congrès international interdit par Dufaure¹.

Paul Strauss, qui s'est essayé dans une série d'articles du *Temps* en 1884 à retracer les débuts du collectivisme en France, n'a pas manqué de signaler les étudiants qui s'occupaient ardemment de politique en 1875 et 1876.

« Plusieurs d'entre eux, dit-il, avaient déjà un pied sur la rive droite et collaboraient à des journaux avancés; les autres n'avaient pas encore quitté le Quartier latin. »

Il cite les plus connus d'entre eux: Emile Gautier, A. Crié, Calvinhac, Trouessard, Deville, Labusquière, Marouck, Malinet, Massard, et remarque qu'au début ces

¹ Fonds Dommanget. Témoignage de Gabriel Deville.

étudiants hébertistes ou blanquistes « essayèrent de marcher d'accord avec leurs camarades d'union républicaine ou d'extrême gauche ». Il fait observer — puisqu'il n'y a point d'élément négligeable en politique — que sans ce petit groupe d'étudiants qui tenait ses assises au Soufflet, la reconstitution des partis socialistes aurait tardé à se produire¹. Mais il semble avoir méconnu leur rôle dans l'introduction du marxisme en France.

Deux ans plus tard, au contraire, Mermeix étant amené à parler du Café Soufflet reconnaît, mais sans plus, que le « socialisme scientifique » très vaguement interprété donnait satisfaction au noyau socialiste qui le fréquentait².

C'est le groupe de jeunes gens fréquentant le Café Soufflet qui présenta et soutint aux élections législatives du 20 février 1876, dans le 6^e arrondissement contre le « héros de Belfort », le colonel Denfert-Rochereau, la candidature d'Emile Acolas, répétiteur à la Faculté de droit, « mon excellent maître et ami », a dit de lui Georges Clemenceau.

Né à La Châtre (Indre) le 25 juin 1826, il eut pour père un ami de George Sand qui fonda avec le célèbre écrivain l'*Eclaireur de l'Indre*, l'un des journaux qui donnèrent le signal du mouvement républicain. Bien que présenté par un « comité républicain radical », c'était un socialiste convaincu, aux états de service brillants. Lors des élections législatives de 1849, il avait, du reste, été

¹ *Le Temps*, 1^{er} mai 1884, « Les partis socialistes de 1870 à 1883. XI, Débuts du collectivisme ».

² *Op. cit.*, pp. 55-57.

candidat socialiste. Un moment il fut secrétaire du *Comité démocratique socialiste de l'Indre* formé à Paris. Il avait joué un rôle dans l'organisation du Congrès de Genève qu'il voulait appeler Congrès de la Révolution. Après avoir purgé une peine d'un an de prison, il avait essayé de lancer un journal révolutionnaire au titre significatif, *L'Ouvrier*, titre choisi déjà en juillet 1848. Seul le programme en a paru. Il s'explique très nettement sur le titre. Parce que le terme d'ouvrier désigne la partie aujourd'hui la plus vivante, peut-être la seule vivante des populations européennes; parce qu'il désigne la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; parce qu'il désigne enfin l'idéal de l'ordre véritable et d'une société dont chaque membre travaillerait selon ses aptitudes.

Cela signifie, ajoute-t-il, que *L'Ouvrier* sera l'organe de toute heure de la revendication du droit, pour les individus comme pour les peuples, de se gouverner eux-mêmes. Cela signifie enfin, déshérités de deux mille ans, que ce journal sera le vôtre: tant que l'instrument de travail ne sera pas à la disposition de toute activité, il n'aura point accompli sa tâche.

La Commune le nomma doyen de la Faculté de droit. Nul mieux que ce vieux lutteur inflexible ne pouvait servir de porte-drapeau à ces jeunes gens. En particulier, Gabriel Deville le connaissait tout spécialement par son père, qui avait été camarade d'Acollas à l'Ecole de droit à Paris et qui ne l'avait jamais perdu de vue. Aussi quand Deville, en octobre 1871, commença son droit à Toulouse, il avait en main les deux premiers volumes — seuls parus alors — du *Manuel de Droit civil* d'Acollas. Il avait d'autre part remarqué l'article d'Acollas dans le numéro spécial du *Radical* (12 février 1872) et, depuis 1873, il

faisait partie de la Conférence Condorcet présidée par Acollas au Palais de Justice, et que fréquentait également Sigismond Lacroix, où il le connut.

Le Comité Acollas comprenait une douzaine d'étudiants et six ouvriers du 6^e. Arthur Hubbard, avocat, futur conseiller municipal de Paris, oncle du futur député Gustave Hubbard, que ces jeunes gens avaient connu dans les réunions pour l'élection des sénateurs l'année précédente, consentit à donner son nom, avec acceptation de tout sans se mêler de rien. Il faisait partie nominale-ment du comité qui comprenait: Leguereau, homme de confiance d'Yves Guyot, fréquenté alors par Crié et Trouessard, plus tard secrétaire de rédaction de la *Lanterne*; Lucien Bouhault, ami de Sigismond Lacroix et de Deville, futur rédacteur à la *Nation*; Victor Marouck, Emile Darrieux, Deville, tous trois du groupe du Soufflet. Ces derniers tinrent à s'adjoindre des étudiants habitant hors du quartier: Paton, élève en pharmacie, A. Faisnel, E. Mey, plus tard médecin à Beaumont-sur-Oise, Joncour, devenu médecin lui aussi, H. Buffenoir, futur rédacteur du *Père Duchesne*. Mention spéciale doit être faite à Darrieux, qui, envoyé comme volontaire d'un an à Rennes en 1873, s'y était lié avec quelques étudiants à vagues idées blanquistes. Paul Girard, de Guingamp, Emile Gautier, de Rennes, Arsène Crié, de Laval, Trouessard, d'Angers, ce qui explique pourquoi dès la fin 1874, quand il fut libéré, ces étudiants qu'il avait connus grossirent le noyau qui, en 1876, soutint la candidature Acollas.

A côté des étudiants nommés plus haut, siégeaient au Comité les ouvriers: Boyenval, doreur sur cuivre, P. Boudier, T. Bellefonds, Jules Lemasle, tous trois relieurs, Lucien Roland, typographe, le futur chansonnier socia-

liste et délégué à la propagande du Parti, et A. Lemier, tapissier, tous inscrits comme ouvriers sur les listes électorales de l'arrondissement. Quant à Lemasle, l'un des plus jeunes, qui devait devenir fin 1916 employé à la Chambre syndicale patronale de la reliure, il ne fut pas inscrit comme ouvrier, mais comme « propriétaire » à la demande de Crié, sans doute par tactique électorale.

Garibaldi, de Rome, le 10 février 1876, envoya son soutien moral à la candidature Acollas. Il trouvait le choix de ce dernier « excellent » et saluait de tout cœur le comité. Cette lettre fut reproduite par affiche. On a dit que cette candidature correspondait à un « marxisme d'intention ». L'affiche rédigée par Crié n'en sacrifiait pas moins à l'une de ces « grues métaphysiques » que Marx ne pouvait souffrir. Elle disait, entre autres choses: *Il faut que partout s'affirme le parti de la Révolution et de la Justice. Il faut que cette élection soit une revendication éclatante des droits du peuple.*

Le programme, sauf deux articles de Crié, était emprunté, selon Deville, aux idées exprimées par Acollas, un peu accentuées, il est vrai. Les pages 956 et 346 de son *Manuel du Droit civil*, par exemple, passaient dans les articles 5 et 9. Il comportait un certain nombre de réformes empruntées aux radicaux. D'abord, l'amnistie pleine et entière avec les moyens d'existence assurés aux amnistiés à leur rentrée en France. Puis la séparation de l'Eglise et de l'Etat avec, en plus, « toute mesure ayant pour but de diminuer l'influence des Eglises et d'amener leur disparition; la suppression notamment du budget des cultes et l'application à tous les prêtres des mêmes lois qu'aux autres citoyens ». L'article 3 réclamait « l'instruction laïque, gratuite et obligatoire organisée de telle sorte

que chaque enfant reçoive une instruction intégrale et professionnelle ». D'autres articles réclamaient l'abolition de l'armée permanente, la gratuité de la justice, l'organisation du crédit et de l'assurance et la suppression de toute loi réglementant la liberté individuelle, la liberté de la presse, la liberté de l'enseignement, la liberté de réunion et d'association, la liberté du travail.

A côté de ces réformes empruntées aux radicaux venaient des articles où s'affirmaient des revendications conformes au marxisme, et c'était la première fois qu'elles figuraient dans un programme électoral. Ainsi, à l'article 5, avec la refonte des lois régissant la famille et la consécration du droit de la femme égale de l'homme, et du droit de l'enfant, il était réclamé formellement « *le remaniement de nos lois de propriété en vue de ramener la propriété individuelle à sa seule source légitime, le travail* ». A l'article 9, il était demandé « *la mise du capital agricole ou industriel, de l'instrument de travail à la disposition de celui qui l'emploie directement, afin que le produit tout entier soit à celui qui lui donne directement naissance* ». Enfin, à l'article 11 était préconisée « *l'abolition de tous les monopoles ministériels, industriels et financiers* » ¹.

A consulter les lettres de Marx, il ne semble pas que celui-ci ait attaché quelque importance à la candidature

¹ *Grand Larousse*, t. XVI. Supplément, p. 35. A. Zévaès: *De la Semaine sanglante au Congrès de Marseille*, Rivière éd., p. 25. Georges Lefranc: *Le Mouvement socialiste sous la III^e République (1875-1940)*, p. 25. *Justice*, 7 juillet 1895. *La République anticléricale*, 10 janvier 1883 (E. Acollas). Fonds Dommanget. Notes de Deville (pour l'essentiel du paragraphe) et Samuel Bernstein, *op. cit.*, pp. 113, 114.

Acollas et ait vu un reflet quelconque de ses théories dans les textes s'y rapportant. Mais on doit noter que le réfugié Hirsch, correspondant de Marx, sans avoir, comme on a dit, rédigé le programme de la candidature ou même, comme l'a affirmé Deschanel le 20 novembre 1894 à la tribune de la Chambre, exercé de l'influence sur sa rédaction — affirmation reprise par Zévaès — n'en participa pas moins à la campagne Accollas. Celui-ci le pria par lettre du 15 février 1876 de passer chez lui faubourg Saint-Jacques, et lui demandait de faire connaître les adresses de Bebel, Liebknecht, Guido Weiss et Sonnemann. Plus tard, en mars 1878, Accollas faisait parvenir au « cher citoyen » Hirsch la *Science positive*, dont il était directeur avec José Luiz Martins. Pour plus de précision, ajoutons que Hirsch, malgré sa participation à la campagne Accollas, restait ignoré de Deville, qui ne l'a « sûrement pas connu avant au plus tôt fin février ou mars 1876 »¹.

Il est à peine besoin de dire qu'Accollas n'avait aucune chance de succès. Il fut battu, ne recueillant que 1912 voix, alors que Denfert-Rochereau en groupait 8879 et, par la suite, la République devait refuser d'en faire un conseiller d'Etat « pour la raison, dit ironiquement Clemenceau, que c'était un des plus remarquables théoriciens du droit qui aient vécu ». On obtint qu'il fût nommé inspecteur général des prisons².

¹ Archives de la Préfecture de police B^a 29 (scellés Hirsch).

² Georges Lefranc, *op. cit.*, p. 26.

CHAPITRE VI

José Mesa et Karl Hirsch

Au banquet du *Socialisme*, le 14 juillet 1910, Jules Guesde qui présidait, ayant à sa droite Laura Lafargue, évoqua la grande salle du Salon des Familles, où se tenait la réunion, comme ayant été le berceau du socialisme révolutionnaire. Il rappela que là il avait vu Karl Hirsch « alors en bataille avec toute la social-démocratie allemande contre l'empire capitaliste et féodal qui résistait âprement à l'organisation communisante des travailleurs ». Il rappela qu'il y avait vu aussi pour l'Espagne Mesa, qualifié par lui de « frère d'armes » de Pablo Iglesias ¹.

Ce n'est pas par hasard que Guesde unit en un émouvant souvenir Karl Hirsch et José Mesa, car l'importance de leur action sur lui est indiscutable au point de vue de son apprentissage marxiste. Or, lacune impardonnable, personne en France et pas plus Samuel Bernstein, en Amérique, n'a fait mention du second, qui n'était pourtant pas le premier venu, au point que Gabriel Deville a pu écrire avec une pointe d'exagération que « Mesa était quel-qu'un et Hirsch était quelconque ».

Zévaès, en particulier, ne parle point de Mesa dans son

¹ *Le Socialisme*, 23 juillet 1910, p. 4, « Le banquet du *Socialisme* », par B. Mayeras. Le compte rendu écrit Meza.

ouvrage spécialement consacré à l'introduction du marxisme en France. Selon Gabriel Deville, c'est que Zévaès « a été bien peu au courant ou qu'il est bien oublieux ». En effet, à l'époque où Zévaès fréquentait Guesde, la fille de celui-ci était élevée chez Mesa où Guesde était allé souvent, d'abord au 36 de la rue du Bac, puis au 154, rue de Rivoli à Paris, de même que plus tard, au moins dès 1895, Guesde se rendra dans la retraite de Mesa en Gironde¹.

Cette fréquentation régulière et persistante prend toute sa valeur quand on sait que Mesa — et nous l'établirons plus loin — fut pour Guesde « le premier marxiste au courant de la théorie », comme le souligne Deville. De ce fait, il a eu une action « certaine », écrit Deville, sur l'introduction, l'enseignement et la propagation du marxisme en France². Et si la chose est passée jusqu'ici dans l'oubli c'est que, toujours d'après Deville, Mesa « a agi sans bruit, désir respecté par nous et motivé par les nécessités de son existence »³. C'est aussi que l'éducation marxiste de Guesde par Mesa s'est faite uniquement au moyen de conversations intermittentes qui expliquent les imperfections de Guesde à ce sujet au début, ce qu'on pourrait appeler son « à-peu-près marxiste ».

Il convient de noter ici que Max Nettlau, qui signale Hirsch comme « un petit faiseur social-démocrate » des années après la guerre, ne croit pas plus que Gabriel Deville à son influence majeure sur Guesde. Mais il rend hommage en ces termes à son esprit réaliste et à son caractère indépendant.

¹ Fonds Dommanget (lettres de Deville, 15 et 18 avril 1936).

² *Ibid.*, (lettre du 30 avril 1936).

³ *Ibid.*, (lettre du 2 juin 1936).

*Il voyait peut-être les choses un peu plus dans leur aspect réel que les doctrinaires, et il avait peut-être un peu plus de dignité ou d'échine dorsale que bien d'autres, de sorte qu'il ne se prêtait pas à tout, ne fut jamais dans la ligne toute droite des grands chefs, et il tomba peu à peu en disgrâce et fut laissé de côté*¹.

D'où venait Mesa?

José-Marie-Hilaire de Mesa y Leompart est né en 1831 à Alhucemas, province de Malaga (Espagne), de José Hilaire de Mesa et de Manuela Leompart². Le complément de son nom inscrit sur son acte de naissance, et qu'il a fait figurer sur des cartes de visite, désigne sa mère, suivant une coutume espagnole. Il était époux d'Euphrasie-Joséphine de La Fuente, qui lui survécut. On le disait cousin du roi³.

Mesa prenait la qualité de « typographe » comme membre du Conseil fédéral de l'AIT en Espagne⁴. Mais, en réalité, il ne faisait point partie comme Anselmo Lorenzo, Paulino ou Pablo Iglesias et Hippolyte Pauly, ses camarades du Conseil fédéral, de la section des typographes adhérente à la Fédération madrilène. La typographie était peut-être sa profession primitive. En fait, il était alors journaliste, plus précisément dans la mode, spécialité dans

¹ Fonds Dommanget (lettre de Marx Nettelau, 27 décembre 1936).

² Archives communales de Saint-Macaire (Gironde). Etat civil (décès).

³ *Ibid.* et lettre de Mme Bartherotte (10 février 1961).

⁴ Anselmo Lorenzo: *El proletariado militantes*, Barcelone 1923, t. II, p. 62. James Guillaume: *L'Internationale*, t. I, pp. 203-208; t. II, p. 199.

laquelle il restera. James Guillaume assure qu'il était de la rédaction de la *Moda elegante* à Madrid, aux appointements mensuels de 50 douros. Par suite de la persécution, quand il s'établira définitivement à Paris, il deviendra collaborateur attitré de l'*Illustration* espagnole assurant le courrier régulier avec Paris, capitale mondiale de la mode¹.

James Guillaume, se basant sur ces collaborations, fera plus tard de Mesa, en reprenant des jugements de Morago et autres du Conseil fédéral de l'Internationale espagnol devenus ses adversaires de tendance, « un homme louche, journaliste ambitieux et vénal »².

Mais on ne voit pas qu'une collaboration à des journaux de mode pour assurer sa subsistance justifie pareille opinion. Déjà Mesa s'était réfugié en France dès juin 1866. Y milita-t-il dans la Fédération parisienne qui venait de se constituer dès décembre 1865? On ne trouve pas son nom parmi les membres influents de cette Fédération et, s'il se forma en mars 1870 une section allemande, comment aurait-il pu se fonder à Paris une section espagnole, puisque Barcelone en tant que foyer du mouvement en Espagne même ne date que de mai 1869?³

Cependant, au premier congrès des sections espagnoles de l'Internationale qui s'était tenu publiquement le 19 juin 1870 à Barcelone, Mesa était déjà membre sortant du Conseil fédéral, ce qui implique sa notoriété militante. Il y prit part à la grande discussion sur ce qu'il faut entendre par « ouvrier ». Après avoir souligné l'importance qu'il y avait à distinguer les artisans des prolétaires

¹ Fonds Dommanget (lettre de G. Deville, 30 mai 1936).

² James Guillaume, *op. cit.*, t. II, p. 272.

³ O. Testut: *L'Internationale*, pp. 162 et ss., 205.

sur la base de leurs conditions respectives, il fit sentir que l'artisan ne songe qu'à s'émanciper tout seul, tandis que le prolétaire ne comprend son émancipation qu'avec toute sa classe. Il en déduit que « l'artisan, sauf exception, est réactionnaire et individualiste, le prolétaire, révolutionnaire et communiste »¹.

La Conférence secrète de Valencia, qui se tint du 9 au 17 septembre 1871, élit à nouveau Mesa comme membre du Conseil fédéral espagnol².

En fait, jusqu'à cette conférence, la société secrète de Bakounine, *L'Alliance de la Démocratie socialiste*, dominait l'Internationale en Espagne. Puis, à la suite de la position hautement favorable prise par le Conseil général de Londres lors de la Commune de Paris, la situation se renversa, et c'est plein de sympathie pour Marx, l'illustre « patriarche », qu'Anselmo Lorenzo, parti pour représenter l'Espagne à la Conférence de Londres, arriva dans cette dernière ville³. Mesa, Mora, Iglesias et les autres membres du Conseil fédéral espagnol passèrent ouvertement du côté de Marx⁴. Ils devaient être exclus par les bakouninistes (juin 1872) comme « traîtres » de la Fédération madrilène et accablés de calomnies⁵. Mesa, en particulier, fut traité de vendu à la bourgeoisie, et, dans son recueil de documents et souvenirs, James Guillaume, comme nous l'avons vu, est loin de le ménager.

¹ Benoît Malon: *Histoire du Socialisme*, 1^{re} éd., 1879, p. 568.

² James Guillaume, *op. cit.*, t. II, p. 199.

³ A. Lorenzo, *op. cit.*, t. I, pp. 178, 179, 188 et ss.

⁴ Jacques Freymond: *L'Internationale*, t. II, p. 409.

⁵ James Guillaume, t. II, p. 294.

A l'inverse, dans son rapport sur la situation en Espagne (31 octobre 1872) — ce qui situe bien le changement intervenu — Engels ne fait que des éloges de Mesa, alors directeur de *La Emancipación*, à ses yeux « peut-être le meilleur journal que l'Internationale possède ». Il rend hommage à « l'admirable énergie » déployée par Mesa, soulignant que tout ce qui s'est fait pour la tendance en Espagne, on le doit à cette énergie et même que Mesa « a dû tout exécuter à lui tout seul », Mora s'étant montré faible et un moment vacillant, Engels rend hommage aussi à « l'intelligence théorique » des principes de l'Association que Mesa développe dans sa feuille. Mieux, il affirme, et ce n'est pas rien sous sa plume, que *Mesa est sans doute de loin l'homme le plus supérieur que nous ayons en Espagne, tant en caractère qu'en talent, et vraiment un des meilleurs hommes que nous ayons où que ce soit*¹.

Il faut dire d'abord qu'à la suite de l'envoi à Mesa par Engels d'une traduction révisée du *Manifeste communiste* jugée par Engels bien supérieure à celle publiée par le *Socialiste*, Mesa en avait publié dans son journal, le 2 novembre 1872, une version espagnole qui faisait d'autant plus plaisir à Engels que les bakouninistes avaient qualifié le *Manifeste* de « source de toutes les aberrations de l'Internationale »².

Il faut dire ensuite qu'à partir d'août 1871, le séjour de Paul Lafargue en Espagne avait précipité l'évolution de

¹ *Œuvres complètes d'Engels. Correspondance* publiée par Sorge, Ed. Costes, t. I, p. 104. James Guillaume, *op. cit.*, t. III, p. 23.

² *Archives Bakounine. Michel Bakounine et les Conflits de l'Internationale*, 1872, p. 420.

Mesa et de ses amis en faveur de Marx. Aussi, le 9 décembre, Engels écrivait à Lafargue: « le procès est gagné », « nous avons toutes raisons d'être satisfaits » et, envisageant de haut la situation dans l'Internationale, il ajoutait: *La victoire gagnée en Espagne réduit de beaucoup le terrain de la lutte*¹.

Ces propos étaient trop optimistes. Certes, la position nouvelle prise par Mesa et ses amis était un fait positif important pour Marx-Engels, mais la victoire en Espagne était loin d'être obtenue. En particulier, tout un travail de redressement idéologique s'imposait. C'est ce que Lafargue faisait sentir à Engels dans une lettre du 7 janvier 1872 — dès son arrivée à Madrid — où précisément il est question de Mesa.

*Ici, Proudhon fait des ravages importants. C'est l'écrivain le plus socialiste qu'on connaît. Le contrepoison est dans ma main et je vais l'administrer aux Espagnols. Je me suis entendu avec Mesa pour qu'il traduise la Misère de la Philosophie, qui le fera publier et qui aura sûrement du succès et cela préparera la venue du Capital. Mais Mesa pense, et je suis de son opinion, qu'il serait plus précis si vous ou Marx écriviez une lettre-préface relatant dans quelles circonstances est née cette réfutation*².

En attendant la réalisation de ces projets, pendant que Lorenzo et Mora étaient partis en Andalousie pour la propagande et l'organisation, Mesa prenait l'intérim du Conseil général de la Fédération madrilène. Il n'y jouis-

¹ Engels, Paul et Laura Lafargue: *Correspondance*, Editions sociales, pp. 13, 14. Anselmo Lorenzo, *op. cit.*, t. II, pp. 65-68.

² La lettre manque dans la *Correspondance* publiée par Sorge.

sait pourtant pas d'une grande sympathie, si l'on en croit Felipe Martin signalant qu'au cours d'une élection, il n'aurait obtenu que 21 voix sur 400 votants¹. Du reste, Mesa — avec Lafargue et Victor Pagès — devait être exclu de la Fédération madrilène. Réintégrés par le Congrès de Saragosse (8 avril 1872), puis à nouveau exclus en juin, ils constituèrent avec Mora, Iglesias et autres une Nouvelle fédération madrilène. Elle reçut l'investiture du Conseil général de Londres, et Lafargue, son délégué, devait même être admis au Congrès international de La Haye (2-7 septembre 1872). Mais à ce congrès, Farga-Pellicer, Alerini, Morago et Marselau représentaient officiellement la Fédération espagnole ayant appartenu à l'Alliance, marquant ainsi la « grande victoire du parti fédéraliste », suivant le *Bulletin de la Fédération jurassienne*, victoire qui devait se consolider au Congrès de Cordoue (25-30 décembre 1872)².

Les luttes intestines ibériques aboutirent tellement au recul de la fraction Mesa-Lafargue que l'*Emancipación* périclita. Le journal était mourant en avril 1873, et Engels traduisit sa mauvaise humeur en des articles du *Volksstaat* qui suscitèrent des répliques envenimant les choses. Finalement, au 7^e Congrès de l'Internationale à Bruxelles (7-13 septembre 1874), que Marx, Engels et leurs amis ne reconnaissaient point, l'Espagne fut représentée par le bakouniniste Farga-Pellicer. Non seulement il siégea, mais il fit un rapport sur son pays³.

¹ Anselmo Lorenzo, t. II, pp. 14, 48.

² *Ibid.*, t. II, p. 62. James Guillaume, t. II, pp. 306, 311-323; t. III, pp. 46-48. *Correspondance Engels-Marx et divers*, publiée par Sorge, Ed. Costes, t. I, pp. 101, 102.

³ O. Testut: *Le Livre bleu de l'Internationale*, pp. 65-71.

La liaison de Mesa avec Marx et Engels n'était pas seulement épistolaire; elle était parfois directe. Mesa nous apprend en effet dans sa traduction espagnole de *Misère de la Philosophie* en 1891, qu'en 1873 il eut « le bonheur », pour la première fois, de « serrer la main de Marx »¹.

La situation de Mesa étant devenue intolérable dans son pays, il le quitta. Aussi, les 12 et 17 septembre 1874, Engels apprenait à son ami Sorge: *Mesa m'a écrit de Madrid qu'il était obligé de s'en aller à Paris, que le gouvernement le persécutait trop*².

En juin 1875, Mesa était à Londres. Et comme Engels avait reçu les circulaires du Conseil général à New York préparant le Congrès de la Fédération de l'Amérique du Nord à Philadelphie, il en fit la traduction à Mesa, dont il appréciait « l'activité » et dont, au témoignage de Lafargue, il était l'ami. Mesa, en rapport avec les Parisiens membres du Comité préparant l'envoi d'une délégation à ce congrès, les saisit en effet de ces circulaires, ainsi que ses amis espagnols³. C'est probablement lors de ce séjour à Londres que se place, au cours des entretiens Mesa-Engels, l'anecdote de Lafargue qui se rapporte à l'incroyable connaissance des langues et même des dialectes européens dont Engels était pénétré. Les moindres détails en ce domaine avaient du prix à ses yeux. Il prenait avidement une leçon d'accent tonique

¹ *Aperçu sur la Théorie, le Caractère et l'Œuvre de K. Marx*, pp. VII-LIX.

² *Œuvres complètes d'Engels*. Ed. Costes. *Correspondance* publiée par Sorge, t. I, p. 215 (lettre du 13 août 1875).

³ *Œuvres complètes d'Engels*, *Ibid.*, t. I, p. 205 (lettre d'Engels à Sorge, 12 et 17 septembre 1874).

en écoutant Mesa lire à haute voix le *Romancero*¹.

L'arrivée de Mesa en France et sa fixation à Paris, bien loin de « couper » sa liaison avec l'Espagne, comme on serait tenté de le croire, la maintenait au contraire et même la « rétablissait », selon l'expression employée par Engels².

D'abord, chaque fois qu'Iglesias venait à Paris, il descendait chez Mesa³. Ensuite, Mesa, sous le couvert de ses collaborations extraouvrières, était à même de maintenir le contact avec les éléments de son pays, se rangeant derrière Marx qu'il « regardait toujours avec une étonnante expression d'affection admirative ». En 1891, il donna dans la *Bibliothèque du « Socialiste »*, à Madrid, aux établissements typographiques de Ricardo, une version espagnole de *Misère de la Philosophie* que préfaça Engels de Londres le 24 mars⁴. Cet ouvrage, s'ajoutant au *Capital* et au *Manifeste communiste*, faisait mieux connaître les œuvres de Marx outre-Pyrénées.

Tout en maintenant le contact avec l'Espagne, Mesa n'en représentait pas moins à Paris, où il demeurait alors 53, avenue de Versailles (Auteuil), les idées marxistes, de même que Hirsch. Et, comme celui-ci, il était plus que jamais en relation épistolaire avec Marx et Engels. Il le fallait bien, pour remplacer la liaison de Lafargue, depuis que celui-ci, installé à Londres après le Congrès de La

¹ *Die Neue Zeit*, t. II, 1904-1905. *Le Socialiste*, 10-17 septembre 1905. Paul Lafargue: « Souvenirs personnels sur Engels ». *Souvenirs sur Marx et Engels*. Ed. en langues étrangères, Moscou, p. 92.

² Fonds Dommanget. Lettre de Gabriel Deville, 28 novembre 1936.

³ *Id.*

⁴ Fonds Dommanget. Exemplaire dédié à Gabriel Deville.

Haye, vivotait plutôt mal que bien dans la photo-lithographie et la gravure¹.

C'est à Paris que Mesa influença directement Guesde au point de vue marxiste, et Guesde en avait bien besoin, étant donné sa formation « fédéraliste ». Puis, Guesde étant totalement gagné au marxisme, Mesa resta en contact amical avec lui et sa famille. Ces relations dans la capitale ne durèrent pas moins d'une vingtaine d'années, toute une tranche de leur vie. Mais, précisément par la forme concrète qu'elles prenaient, elles n'ont point laissé de trace par écrit, ce qui est infiniment fâcheux pour les éclairer. L'absence de textes, cependant, ne doit point nous les faire sous-estimer, et le précieux témoignage de Gabriel Deville, bien que se tenant dans des généralités, y supplée dans une certaine mesure. Il importe de le noter ici. Retenons simplement en passant, ce qui n'est point à dédaigner pour l'histoire socialiste, que c'est à Mesa qu'est dû le mot possibilisme appliqué au broussisme. C'était un mot courant dans la langue politique espagnole pour les partisans de Castelar. Mesa le transféra en France et Guesde l'utilisa avec succès².

Retiré à Saint-Macaire, arrondissement de La Réole, dans la Gironde, depuis au moins 1895, Mesa y possédait et habitait dans la rue principale une belle maison bourgeoise, couverte en ardoises, qui existe encore. On l'appelait pompeusement le « Château ». Mais, chaque année, Mesa passait l'hiver à Biarritz.

¹ Engels, P. et L. Lafargue: *Correspondance*. Editions sociales, t. I, p. XVII.

² Fonds Dommanget (lettre de Deville, 21 mai 1935).

Il avait un fils qui vivait à Paris et avec lequel il semble avoir été mal, car il ne le recevait jamais. Par contre, il accueillait souvent Guesde et sa fille qui venaient se reposer chez lui.

Il restait en contact épistolaire avec Gabriel Deville. On a retrouvé l'une de ses lettres datant du 28 avril 1896 quand il sortait d'une crise rhumatismale aiguë. Elle est intéressante à plus d'un titre. Les *Principes socialistes* de Deville venaient de paraître. Mesa félicite Deville de fournir par cet ouvrage des armes puissantes pour défendre et propager la doctrine, à un moment mûri par la critique et qu'on pourrait appeler psychologique. Cela lui rappelait qu'après la dissolution de l'Internationale, Marx lui avait dit: *Puisque la période d'action est finie pour moi, je n'ai dorénavant qu'à m'occuper de donner à la classe ouvrière la théorie d'où elle doit retirer les éléments nécessaires pour son organisation et pour sa lutte contre la bourgeoisie*¹.

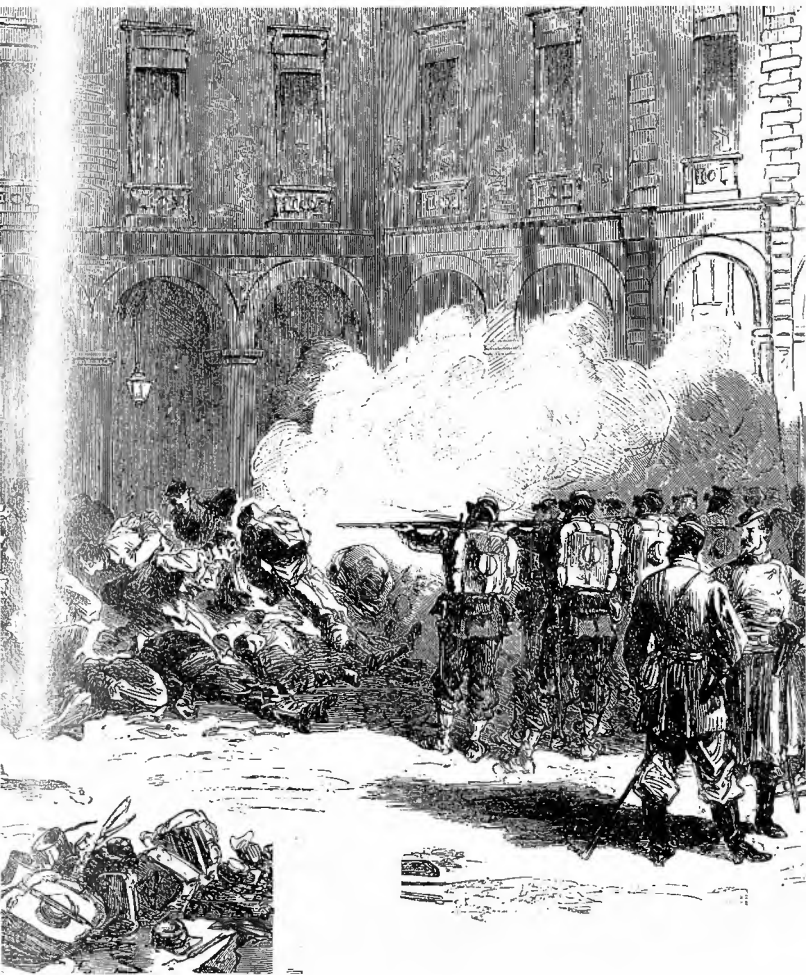
Mesa estime qu'en l'occurrence, Deville continue dignement la grande entreprise de Marx. La suite de la lettre est une exécution de Malon, témoignant de la persistance des animosités et des luttes de tendances après un quart de siècle².

Mesa est mort le 22 janvier 1904³ et a été enterré au cimetière de Saint-Macaire, où l'on ne retrouve plus sa tombe. Au décès de sa femme, c'est une nièce qui a hérité de ses biens. Elle a gardé des meubles et vendu le reste, y compris l'habitation, celle-ci à un nommé Gamart. Quant à la bibliothèque, délestée d'ailleurs de tout manus-

¹ Fonds Dommanget (lettre du 28 avril 1896).

² *Ibid.*,

³ Archives communales de Saint-Macaire. Etat civil.



Massacre d'insurgés pendant la Commune.



Types de la Commune.



RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ
MAIRIE DU 18^e ARRONDISSEMENT

Citoyens,

La France doit-elle s'abîmer et disparaître, ou reprendre son ancien rang à l'avant-garde des Peuples?

Cette question se pose aujourd'hui, et c'est à nous qu'il appartient de la résoudre.

L'Ennemi est aux portes de la Cité. Le jour n'est pas loin peut-être où nos poitrines seront le dernier rempart de la Patrie.

Chacun connaît son devoir.

Nous sommes les enfants de la Révolution. Inspirons-nous de l'exemple de nos pères de 1792, et comme eux nous vaincrons.

Vive la France !

Vive la République !

Paris, le 22 Septembre 1870.

Les Adjoints.

J.-A. LAFONT.

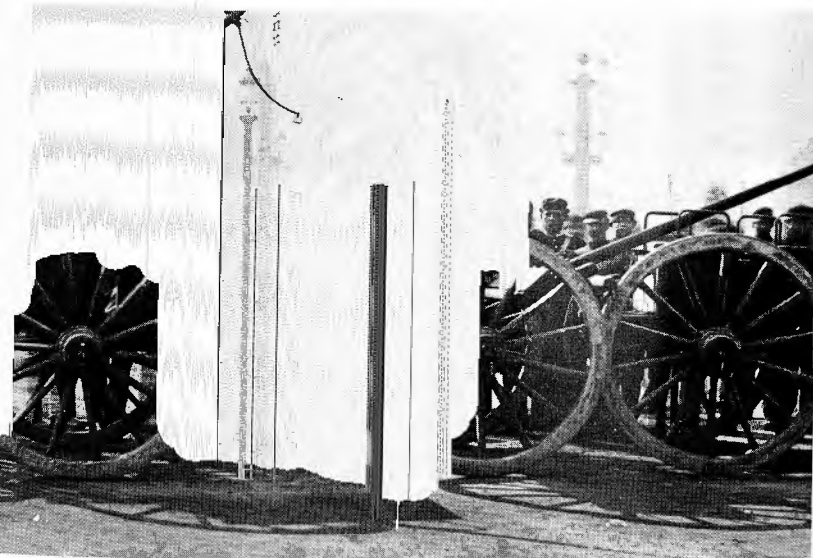
A. SIMONEAU.

Le Maire,

G. CLEMENCEAU.

◀ Appel de Georges Clemenceau, maire du XVIII^e arrondissement.

▼ Les Prussiens place de la Concorde.



crit, elle est passée entre les mains de Moutet, vieux militant socialiste devenu maire de Saint-Macaire¹.

Dans son article « Comment le marxisme s'introduisit en France », Edouard Depreux, d'ordinaire mieux informé, ne cite pas plus Mesa que Hirsch².

Karl Hirsch ne doit pas être confondu avec Wilhelm Hirsch de Hambourg, espion de la Ligue des communistes, ni avec Max Hirsch, partisan des coopératives, rabroué par Blanqui en 1868³. Il est né en 1841 et se lança très tôt dans le mouvement socialiste. D'abord membre de l'*Association générale des ouvriers allemands* (lassallienne), il sortit de ce groupement par suite de divergences avec Schweitzer, qui en était devenu président en 1867. En 1868, il publie avec Wilhelm Liebknecht l'*Hebdomadaire démocratique*. On s'est demandé si ce n'était pas lui qui avait signé en qualité d'« Homme de lettres » l'important « Appel aux démocrates » inséré dans le numéro de lancement de la *Réforme*, et qui représentait tout un programme économique-politique d'inspiration socialiste (1868) devançant sur bien des points les programmes postérieurs⁴. Mais toutes les signatures étant celles de Français, on ne voit pas pourquoi, seul étranger, alors qu'il n'avait

¹ Fonds Dommanget. Lettres de Mme Bartherotte (10 février 1961), Moutet (6 mai 1937), Doumezat (sans date).

² *Le Populaire*, 9 janvier 1939.

³ Auguste Blanqui: *Critique sociale*, t. II, p. 168.

⁴ Karl Marx: *L'Allemagne en 1848*, trad. Léon Remy, p. 339. Jean Gaumont: *Histoire générale de la Coopération en France*, t. I, pp. 552, 553. Tchernoff: *Le Parti républicain au Coup d'Etat et sous le Second Empire*, pp. 436, 437.

aucun contact connu avec la France et qu'il était alors à Leipzig, il se serait intéressé à ce manifeste. Il doit s'agir d'un homonyme, le nom de Hirsch est en effet assez répandu.

Après l'arrestation d'Auguste Bebel et de Wilhelm Liebknecht (1870), il fut en 1871 rédacteur du *Volksstaat* et, comme tel, arrêté à son tour. Il avait des rapports épistolaires avec le docteur Kugelmann, et c'est probablement par ce dernier qu'il a connu Marx et le *Capital*, dont Kugelmann fut avec Liebknecht le plus grand instrument de diffusion en Allemagne.

Hirsch s'est surtout fait connaître outre-Rhin par la fondation du premier journal de la nouvelle école marxiste, *Der Bürger und Bauern Freund* (*L'Ami des Citadins et des Paysans*), puis par l'édition à Bruxelles, après son expulsion de France et son passage à Londres en 1879, de *Die Laterne* (*La Lanterne*), pamphlet hebdomadaire qui indique sa propension au journalisme professionnel. Ce pamphlet, très bien écrit, était de format réduit afin de pouvoir être expédié par lettre sous enveloppe. Il valut à Hirsch d'être expulsé de Belgique par arrêté royal et conduit à la frontière de France sur la demande, dit-on, du Gouvernement allemand. Il est difficile d'établir avec précision la date à laquelle Hirsch s'est fixé à Paris. C'est peut-être, comme le laisserait entendre une lettre de Liebknecht à Charles-Louis Chassin, antérieurement à novembre 1873, en tout cas en 1874¹.

Pour vivre, il était en relation avec la Bourse de Ham-

¹ *Œuvres complètes d'Engels, op. cit., t. I, p. 241. La Petite Presse, 18 mars 1879. Archiv für Sozialgeschichte, t. IV, p. 576. Wilhelm Liebknecht Briefwechsel mit Karl Marx und F. Engels, The Hague, 1963, p. 263.*

bourg. Moyennant rétribution, il transmettait à celle-ci des nouvelles et faisait des correspondances dans les journaux allemands, notamment la *Frankfurter Zeitung*. Il était logé dans le quartier de la Gare du Nord, au 6 de la rue de Dunkerque, afin de pouvoir, au dernier moment, les porter au train. A Paris, il a fréquenté certains bureaux de rédaction, en particulier ceux du *Bien public* où il connut Yves Guyot avant que celui-ci en devînt rédacteur en chef. Il eut aussi des relations très poussées avec Girard (Gerbier), principalement à cause de la connaissance de la langue allemande par ce dernier¹.

Comme nous l'avons vu d'autre part, Hirsch participa à la campagne Acollas². Il était en relation non seulement avec celui-ci mais avec des membres du Comité électoral. Il n'en demeure pas moins, et c'est un point qui mérite d'être porté à la connaissance de tous ceux qui étudient cette période, que le programme est dû à Gabriel Deville³.

Un peu plus tard, fin 1876, on voit Hirsch aux *Droits de l'Homme*, où il a connu Guesde et Gabriel Deville. Ses relations avec ce dernier remonteraient au 24 juin 1876, d'après une lettre qui a été retrouvée⁴.

L'année 1877 marqua, avec la fin des *Droits de l'Homme*, la naissance et la mort du deuxième *Radical*, qui s'effondra à la suite du 16 mai. Avec toutes les préoccupations de cette époque, entre autres les soucis de Guesde de n'être pas payé et chargeant, vu son état de santé, Gabriel Deville de relancer l'administrateur, on ne voit guère alors

¹ Témoignage de Gabriel Deville.

² Voir chapitre V.

³ Témoignage de G. Deville.

⁴ *Id.*

Guesde s'imprégnant de marxisme auprès de Hirsch. C'est l'avis de Gabriel Deville, et il est bien difficile de ne pas s'y ranger¹.

La disparition des *Droits de l'Homme* et du *Radical* posa le problème d'un journal spécifiquement socialiste à faire paraître. D'où la recherche des moyens: l'entente avec un imprimeur découvert à Lagny, parce que le cautionnement en province n'était que de 4000 francs au lieu de 12 000 à Paris; les visites à Marmottan, député et maire du 16^e arrondissement, ami de la famille Guesde².

Hirsch joua son rôle dans la naissance de l'*Egalité*, premier journal marxiste français, comme intermédiaire de Karl Hochberg, socialiste allemand qui fournissait la caution³.

Les extraits du *Capital* posaient Marx devant la classe ouvrière française. Deville croit que c'est Mesa qui les a fournis à Guesde. Quant à Hirsch, il se serait borné à fréquenter l'imprimerie de l'*Egalité* à Lagny⁴. Bien que dans la trente-sixième année, il était déjà chauve mais, selon l'expression courante, il « portait toute la barbe » d'un châtain roux foncé. La partie sous les yeux jusqu'aux narines était rasée, ce qui l'ornait de chaque côté du nez d'une forte plaque bleuâtre⁵. On ne possède pas de portrait aussi poussé de Mesa. On sait seulement, d'après Nouguey, voisin de Mesa à Saint-Macaire, qui était reçu

¹ Fonds Dommanget (lettre de G. Deville, 18 avril 1935).

² Fonds Dommanget. Notes de G. Deville.

³ Claude Willard: *Les Guesdistes*, Editions sociales, p. 14. Fonds Dommanget. Lettre de G. Deville. *Actualité de l'Histoire*, juillet-septembre 1959, article de Mme M. Perrot, p. 3.

⁴ Fonds Dommanget. Lettres de G. Deville.

⁵ *Ibid.*, lettres de G. Deville, 18 et 30 avril 1935.

à sa table à Biarritz quand il était soldat à Bayonne et qui fut candidat malheureux du POF aux élections municipales de mai 1899, que Mesa était petit, toujours très soigné de sa personne, aimable et causant bien¹.

Rappoport a « souvent observé » que Guesde était arrivé aux idées marxistes en citant la loi d'airain. Il note que Guesde ne lui « a jamais parlé de Hirsch ». Mais, comme nous l'avons vu, Guesde a reconnu l'influence que Hirsch a exercée sur lui. On se demande comment, du reste, puisqu'il a fait remarquer que cette influence ne s'est manifestée ni par la conversation, ni par l'écrit. De son côté, d'une façon plus générale, Deville estime que Hirsch ne se faisait remarquer par aucune espèce de propagande et tient à spécifier qu'« il n'a sûrement pas eu l'influence qu'on lui a prêtée »².

Il est impossible de se ranger à ce point de vue si l'on tient compte du fait qu'Isidore France n'était pas sans reconnaître l'influence jouée par Hirsch, puisqu'il l'invita lors du Congrès ouvrier international de Paris à passer chez lui, à Grenelle, les soirées des 5, 6, 7 et 8 septembre 1878³.

En fait, l'étendue et la diversité des relations de Hirsch est imposante. Le dépouillement de ses papiers qui furent mis sous scellés atteste, en effet, qu'il était en rapport avec l'agence Havas et correspondant de la *Gazette de Francfort* et de nombreux organes socialistes allemands. Il allait voir les prisonniers politiques à Sainte-Pélagie,

¹ Fonds Dommanget, lettre de G. Deville, 18 avril 1935, de Mme Bartherotte.

² *Ibid.*, lettre de G. Deville, 19 juin 1937. Notes de G. Deville.

³ Archives de la Préfecture de police, B^a 28, 29.

aidait Liebknecht et Lissagaray dans leurs recherches sur la Commune et servait parfois d'intermédiaire pour la correspondance de tiers avec Marx à Londres. Non seulement il était en relations suivies à Paris avec Lopatine, 25, rue Gay-Lussac, grand ami de Marx, mais il était en correspondance avec ce dernier comme aussi avec Eléonor et Jenny Marx, qui l'entretenaient de la situation en France, de l'attitude politique de la presse allemande et lui fournissaient des informations sur la Commune. Comme diffuseur des œuvres de Marx, Hirsch joua un rôle indéniable. Il recevait par ballots les livraisons du *Capital* envoyées par son auteur, en vendait des exemplaires, en passait à des citoyens. Il fournissait à la Librairie des Sciences sociales, rue Hautefeuille, des renseignements lui permettant de se procurer la *Misère de la Philosophie*¹.

Il n'est pas croyable d'autre part que son appartenance à la Franc-Maçonnerie ne lui ait pas permis d'entretenir du marxisme ses « frères » de la *Clémentine Amitié* à l'Orient de Paris, notamment le président Charles Cousin, vice-président du G. 'O. '., administrateur de l'Orphelinat maçonnique, et Auguste Moron, secrétaire adjoint de la Loge. D'après une « planche », il figurait encore comme maçon du Grand Orient en 1886².

On ne peut admettre non plus que le nombre considérable de ses correspondants tant en Suisse, en Allemagne, en Italie, en Angleterre qu'en France, dans tous les milieux, n'ait pas été saisi au moins partiellement des données de première main qu'il puisait aux sources du marxisme.

¹ Archives de la Préfecture de police, B^a 28, 29.

² *Le Tout-Paris maçonnique*, 1896, p. 133.

Parmi ces correspondants, on relève les noms d'Engels, de Lavrov, d'Hippolyte Buffenoir, Emile Massard, Castelnau, Julien Dupire, Emile Gautier, Frédéric Stakelberg, Cantagrel, Ottin, Victor Marouck, les avocats Devillebichot et Paul Girard (Gerbier), le Dr Bach, Duportal, Alfred Naquet, le futur parlementaire De La Porte, J. Mesa, Henri Oriol, tous alors socialistes ou bordant le socialisme. On relève aussi les noms du député et futur président du Conseil Maurice Rouvier, d'Alphonse Daudet et même d'un prince de Wurtemberg ¹.

Hirsch mourut en 1900, l'année où disparurent, dans le monde socialiste, Dereure, Liebknecht, Pierre Lavrov et la femme de Guesde, traductrice du célèbre roman de Tchernichewski *Que faire?* Chose incroyable: cette mort passa inaperçue et aucune mention nécrologique ne parut sur Hirsch dans le *Socialisme*, organe central du POF, alors que la plupart des personnalités ci-dessus firent l'objet d'articles spéciaux.

¹ Archives de la Préfecture de police, B^a 28, 29.

CHAPITRE VII

Sous la III^e République

De nombreux travaux ayant été consacrés à la diffusion du marxisme en France — ou plutôt ce qu'ils comprenaient ainsi — grâce à la propagande de Guesde et du Parti ouvrier, on ne saurait s'étonner que nous nous tenions ici dans de larges généralités à ce sujet, mis à part l'utilisation des notes précieuses de Gabriel Deville et des lettres que lui adressa Engels.

Il fallut d'abord les dissentiments entre l'*Egalité* de Jules Guesde et le *Prolétaire* de Paul Brousse, puis la rupture avec les « possibilistes » consacrée par le Congrès de Saint-Etienne (septembre 1882) pour que le marxisme, en tant que théorie, se répande quelque peu en France, plus précisément pour que s'y répande, comme on l'a écrit, la « version française » du marxisme.

Jusque-là, comme nous l'avons vu, le marxisme s'y affirmait comme courant dans l'Internationale face à la fraction bakouniniste appelée le plus souvent à l'époque « fraction fédéraliste ». Guesde était de cette fraction, collaborant à ses organes, prenant part à ses congrès et conférences.

C'est seulement une dizaine de mois après son retour en France, au milieu de 1877, que se dessine son désaccord avec le bakouninisme, dont l'action et les théories

l'avaient séduit quand il était réfugié en Suisse. Le groupe suisse des proscrits français constitué définitivement le 6 septembre 1871, n'ayant rien reçu de Marx pour son admission dans l'Internationale, avait provoqué la protestation de Guesde de « mettre en demeure » le Conseil général de se prononcer. Guesde alors se démenait beaucoup. Il faisait paraître en livraison son *Livre rouge de la Justice rurale* et l'éphémère périodique *Le Réveil international*. Il était à ce point bakouniniste qu'on l'avait nommé l'un des secrétaires du Congrès de Sonvillier de la Fédération jurassienne (12 novembre 1871). Il collabora à la rédaction du manifeste qui prenait à partie le Conseil général de Londres, également à la *Solidarité révolutionnaire* de Barcelone et à la *Révolution sociale*, organe de la Fédération jurassienne. Passé en Italie, il se fixe d'abord à Rome d'où, dans une lettre que James Guillaume accueille dans le *Bulletin de la Fédération jurassienne*, l'insérant sous le titre sans fard « Les proconsuls marxistes », Guesde provoque la riposte de Marx. Il collabore aussi à l'*Almanach du Peuple* de James Guillaume¹.

Forcé de quitter Rome pour Gênes, Guesde, à partir de 1873, se fixe à Milan où, comme l'a marqué Claude Willard, sous la double influence des lectures et du mouvement socialiste local, il s'éloigne petit à petit de l'anarchisme. Mais il est trop imprégné de métaphysique et des philosophes du XVIII^e siècle et trop ignorant des œuvres

¹ James Guillaume: *L'Internationale*, op. cit., t. II, pp. 219, 232, 237, 241; t. III, p. 191. *Répertoire des Sources pour l'Etude des Mouvements sociaux aux XIX^e et XX^e Siècles. La I^{re} Internationale*, Périodiques, Colin, t. I, pp. 32, 34.

de Marx pour rallier encore la doctrine marxiste¹. C'est grâce à Mesa et à Hirsch avec les jeunes du Café Soufflet — comme le chapitre précédent l'a montré — que des éléments de cette doctrine lui seront révélés peu à peu.

Guesde était très sensible à cette révélation. En effet, ainsi que l'a fait remarquer Bracke, quand Guesde écrivait à Rome, en 1872, son *Essai de Catéchisme socialiste* qui ne sera publié qu'en 1878, « sa propre dialectique l'avait conduit bien près de la pensée marxiste ». Et, de même, « il n'en était pas loin non plus lorsqu'en réponse au sénateur Lampertito » il composait en italien sa *Lettre sur la Propriété*. C'est ce que montre une simple inspection de son catéchisme qui a d'ailleurs été édité sur l'insistance de Henri Kistemackers, lequel ayant eu connaissance du manuscrit, y avait vu une sorte de préface utile à sa *Petite Bibliothèque socialiste* à titre, et c'est tout dire, d'acheminement « de l'utopie à la science ». Au surplus, dans une réponse à Marx non datée mais qui a été écrite au temps où, malade, il a été transporté de Sainte-Pélagie à l'Hôpital Necker fin 1878, Guesde avoue que tout ce que Marx lui a exprimé dans une lettre antérieure, il l'a « toujours pensé »².

Plus tard, Guesde confiera à Diamandy qu'il avait conçu le marxisme avant d'avoir rien connu des œuvres de Marx, ce que Georges Sorel n'a pas manqué de noter,

¹ Alexandre Zévaès: *Les Guesdistes*, p. 13. Claude Willard: *Les Guesdistes*, p. 13.

² *Revue socialiste*, avril 1948, « La formation de Jules Guesde, par Bracke », p. 374. *Essai de Catéchisme socialiste*, Ed. Rivière. Préface, p. 3. *Le Combat marxiste*, mai 1935, « Contribution à la naissance du Parti socialiste en France ». Zévaès: *De l'Introduction du Marxisme...* pp. 92-95 (reproduction de la lettre de Guesde).

ainsi que Compère-Morel¹. Pourtant, il n'en est pas moins excessif d'affirmer, comme l'a fait Zévaès, qu'en 1876, quand il est rentré en France, Guesde « est pleinement acquis au marxisme », qu'« il est complètement, définitivement socialiste »². Il ne connaît pourtant point le *Capital* ni le *Manifeste communiste*, inconnu aussi de G. Deville, et ses défiances vis-à-vis de Marx en tant qu'animateur de l'Internationale ne sont pas dissipées. Gabriel Deville précise qu'« il n'avait encore comme marxiste que des intentions ». « Ses articles à propos du Congrès de 1876, ajoute-t-il, le prouvent entre autres. Il ne connaissait le marxisme qu'à travers des traductions italiennes de Lassalle et de Schœffle. »³

G. Deville confirme que, lorsque Guesde est rentré en France, « il était fort bien disposé pour Marx ». « C'est même, dit-il, ce qui a tout de suite amené notre liaison. » Mais Deville ajoute que Guesde « ne connaissait guère » le marxisme, qu'il « était sans le vouloir plus lassallien que marxiste » et que, bien après encore, sa brochure sur la *Loi des Salaires* — écrite en septembre 1878 — permet de s'en apercevoir. Toujours d'après Deville, il était plein d'enthousiasme alors pour la *Quintessence du Socialisme* de Schœffle dont lui avait parlé Malon, et il n'avait connu un peu le *Capital* qu'à la fin de 1877⁴.

Pour régler définitivement la position de Guesde par rap-

¹ *L'Ere nouvelle*, 1^{er} novembre 1893. Compère-Morel: *Jules Guesde*, p. 84. *Annuaire d'Etudes françaises* 1962, Moscou 1963, « Nepomniachtaïa. Correspondance des militants du mouvement ouvrier français », p. 447.

² A. Zévaès: *Jules Guesde*, Rivière, p. 33.

³ Fonds Dommanget. Notes de Deville, lettres de Deville du 21 mai 1935.

⁴ Fonds Dommanget. Lettre du 21 mai 1935.

port au marxisme à sa rentrée en France, nous ferons appel une fois de plus aux souvenirs de Gabriel Deville, pesés avec le scrupule qu'on lui connaît. Il écrit :

A Paris, il [Guesde] tomba aux Droits de l'Homme sur un groupe qui était grâce à moi — certains depuis 1872 — marxistes d'intention au point de vue théorique. Nul ne parlait du Manifeste communiste introuvable et on ne connaissait bien de Marx que les circulaires de l'Internationale dont, d'après ses amis et ses ennemis, il était l'unique auteur. Mais au point de vue pratique, plus fermement, plus nettement attaché à ce qu'avait écrit là Marx que ne l'était alors Guesde, encore trop près de ses démêlés personnels avec lui.

Notre petit groupe marxiste en dehors duquel Guesde en 76 ne trouvait rien de socialiste révolutionnaire émergeant du moins quelque peu, a certainement contribué à lui éviter des déviations plus ou moins anarchisantes. Il lui manquait une vue même générale des idées de Marx non traduites par Lassalle, nous ne pouvions pas la lui fournir et finalement c'est de lui que nous l'avons tout d'abord reçue après les conversations que Guesde a eues à mon avis avec Mesa et non Hirsch, qui a tout au plus apporté un petit appoint, et encore¹.

C'est la fondation de l'hebdomadaire *L'Egalité*, dont le premier numéro date du 18 novembre 1877, qui marque en fait le tournant public de Guesde du côté du marxisme.

La plupart des rédacteurs, entre autres Gerbier, sont issus du Café Soufflet. De plus, comme nous l'avons vu,

¹ Fonds Dommanget. Lettre du 21 mai 1935.

c'est par l'intermédiaire de Hirsch que Karl Hochberg fournit la caution à l'imprimeur.

Dans cette première série finissant le 14 juillet 1878, le journal reste encore très éclectique. Il insère sept textes de Blanqui, une lettre de l'anarchiste Andréa Costa, un texte d'Elisée Reclus et un autre de J.-B. Clément niant le « socialisme scientifique ». En regard de tous ces textes, il n'y en a que quatre de Marx tirés du *Capital*, l'un sur la production capitaliste, deux autres sur l'accumulation et un autre sur les rapports du machinisme et du chômage¹. Gabriel Deville nous renseigne sur la reproduction de ces textes. A mesure, dit-il, que Guesde connaissait le *Capital*, il donnait les chapitres à reproduire dans l'*Egalité*. Par les dates où ceux-ci sont parus, on peut préciser à une semaine près l'époque où il les a lus. Je me rappelle l'enthousiasme avec lequel il me remettait la partie à composer. C'était comme *La Fontaine* avec : « Avez-vous lu *Baruch* ? »².

C'est surtout — comme la remarque en a été faite — aux analyses économiques du marxisme que l'*Egalité* s'intéresse dans cette première série dont on trouve comme une sorte d'écho dans la revue russe *Delo* (*La Cause*) où se trouve pour la première fois exposé en russe, par trois articles, le même aspect économique du marxisme. Ils sont dus à Nicolas Roussanov qui, réfugié à Paris quelques années plus tard, dirigera avec Lavrov le *Messenger de la Volonté du Peuple* et se liera quelques années après avec Guesde et Lafargue.

Dans la deuxième série de l'*Egalité* (21 janvier-25 août 1880) avec le sous-titre suggestif « Organe du collectivisme

¹ Numéros des 20 janvier, 3 février, 21 avril. BN, Z 83.

² Fonds Dommanget. Lettre citée de Deville.

révolutionnaire », l'*Egalité* accentue son marxisme. Non seulement le gendre de Marx, Paul Lafargue, fait partie de la rédaction, mais Marx et Engels en personne donnent le 30 juin le *Programme électoral des Travailleurs socialistes* qui est leur œuvre pour l'essentiel. Aussi bien Marx, dans une lettre à Sorge en date du 5 novembre 1880, écrit textuellement : « Guesde est passé à nous », ce qui est tout dire. Ce ralliement complet après les hésitations et les confusions du début de l'*Egalité* a été gros de conséquences pour la diffusion du marxisme en France, d'un marxisme somme toute « assez primaire » et « simplifié », comme on a pu le qualifier. Mais il n'en reste pas moins que Guesde, avec son pouvoir de propagande énorme qui le faisait le chef du Parti socialiste français, répandait dans la vie politique et sociale de son pays quelques-uns des clichés, quelques-unes des idées-forces du marxisme¹.

Cela ne se faisait pas sans une vigoureuse hostilité de certaines fractions socialistes. On en trouve un écho marquant dans le journal de Félix Pyat. Emile Gautier y attaque « la boutique de socialisme autoritaire Karl Marx, Liebknecht, Bismarck et C^{ie} ». Il l'assimile à une « Eglise » qui considère comme un « sacrilège » le fait d'être réfractaire à sa doctrine et prononce « l'excommunication majeure avec toutes les conséquences des exécutions pontificales ». Il cite en exemple les « anathèmes » de Lafargue à l'adresse du citoyen Serraux, rédacteur en chef de la *Révolution sociale*, et du fait que les « gendres et

¹ *Correspondance Engels-Marx* publiée par Sorge, Costes, t. I, p. 253. Mme Perrot, *op. cit.*, p. 17. André Philip: *Les Socialistes*, p. 15. *Annales*, mai-juin 1967, p. 705, « Compte rendu de Michelle Perrot sur *Les Guesdistes* ».

émisaires » de Marx se fâchent, il y voit la preuve « qu'ils ont tort »¹.

Pierre Dormoy, qui devait plus tard connaître Guesde personnellement, s'est efforcé d'analyser les facteurs qui poussaient cette personnalité, plus qu'aucun autre homme d'alors, à exciter l'enthousiasme et à entraîner les citoyens dans le sillon du socialisme marxiste. Il écrit :

Je revois toujours par la pensée l'aspect ascétique de prophète que la nature lui avait donné et que la mode d'alors favorisait. J'entends à la tribune sa voix âpre et impérieuse. Le front découvert, les cheveux rejetés loin en arrière, la barbe abondante et descendant bas sur la poitrine, un profil de médaille surmonté d'un lorgnon léger comme on les portait alors, et qui s'ajoutait parfois à l'éclat de son regard. Son éloquence était aussi personnelle et originale que sa silhouette. Elle inspirait peut-être plus la pensée qu'elle ne la démontrait, mais son efficacité était décisive sur beaucoup d'esprits².

Cette appréciation d'un camarade du parti se trouve confirmée par l'anonyme rédacteur du *Temps* qui rédigea la notice nécrologique sur Guesde en toute une série de notations très justes prouvant une connaissance avertie de l'apôtre. Il le montre « impassible et taciturne aux séances de la Chambre », « hautain et distant aux réunions des socialistes », mais tout à coup se levant et « en des phrases corrosives » défendant la doctrine à laquelle il avait voué sa vie, soutenant plus précisément la thèse

¹ *La Commune*, 7 octobre 1880.

² *Le Vétérain socialiste*, N° 20, avril 1962, « Jules Guesde que j'ai connu ».

*« d'un marxisme dont l'orgueil épanoui et le délire appliqué montrent toute la puissance destructive dès qu'il passe de la théorie platonique à l'exécution catastrophique »*¹.

La troisième série de l'*Egalité* devenue quotidienne, s'échelonnant à partir du 11 décembre 1881 sur près d'une année, marque encore un nouveau pas dans l'accentuation du marxisme. Mais il s'agit toujours d'un marxisme qui est loin d'être « orthodoxe », de l'aveu même de certains collaborateurs du journal et qui, du reste, provoquera des réactions parfois vives de la part de Marx et d'Engels, réactions qui se prolongeront dans toute la période postérieure.

Le terme « marxiste » figure déjà dans la résolution du Congrès de Saint-Etienne où siégeaient guesdistes et possibilistes en septembre 1881. C'est peut-être la première fois qu'il est employé en France. Cette résolution considère que Guesde et ses collaborateurs de l'*Egalité* ont désorganisé l'Internationale au profit de la « domination marxiste » et ont « essayé d'imposer au public le programme d'une coterie »². Cependant, malgré tous les efforts des guesdistes en faveur du marxisme, les œuvres de Marx ne se répandaient pas tellement. Il n'est pas sans intérêt de noter par exemple qu'en 1882 une librairie spécialisée dans les ouvrages socialistes comme la Librairie Derveaux, 32, rue d'Angoulême, vendait *Capital et Travail* de Lassalle, la *Quintessence du Socialisme* de Schæffle.

¹ *Le Temps*, 30 juillet 1922.

² Alexandre Zévaès: *Le Socialisme en France depuis 1871*, 1908, p. 58.

Elle n'avait rien de Marx, bien qu'elle tînt tout de même une traduction de Lafargue de *Socialisme utopique et Socialisme scientifique* d'Engels sortie dès 1880. C'est seulement en 1884 que la Librairie socialiste internationale d'Achille Le Roy, 6, rue Soufflot, vend le *Capital* de Marx au prix de 5 francs et le résumé de Gabriel Deville sur cet ouvrage au prix de 3 francs 40. La Bibliothèque socialiste du POF à la même époque diffuse ces deux ouvrages ainsi que le *Matérialisme historique de Karl Marx* de Lafargue. Pas question du *Manifeste communiste*. Mais, depuis 1875, on pouvait se procurer chez Maurice La Châtre la traduction J. Roy du *Capital*, revue par Marx lui-même, et qui avait paru en livraisons pour rendre l'ouvrage, selon les termes de Marx, « plus accessible à la classe ouvrière ». C'est ce qui eut lieu, car, contrairement à ce qu'affirme Zévaès, on ne peut pas dire que l'ouvrage passa à l'époque « à peu près inaperçu ». En effet, les fascicules enregistrés au dépôt légal de la Bibliothèque Nationale portent à la dernière page le numéro du tirage, 12 403, et même, après la liquidation judiciaire de la maison La Châtre, des séries de fascicules furent tirées à 10 000. D'après la lettre de Vernouillet à Marx (18 septembre 1872), le premier jour de la parution de la première série se soldait par 234 exemplaires vendus. Le livre entier ne fut connu du public qu'en novembre 1875¹.

Ajoutons que dans toute la collection de l'*Egalité* jusqu'en 1893, d'une part on note beaucoup plus d'invocations des formules essentielles de Marx que de citations et que, d'autre part, on constate un mince effort pour

¹ Fonds Dommanget. Notes diverses. *Is istorii formirovania u raswitia marxisma*, Moscou 1959-1960. A. Uroewa: « De l'histoire de la première édition française du *Capital* », pp. 369-390.

faire connaître les fortes personnalités de Marx et d'Engels. Il n'y a que quatre biographies de Marx, une d'Engels, trois portraits du premier, deux du second. Par ailleurs, très peu de groupes du POF se placent sous le patronage de Marx, et il est rare que des municipalités POF donnent à des voies le nom de Marx. Bien plus, et bien avant le guesdiste Charles Vérecque, c'est le « bourgeois » Mermeix, de son vrai nom Gabriel Terrail, qui, dans son histoire contemporaine (1886) insiste, en parlant de Marx, sur l'un « des grands » du siècle, « homme puissant », ce qui lui permet, vingt-trois ans plus tard, dans une lettre à Lucien Roland, de faire remarquer « qu'il y a des « bourgeois » qui peuvent parler du socialisme et des socialistes avec impartialité ». Il aurait pu ajouter que ces « bourgeois » parfois se prononçaient avec plus d'exactitude que des socialistes quand on voit, par exemple, Charles Vérecque faire mourir Marx à Argenteuil au lieu de Londres¹.

L'un des journaux qui ont le plus contribué à faire connaître Marx par ses informations est sans conteste le *Cri du Peuple*, le quotidien de Vallès. On peut dire qu'il véhicula parmi ses cinquante mille lecteurs un certain nombre d'idées-forces du marxisme.

Rien qu'en 1884, on y trouve des articles de Guesde où il est mentionné, notamment dans un long compte rendu de la conférence de Lafargue sur « l'action du milieu économique sur l'homme et les sociétés huma-

¹ *Annales*, mai-juin 1967. « Les Guesdistes », par Michelle Perrot, p. 706. Mermeix: *La France socialiste*, chap. II, p. 12. Fonds Dommanget. Lettre de Mermeix. Charles Vérecque: *Dictionnaire du Socialisme*, p. 261.

nes ». A partir du 17 février, la feuille reproduit jusqu'à la question 81 le célèbre *Questionnaire* de Marx que présente Guesde, et en mars elle commente la troisième conférence de Lafargue sur « le matérialisme économique » de Marx en en soulignant « le bien-fondé ». Le mois suivant est reproduit l'appel du *Cercle des ouvriers communistes de Londres* pour fêter la Commune sur le tombeau de Marx dans lequel celui-ci est traité comme le « grand penseur du prolétariat »¹. En 1885, à propos des incidents survenus à l'enterrement de Vallès à cause des étudiants socialistes allemands qu'on voulait empêcher de traverser Paris avec une couronne, Guesde cite Marx en rappelant son énergique expression sur « le vol de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne impériale ». Il le cite encore en évoquant la célèbre formule que la force est « la grande accoucheuse des sociétés », puis dans un article sur la journée de huit heures en citant de Marx le passage où il énonce « la loi évidente » que « la capacité de toute force animale est en raison inverse du temps pendant lequel elle agit ». Enfin, sans nommer Marx, il expose sa théorie de l'Etat en écrivant que « l'Etat est le chargé d'affaires, l'instrument d'une classe, le *pouvoir temporel*, si je puis m'exprimer ainsi, du capitalisme en quête de profits, c'est-à-dire de vols ». On doit remarquer qu'à deux reprises dans cette même année 1885 du *Cri du Peuple*, Labryère, dans ses notices biographiques des candidats de la Coalition socialiste révolutionnaire, s'en réfère à Karl Marx. Il le nomme à propos de l'abrégé du *Capital* de Gabriel Deville et quand il rappelle que Lafargue est le gendre du « grand socialiste »².

¹ *Le Cri du Peuple*, 13, 17, 19 février, 9, 11, 24 mars 1884.

² *Ibid.*, 23 juillet, 2 et 17 décembre 1885.

En 1886, dans aucun de ses articles Guesde ne cite Marx, mais il expose à nouveau la théorie de l'Etat selon le marxisme. C'est Gabriel Deville, devenu collaborateur du *Cri du Peuple* depuis le 3 juin, qui évoque Marx nommément à trois reprises, pour rappeler notamment le mot du *Manifeste communiste* que la bourgeoisie capitaliste produit ses propres fossoyeurs (numéro du 25 juin). On ne saurait passer sous silence qu'en tête du numéro spécial du 28 juin consacré aux journées de juin 1848, le journal reproduit intégralement, en sacrant Marx « le théoricien de la lutte des classes », l'article de celui-ci paru le 28 juillet 1848 dans la *Nouvelle Gazette rhénane*. Le 22 mars, le journal avait déjà reproduit l'adresse du « vétéran » et « maître » F. Engels en faveur de la Révolution du 18 mars. Plus tard, il devait rapporter à propos d'un incident survenu au Reichstag la déclaration des deux filles de Marx concernant les relations de leur père avec Bismarck et, à l'anniversaire de juin 1848, il reproduisit une page de la *Nouvelle Gazette rhénane* du 28 juillet 1848 due à la plume de Marx qualifié de « théoricien de la lutte des classes »¹.

En 1887, c'est surtout la *Revue socialiste* qui fait connaître Marx par une étude fouillée de Gustave Rouanet ne prenant pas moins de cinq numéros. Elle est consacrée au matérialisme économique de Marx dans ses rapports avec le socialisme français. Rouanet s'y livre à une analyse critique de ce matérialisme, car il ne croit point « que la conception fataliste de l'évolution historique telle qu'elle

¹ Le *Cri du Peuple*, 3, 22 mars, 13 juillet, 18 août, 20 septembre 1886.

se dégage des théories de Marx soit entièrement exacte », principalement parce que Marx « n'a pas tenu suffisamment compte de tous les facteurs de l'évolution ». Il trouve aussi que Marx se montre injuste pour les lutteurs et théoriciens français du XVIII^e siècle, citant entre autres Linguet, Mably, Meslier, Helvétius, d'Holbach, qui ont frayé la voie à la critique socialiste. Après avoir mentionné quelques œuvres de Marx, d'Engels et le *Droit à la Paresse* de Lafargue, il estime qu'en somme jusqu'ici, en France, le socialisme marxiste n'offre au public qu'une œuvre qui compte: *Le Capital*.

Je m'incline, ajoute-t-il, devant cette œuvre colossale et j'ai consacré des années à l'étudier. Mais, soit mauvaise conformation intellectuelle, soit prévention inconsciente, je n'ai pas trouvé dans ce livre toute la solution du problème social contemporain.

Comme à Malon et à Fournière, il lui apparaît, en effet, que ce problème est « plus complexe que ne le présente Marx ». Rouanet, finalement, rend hommage à la « pénétration générale des faits économiques contemporains » et à « l'analyse puissante » de Marx, qu'il admire « autant que quiconque »¹.

La même année 1887, le vieux Félix Pyat, bien loin de rendre hommage à Marx avec quelques restrictions, se montre tout à fait désobligeant à son égard. Dans un article consacré à la germanisation, il affirme que nous sommes occupés, possédés, dominés par les Allemands et à côté de Moltke en militarisme, Guillaume en césarisme, les Rothschild en finance, il va jusqu'à placer

¹ *Revue socialiste* (BN, 8° R7 135), 1887, pp. 395-422, 579-603, 76-87, 278-294, 507-531.

Marx en socialisme. Il lui reproche d'avoir déconseillé l'insurrection communaliste, non parce qu'elle était prématurée à ses yeux, mais pour des raisons nationalistes, parce que la Commune « pouvait encore, en 1871 comme en 1792, sauver la France de la Prusse » ¹.

En 1888, nouvelles attaques contre Marx dans le *Cri du Peuple*, qui signale les petits traités de Marx sortant des imprimeries de Genève à destination de la Russie. L'un de ses collaborateurs, Paul Buquet, à deux reprises souligne toutefois la « logique profonde » de Marx et sa conception du « travail social » qu'il a formulée « avec plus de précision que d'autres ». Dans un autre numéro, à propos des *Lundis socialistes* de Benoît Malon, les diverses formes de collectivisme sont énumérées, notamment « la savante doctrine de Marx actuellement prédominante dans les partis ouvriers socialistes d'Europe et d'Amérique ». Malon en donne l'analyse. Mais il est à remarquer que dans le journal dirigé la même année par Edouard Vaillant, *L'Homme libre*, ni ce dernier, ni ses collaborateurs n'invoquent Marx. Chauvière, y parlant de Bismarck, rappelle simplement que le chancelier « a connu Marx et traité avec Lassalle », dont, d'après lui, les œuvres inspirent « tout le socialisme allemand » ².

De 1890 à 1897, en dehors des organes guesdistes, on ne trouve guère que des allusions à Karl Marx dans la presse socialiste française. C'est ainsi qu'Henri Gallement cite Marx dans un article sur César de Paepe. Au Congrès international de Zurich (6-12 août 1893) où siégeaient

¹ *Le Cri du Peuple*, 11 avril 1887.

² *Ibid.*, 1888, 24 février, 23 et 29 mars, 20 novembre. *L'Homme libre*, 20 août 1888.

plus de quarante délégués français, Argyriadès, qui présidait la séance d'ouverture, réclama pour orner la salle qu'on joigne au portrait du « vénéré Karl Marx » ceux des autres précurseurs du socialisme. Peu après, Georges Moitet, dans un article sur Malon, qui venait de mourir, soulignait que le disparu eut le mérite d'ajouter « à la théorie quelque peu sèche du socialisme de Marx » l'idée de justice et d'infinie bonté. Le quotidien d'Henri Rochefort devait y faire écho deux ans après, par une apologie de Lassalle, qui, dit-il, « contribua plus que tout autre à vulgariser et lancer dans la circulation les idées révolutionnaires mais passablement abstraites de Karl Marx »¹.

Pour en revenir à Argyriadès, on doit signaler qu'en 1892, au siège de sa revue, on ne vendait comme ouvrages marxistes que le *Capital* et *Socialisme utopique et Socialisme scientifique* d'Engels. Il donna un extrait de la loi de l'accumulation capitaliste de Marx dans l'un de ses almanachs, celui pour 1897, l'année où devait paraître l'édition française de l'*Eternelle Utopie* de l'Allemand von Kirchenhem, ouvrage dans lequel, si deux écrits d'Engels étaient cités, il n'était pas une seule fois question de Marx².

Tous ces faits mettent en lumière la difficulté de l'introduction du marxisme en France, malgré la propagande guesdiste, et cela en dépit des affirmations optimistes d'Engels écrivant à Sorge en mars et avril 1891 que par

¹ *Le Prolétariat*, 27 décembre 1890. *Le Parti socialiste*, 6-13 août 1893, 24 septembre-1^{er} octobre 1893. *L'Intransigeant*, 5 novembre 1895.

² *La Question sociale*, année 1892. *Almanach de la Question sociale pour 1897*.

suite de la déroute des possibilistes la situation était devenue « merveilleuse », Guesde et ses amis y tenant « le bon bout »¹.

Pourtant, ces prévisions d'Engels devaient se vérifier quelques mois plus tard, tout au moins sur le plan électoral. Le 25 octobre 1891, dans la première circonscription de Lille, sur les instances des groupes locaux du Parti ouvrier français, Paul Lafargue, alors détenu à Sainte-Pélagie, pose sa candidature dans une élection législative complémentaire. Le candidat opportuniste Hector Depasse, qu'appuient trois mille affiches, demande le renvoi en Allemagne — « sa digne patrie » — de Lafargue, « gendre du Prussien Karl Marx ». Malgré cette hostilité teintée de chauvinisme, Lafargue est élu au ballottage le 8 novembre 1891.

Paul Leroy-Beaulieu déclare que l'entrée du gendre de Marx à la Chambre y représente l'introduction du collectivisme sous sa forme arrêtée et systématique et constitue « un événement », un « fait capital », peut-être « le fait politique le plus important qui se soit passé en France depuis 1871 ». Toutefois, conscient que Lafargue était loin d'être l'orateur collectiviste qu'il fallait en un tel lieu, Leroy-Beaulieu ajoutait : « Que M. Jules Guesde, par

¹ *Briefe an Sorge* (lettres d'Engels à Sorge), p. 359. Ces lettres, ainsi que celle d'Engels à Guesde du 1^{er} mai 1893, reproduites ou mentionnées par A. Zévaès : *De l'Introduction...*, pp. 150-161, avec le *Journal officiel* (Chambre des députés, compte rendu de la séance de la Chambre du 24 juin 1896) et l'*Economiste français* du 5 décembre 1891 pour l'article de Leroy-Beaulieu, constituent les références du paragraphe suivant.

hasard, soit élu à son tour, et la France aura l'équivalent de Bebel et de Liebknecht. »

Cette éventualité s'étant produite le 20 avril 1893 par suite de sa victoire à Roubaix, le socialisme révolutionnaire de nuance marxiste se trouva doté au Palais-Bourbon comme le reconnut Arthur Ranc, d'un « orateur éloquent » pour exposer les doctrines du Parti à la tribune. Guesde s'y essaya le 20 novembre 1894 en appropriant au milieu parlementaire les thèmes développés dans ses conférences populaires depuis vingt ans, faisant passer sur l'assemblée, suivant le mot de Maurice Barrès, « le souffle d'une doctrine ». Mais c'est le 24 juin 1896, au cours du grand débat qui le mit aux prises avec le comte de Mun pour le catholicisme social et Paul Deschanel pour le libéralisme bourgeois, tous deux attaquant Marx et ses théories de la valeur et de la plus-value, que Guesde riposta à la tribune.

Tout d'abord, il rendit hommage avec force à Marx sur le plan économique. *On a reproché à Marx, dit-il, d'être ce qu'ailleurs on a appelé le dernier des économistes. Eh bien! oui, nous nous vantons, avec Marx, d'être le dernier mot de l'économie politique correspondant à une évolution sociale qui, avec son aboutissement collectiviste, va donner lieu à des phénomènes nouveaux, classés et classables différemment, ne laissant alors plus place, ailleurs que dans le souvenir, à l'ancienne économie politique et à ses données ou lois.*

Nous nous rattachons, en attendant, aux grands économistes du passé, à Adam Smith, à Turgot, à Ricardo, à tous ceux qui ont constitué ce qu'on a appelé la science économique... Nous les saluons: ils ont été des observateurs, des savants, comme Marx, que M. Deschanel avait

bien raison à ce point de vue de considérer comme un économiste, un économiste dans le vrai sens du mot, de ceux qui décrivaient fidèlement les phénomènes économiques qui s'opéraient sous leurs yeux, non pas de ceux qui devaient se borner plus tard à répéter, comme de simples perroquets, des données ne correspondant plus avec un milieu qui avait lui-même changé.

Marx n'a pas refait Adam Smith, Turgot, Ricardo. Comme eux, il s'est mis directement à l'école des faits, suivant l'évolution économique qui caractérise la fin du XIX^e siècle et aboutissant à des conclusions différentes parce que le milieu était différent.

Puis Guesde développa les théories de la valeur et de la plus-value, réfutant une à une les objections des députés du centre et de la droite, ne laissant sans riposte, avec son mordant habituel, aucune de leurs interruptions. Il acheva son exposé qui ne prit pas moins de deux heures et demie en s'adressant à Edouard Aynard, le principal interrupteur, lui demandant: « Ai-je été clair? » Sur la réponse positive de celui-ci, il ajouta que si son collègue avait besoin d'autres renseignements, il était prêt à les fournir, terminant sur ces mots: « On ne saurait plus, en tout cas, après mes explications, venir exciper devant les travailleurs de l'impossibilité de mettre en mouvement la société de demain qui, si elle doit reporter sur la minorité privilégiée d'aujourd'hui une partie des charges sociales, justifiera pour eux le mot de Marx: « Ils n'ont à y perdre que leurs chaînes. »

Par ce discours, il convient de mettre en relief le rôle percutant qu'a joué Guesde pour inciter les députés à s'assimiler au moins dans ses grandes lignes la doctrine de Marx. C'est grâce à Guesde, comme l'a écrit Zévaès,

que le marxisme prit possession de la tribune parlementaire. Il franchit là un seuil important, car non seulement un certain nombre de députés considérèrent désormais Marx à une plus juste valeur ou s'intéressèrent à lui, mais l'intervention de Guesde, par la voie de la presse, trouva sa répercussion dans l'opinion publique. C'est d'ailleurs une étude spéciale qu'il faudrait consacrer à cette question.

Quittant maintenant Guesde, nous devons revenir en arrière afin d'établir que pour faire connaître le marxisme sous son aspect économique, c'est certainement Gabriel Deville qui apporta la plus forte contribution. Du reste, on peut dire qu'avec Guesde, Lafargue et Gabriel Deville, il y eut longtemps comme une sorte de trinité à la tête du Parti ouvrier français, trinité qui lui donna sa couleur marxiste.

Nous avons vu que Gabriel Deville, dans la section de l'Internationale de Toulouse, se classa comme l'un des tout premiers partisans de Marx en France, mais sans connaître positivement son œuvre.

C'est par la traduction J. Roy parue à partir de 1872 que Deville prit connaissance des huit premières sections du *Capital*, traduction faite sur la seconde édition allemande révisée par Marx. Deville donna en 1884 son *Evolution du Capital* dont il est parlé d'autre part en se basant sur cette édition. Bien qu'il ait jugé plus tard que ce travail présentait les faits et les idées « d'une manière absolue », il eut la satisfaction, alors, de se voir féliciter par Engels, qui proposa à ses amis de le traduire en allemand. Cette traduction ne vit pas le jour, mais à Gand

devait paraître en 1905-1906 une édition belge que suivit l'édition française de 1912, rééditée par les éditions du Parti socialiste SFIO. Cette troisième édition française, formant un volume in-12 de cent trente-deux pages, devait comporter des corrections de Deville, mais celui-ci les ayant adressées après le tirage du volume, il était trop tard pour en tenir compte. Elles figurent dans un exemplaire dont Deville m'a fait don en octobre 1935, et qui pourront servir à une quatrième édition qu'il envisageait, bien que ne dissimulant pas les « imperfections » de son travail « au point de vue de la forme et au point de vue du fond, aussi bien sous le rapport historique que sous le rapport théorique »¹.

Deville, par la suite, devait donner toute une série d'ouvrages imprégnés de marxisme et dont *Principes socialistes*, édité en 1896, est comme le résumé. Il a fait précéder cette production d'une préface de vingt-huit pages exprimant ce que déjà il pensait quand il fit paraître ses premiers travaux, qui, on ne saurait trop le remarquer, roulent entièrement sur le marxisme. C'est pour lui le seul « socialisme qui compte », le seul « qui s'impose », parce qu'il est « sorti de la critique économique », parce que seul « il est réellement vivant », qu'il « ne part d'aucun principe abstrait », qu'il a pour base « la constatation des faits étudiés sans parti pris dans leur développement historique ». Aussi bien il affirme qu'en raison de ces caractères, « la théorie marxiste a incontestablement droit à se dire scientifique », ajoutant au surplus: *Ce qui fait*

¹ Avant-popos de Deville du 4 juin 1905 à l'*Evolution du « Capital »*. Introduction manuscrite de Dommanget à une quatrième édition (Fonds Dommanget).

*la force de la doctrine scientifique de Marx, c'est que, dans ses applications comme dans ses affirmations, elle n'est que l'interprétation correcte de la vie sociale envisagée dans ses fondements matériels et dans la diversité de ses manifestations, sans en négliger aucune*¹.

Deville a certes reconnu qu'il devait aux articles de Lafargue « une connaissance plus complète de la théorie, et par suite une correction plus grande »². Mais, en fait, son apport personnel à la diffusion de cette théorie n'est pas moindre que celui de Lafargue.

On doit donc s'étonner qu'alors que Lafargue a donné lieu à des études biographiques et à des travaux nombreux, Gabriel Deville n'ait fait l'objet d'aucune biographie. Déjà, quand il mourut, Emile Buré constatait qu'il était « presque complètement oublié ». « *Il fut pourtant avec Guesde, ajoutait-il judicieusement, l'un des fondateurs du Parti ouvrier français et, par le truchement de ce parti, l'introducteur en France du marxisme, du socialisme scientifique.* »³

Zévaès et Bracke, qui consacrèrent aussi alors un article au disparu, firent la même constatation. Le premier confirme que le nom de Deville « ne dit pas grand-chose aux jeunes générations », bien que son rôle ait été « considérable dans le socialisme ». Il se trompe cependant quand il fait de Guesde l'initiateur du marxisme chez Deville⁴.

Outre ce qui a été établi d'autre part, celui-ci n'a-t-il pas reconnu formellement que « jusqu'à lui » il avait eu

¹ *Principes socialistes*, Giard, p. XIII.

² *Ibid.*, p. V.

³ *L'Ordre*, 6 mars 1940.

⁴ *L'Œuvre*, 7 mars 1940.

« des tendances » marxistes auxquelles Guesde avait donné « de la précision et de la cohésion »¹. Plus d'un demi-siècle après l'apparition des premiers travaux marxistes de Deville, Bracke n'hésitait point à en recommander la lecture, car il y constatait une « analyse pénétrante des faits » et, comme dans ses articles de l'*Egalité*, « *une grande clarté d'exposition, une logique serrée*, dit-il, *s'y unissant à une sorte de sentiment de colère de savant contre les falsifications de pensée habituelles aux adversaires du socialisme* »².

En effet, dans tous ses exposés, Deville ne ménageait pas ses sarcasmes contre les gens qui, selon son expression, « veulent pouvoir parler du marxisme sans lire Marx »³.

Il était alors tout à fait intransigeant, et l'on n'aurait pu prédire, suivant la pointe de Jaurès, qu'il passerait au « modérantisme intransigeant » ralliant la droite du socialisme, allant jusqu'à approuver la participation ministérielle de Millerand. Aussi, après avoir été élu deux fois député de Paris, sa troisième élection fut compromise, et il fut battu en mai 1906. A partir de cette époque, non seulement il se retira de la vie militante, mais il entra en 1907 dans le personnel diplomatique, d'où il ne sortit qu'en 1915. C'est ce qui explique pourquoi les nouvelles générations socialistes ne le connaissaient pas, malgré ses brillants états de service. Mais, en dépit de ce repliement, Gabriel Deville restait fidèle au marxisme, et Jaurès, qui considérait comme « un grand malheur » sa sépa-

¹ *Principes socialistes*, p. V.

² *Le Populaire*, 5 mars 1940.

³ *Principes socialistes*, p. VII.

ration du Parti, ne lui en conservait pas moins son estime « pour la loyauté de son caractère et les qualités de son esprit »¹.

Il est mort à près de quatre-vingt-six ans en mars 1940. Le 8 février, il écrivait encore: *Ce qui restera du marxisme, quoi qu'on fasse, ce qui mérite de rester, c'est le sens de la réalité, l'adaptation aux faits bien étudiés pouvant seule fournir les possibilités d'évolution sérieuse. Qu'on se trompe dans l'étude des faits, cela ne nuit en rien à l'affirmation que c'est cette étude qui doit servir de fondement. Bien sûr, il y a pas mal de marxistes qui ont débité des stupidités, mais Marx n'en est pas responsable. Il a pu anticiper beaucoup trop, et n'a pas hâté les événements en étant pressé de les voir se produire. S'il n'y avait que les erreurs dont il est responsable, ce ne serait rien; dans les règles qu'il a posées, on trouverait le moyen d'en avoir aujourd'hui raison. Ce qui est triste, c'est ce que certains se prétendant marxistes et les adversaires abritent maintenant sous le nom de marxisme*². On retiendra de Deville cette ultime pensée en faveur du marxisme.

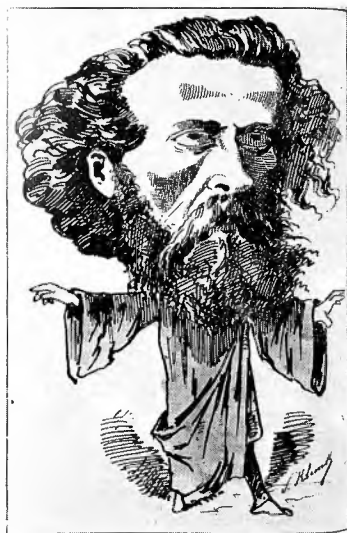
On doit retenir aussi un fait qui en dit long sur les assises solides de Deville en marxisme, à savoir que Lafargue avait recours à lui, parfois, pour préciser des notions marxistes. Ne lui écrivait-il pas encore le 24 décembre 1896: *Vous qui avez une si exacte connaissance du premier volume du Capital, pourriez-vous m'indiquer les passages où Marx parle du prix de production?*

¹ *L'Humanité*, 12 mai 1906, « Une lettre de Gabriel Deville ».

² Fonds Dommanget. Lettre à Dommanget.



1



3

- 1 Claude Gambon.
- 2 Victor Considerant.
- 3 Eugène Dupont.
- 4 Charles Ferré.



4

1

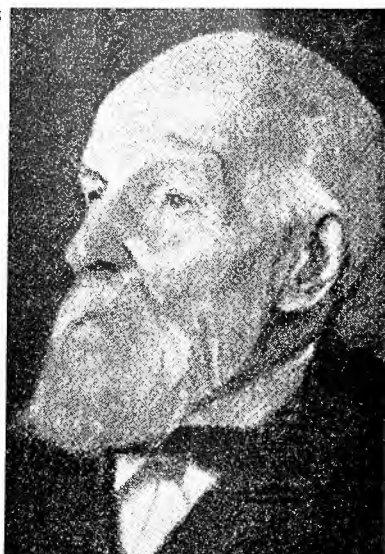


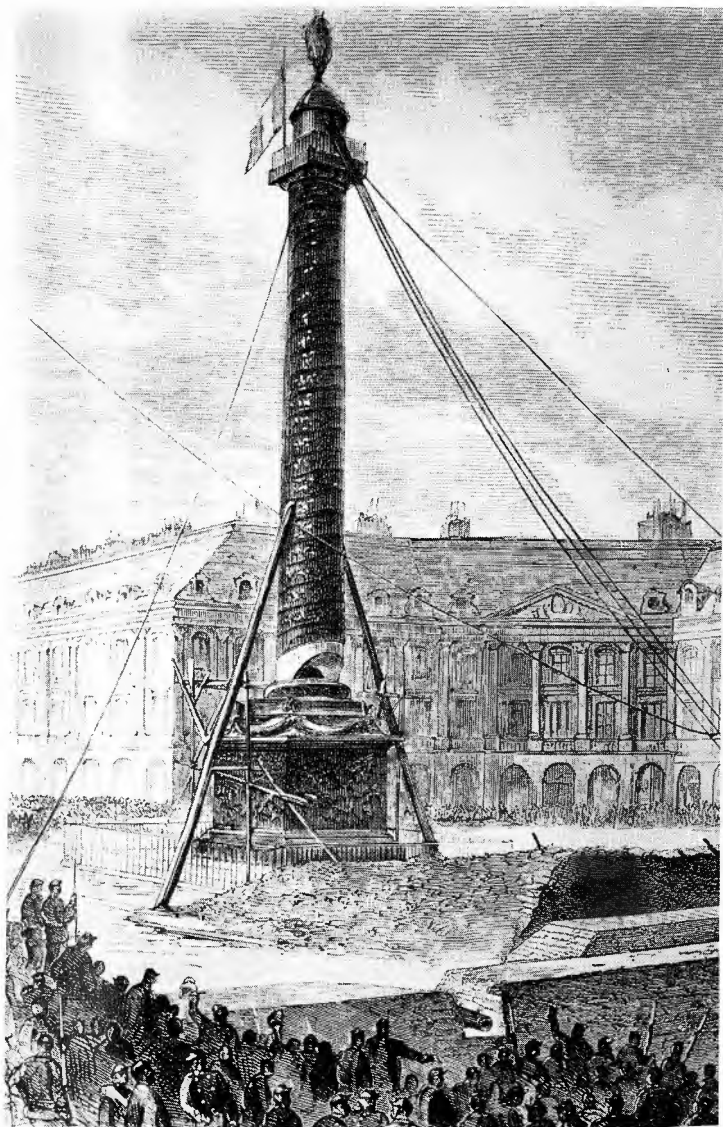
- 1 Jules Vallès.
- 2 Gustave Courbet.
- 3 Zéphirin Camélinat.
- 4 Démolition de la Colonne Vendôme en 1871.

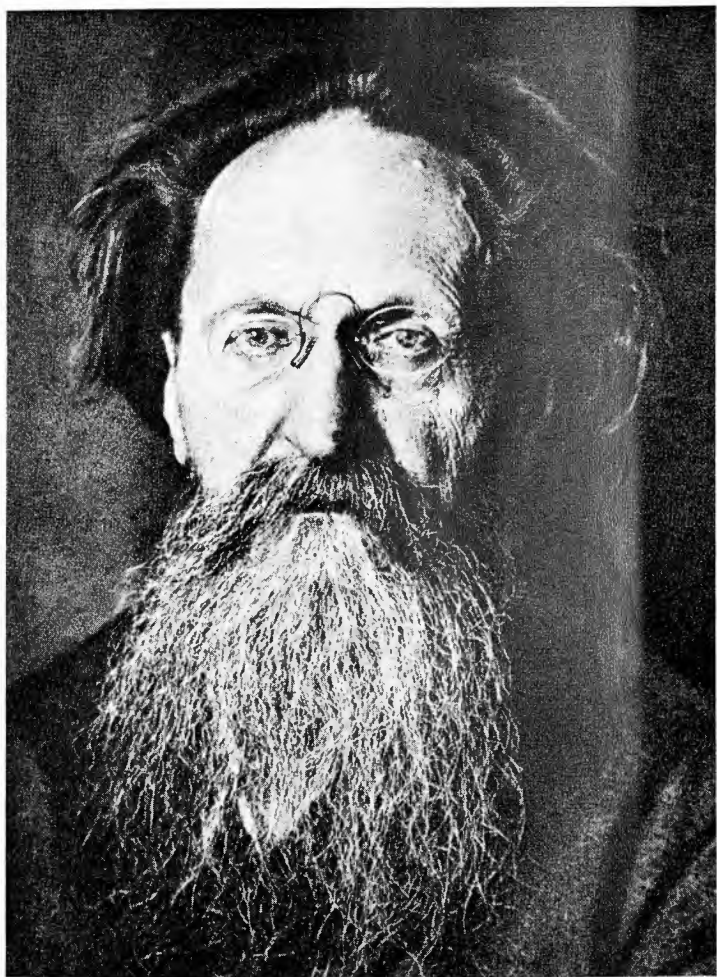
2



3







Jules Guesde en 1918.

*J'en ai besoin pour un travail que je prépare sur la théorie de la valeur, ou plutôt sur son application dans le monde capitaliste*¹.

Si pourtant Lafargue avait de qui tenir au point de vue marxiste, étant donné les liens de parenté qui l'unissaient à l'auteur du *Capital* par suite de son mariage avec Laura, fille cadette de celui-ci, Deville ne s'était pas trouvé dans les mêmes conditions pour s'assimiler le marxisme. Mais il était issu d'une famille républicaine et socialiste qui le prédisposait à en accepter toute la base politique. Son grand-père paternel avait été représentant du peuple à la Constituante de 1848 et à la Législative de 1849; il siégeait dans cette assemblée à la Montagne, fut arrêté pour l'affaire du 13 juin 1849 et condamné à la déportation par la Haute Cour de Versailles. Le père de Deville avait été à la tête de la Municipalité de Tarbes après le 4 septembre. De ses deux oncles, Louis avait été révoqué après le 13 juin 1849 et Amédée, l'un des grands docteurs de l'époque, qui fut le médecin de Victor Hugo, fut proscrit du 2 décembre².

Cette ascendance politique de Deville, qui contribua à le prédisposer au marxisme, trouve en quelque sorte son pendant dans l'ascendance consanguine de Lafargue, qui contribua à faire de lui un défenseur des classes exploitées. On n'a pas manqué en effet de souligner bien des fois que Lafargue, né à Santiago de Cuba, avait dans les veines le sang de trois races opprimées, ce qui le fit traiter de

¹ Fonds Dommanget.

² *Id.*

mètèque, Cubain et Caraïbe quand il se présenta comme candidat à la députation.

Il avait d'abord participé à l'agitation républicaine sous le Second Empire, dans les rangs de la jeunesse estudiantine, s'inspirant de Blanqui sur le plan politique et révolutionnaire, de Proudhon sur le plan économique. Il attribuait à Blanqui « l'honneur et l'initiative d'avoir débarrassé la morale et la science économique de tout élément supranaturel », et à Proudhon « l'honneur d'avoir fait l'éducation révolutionnaire d'une partie de la jeunesse » de sa génération¹.

Exclu des facultés de France pour sa participation au Congrès international de Liège, il se rendit à Londres en vue d'achever ses études médicales. C'est là que résidait Karl Marx. Lafargue hésitait à le rencontrer. Il se fit donner une lettre de recommandation attribuée par les uns à Tolain, par d'autres à Victor Jaclard, cette dernière version paraissant la plus vraisemblable.

Sa visite en février 1865, après la fondation de l'Internationale, n'apparaît point dans les lettres d'alors de Marx et Engels qui ont été conservées². Elle devait être de simple politesse. Mais l'impétuosité de Lafargue amena une discussion passionnée qui se prolongea toute la nuit, jusqu'au matin. Elle fut décisive. Lafargue fut séduit et conquis. L'impression produite sur « le créole » — comme l'appelait Marx — fut telle qu'il retourna s'entretenir avec le théoricien dont il admirait le génie, et dont il adopta

¹ *Le Coupe-Papier*, novembre 1936, A. Zévaès: « Voici soixante-dix ans, Lafargue rencontrait Marx », et *La Révolution française*, 20 avril 1879.

² *Correspondance Marx-Engels*, Ed. Molitor, t. VIII, pp. 133-177.

la doctrine en une série d'étapes qu'il a narrées ainsi, un quart de siècle plus tard: *Pendant des années, j'ai accompagné Marx dans ses promenades à Hampstead Heath. C'est au cours de ces marches à travers les prairies que je fis mon éducation économique. Sans même le remarquer, il développait devant moi tout le contenu du premier volume du Capital au fur et à mesure qu'il l'écrivait. D'ordinaire, à peine rentré, je notais immédiatement ce que je venais d'entendre. Au début, il n'était pas facile de suivre cette pensée profonde et complexe. Malheureusement, j'ai perdu ces précieuses notes; après la Commune, la police s'empara des papiers que je possédais à Paris et à Bordeaux et les brûla. Je regrette surtout la perte des notes que j'avais écrites un soir où Marx m'avait exposé, avec cette richesse de développement qui lui était particulière, sa géniale théorie de l'évolution des sociétés humaines. Ce fut pour moi comme si un voile se déchirait devant mes yeux. Pour la première fois, je compris clairement la logique de l'histoire mondiale et les causes matérielles des manifestations, si contradictoires en apparence, du développement de la société et de la pensée humaine. J'en fus émerveillé, et je conservai cette impression durant de longues années¹.*

A la vérité, Lafargue restait infecté de proudhonisme, ce qui explique ce passage d'une lettre de Marx à Engels: *Ce sacré Lafargue me fatigue avec son proudhonisme, il ne me laissera en paix que le jour où je lui assénerai quelques bons coups sur sa caboche de créole².*

¹ *Neue Zeit*, 1891; trad. française: *Souvenirs sur Marx et Engels*, Moscou, s. d. (vers 1957), p. 75.

² *Correspondance Marx-Engels*, Ed. Molitor, t. IX, p. 99.

Ces propos quelque peu vifs ne doivent pas faire oublier la sympathie que Marx éprouva pour Lafargue dès les premiers contacts qu'il eut avec lui. Il le présente à Engels comme un beau jeune homme, intelligent, énergique, extrêmement doué et très sportif¹. Aussi lorsque Lafargue, épris de « la douce et bonne » Laura, par ailleurs « rose et blonde » avec des « opulentes boucles dorées [qui] brillaient comme si le soleil couchant s'y fût réfugié », demanda sa main, elle lui fut donnée. Pourtant, ses « extravagances sentimentales » cadraient peu avec la froideur de Laura et ne plaisaient point à Marx, qui n'en considérerait pas moins Lafargue « comme un ami »². La crainte qu'il se suicide influa sur sa décision et celle de Laura. La date du 6 août 1866 marque les fiançailles³. Ce mariage, ainsi que celui de Charles Longuet avec la sœur de Laura, devait faire écrire plus tard au fils du communard Régère, professeur à Londres, ces lignes peu flatteuses pour la proscription et bien exagérées: *Les gros bonnets épousent les filles de Marx, c'est là une douce sinécure. Les autres sont dos-verts ou voleurs*⁴.

Bien que, de l'aveu de Marx, l'attraction de Lafargue soit passée du père à la fille⁵, il demeure que son union avec Laura cimente son marxisme. Il le répand dans la proscription à Londres et, aux approches de la parution en Allemagne du premier volume du *Capital*, le ménage

¹ *Correspondance Marx-Engels*, Ed. Molitor, t. IX, p. 99 et le *Vétéran socialiste*, article de P. Dormoy déjà cité.

² *Correspondance Marx-Engels*, t. IX, p. 76 (lettre du 20 juin 1866).

³ *Ibid.*, t. IX, p. 99.

⁴ *Movimento Operaio e Socialista*, juillet-décembre 1966, p. 261.

⁵ *Correspondance Marx-Engels*, t. IX, p. 99.

— comme nous l'avons vu — en traduit la préface pour le *Courrier français* (septembre 1867) ¹. Lafargue ayant déjà donné dans la *Rive gauche* une analyse des idées de Marx et dans la *Lutte sociale* une longue citation du « D^r Karl Marx » ², ces productions, jointes à celles dont il est fait état plus haut, font incontestablement de lui le premier en date des introducteurs du marxisme en France.

Rentré à Paris, Lafargue continue la lutte contre l'Empire et soutient ensuite la Commune. Celle-ci vaincue, Lafargue, à nouveau obligé de s'exiler, passe en Espagne où, combattant Bakounine, il s'y fait l'introducteur du marxisme à la fois par son action personnelle, l'orientation nouvelle qu'il imprime à *La Emancipación*, puis l'aide qu'il apporte à la traduction en espagnol du premier tome du *Capital* ³.

Après un nouveau séjour à Londres, Lafargue, de retour en France, trouve, grâce à Guesde, un terrain tout préparé pour l'extension du marxisme dans la partie avancée de l'opinion, alors que le marxisme n'a pas encore fait sa trouée dans les milieux généralement bien informés. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, Charles Fauvety, qui avait fait ses débuts dans l'Ecole saint-simonienne en 1830 et revendiquait toujours le titre de socialiste, malgré ses attaques contre cette doctrine dans les articles qu'il publie de 1876 à septembre 1879 à ce sujet, ne fait même pas

¹ *Correspondance Marx-Engels*, t. IX, p. 217 (lettre du 12 septembre 1867).

² Tchernoff: *Le Parti républicain au Coup d'Etat et sous le Second Empire*, p. 351. G. Weill: *Histoire du Mouvement social en France*, 2^e éd., p. 120.

³ *Correspondance Marx-Engels*, t. IX, p. 217.

mention de Marx. Passant en revue les principales têtes du socialisme, il nomme Cabet, Proudhon, Owen, Fourier, Infantin, Bakounine et même Louis de Turreil¹. En 1879, Hippolyte Passy, dans une communication à l'Institut sur le socialisme, passait également Marx sous silence. Il n'en était pas de même de l'académicien belge Emile de Laveleye qui, dans son ouvrage sur le socialisme publié à Paris, contribuait à faire connaître Marx en lui consacrant un chapitre spécial. Il reconnaissait que Marx possédait « à fond l'économie politique », louait « sa logique d'acier » tout en trouvant que le *Capital*, considéré par les adversaires « comme un livre original et remarquable », n'en était pas moins un « vrai casse-tête », aussi « abstrait qu'un traité de mathématiques ». De tels propos — et combien d'autres! — ne pouvaient évidemment que pousser bien des intellectuels à s'intéresser à Marx².

Contrairement à ce qu'on pourrait supposer, Lafargue ne collabora point à la première *Egalité*, mais on le trouve à la seconde, qui reparait le 21 janvier 1880. Dès lors, par la brochure et le livre, non seulement il fait connaître en France la doctrine de Marx, imprégnée il est vrai d'humanisme et de rousseauisme, mais il l'étend et l'approfondit en l'appliquant à des points nouveaux ou négligés. C'est ce que Bracke a très bien marqué: « *Tantôt il expliquait la portée et la signification de l'évo-*

¹ *La Religion laïque, Organe de Régénération sociale*, 1876-1879, *passim*.

² *Journal officiel*, 19 juin 1879. *Le Socialisme contemporain*, Germer-Baillière, 2^e éd. 1883, chap. IV et p. 174.

lution qui aboutit aux Trusts américains; tantôt il montrait les théories du Capital justifiées dans le Fonctionnement économique de la Bourse. Dans diverses revues, comme la Neue Zeit, dont il fut un des collaborateurs permanents, il étudiait tour à tour la genèse des idées de Dieu, de l'âme, le problème de la connaissance, publiant ses études en brochures ou les réunissant sous un titre commun: Le Déterminisme économique.

» A la suite d'une polémique, un éditeur faisait paraître un livre où Yves Guyot et lui exposaient contradictoirement les thèses bourgeoise et socialiste sur les Origines et l'Evolution de la Propriété. Une joute courtoise avec Jaurès donnait lieu à la brochure: Idéalisme et Matérialisme dans la Conception de l'Histoire.

» Toutes les bibliothèques de groupes et de militants possèdent les brochures plus minces: La Charité chrétienne, Monsieur Vautour. »¹

Bracke n'a garde d'oublier que la forme du pamphlet convenait au talent de Lafargue, d'une « veine toute française ». Il cite la *Religion du Capital*, l'*Appétit vendu* et cet admirable *Droit à la Paresse* qui l'a fait souvent comparer à Diderot même par un homme comme Edouard Drumont. Mile Joka (Yougoslavie) le compare aussi à Paul-Louis Courier².

Ces pamphlets rendirent accessible à tous le marxisme, car Lafargue s'y révèle, suivant le mot de Paul Faure,

¹ *L'Humanité*, 28 novembre 1911, « Paul et Laura Lafargue », par Bracke.

² Paul Lafargue: *Iz bor iz Djela*, Zagreb 1957, p. 80. A noter que Z. M. Protasenko, dans les *Problèmes du Matérialisme historique dans les Travaux de Paul Lafargue*, Leningrad 1962, ne dit rien du *Droit à la Paresse*.

« une espèce de Gavroche génial » ¹. Aussi peut-on classer Lafargue au premier rang de ceux qui vulgarisèrent le marxisme ou plutôt, encore une fois, un marxisme largement puisé à d'autres sources, telles que l'américanisme et la philosophie du XVIII^e siècle.

Plus généralement, en tenant compte de toute l'œuvre importante de Lafargue, Kautsky a pu dire à ses funérailles que, des disciples de Marx et Engels: « *C'est lui qui le premier a saisi le marxisme dans tout son ensemble, c'est-à-dire tant au point de vue économique qu'au point de vue politique.* » ²

Mais, revenons-y, ainsi que le lui a reproché Marx, qui, comme on sait, s'écriait parfois, agacé par les productions de son gendre: « Je ne suis pas marxiste! » — le marxisme répandu par Lafargue est assez élastique. Aussi André Philip a-t-il pu faire remarquer dans son dernier livre, rien qu'en analysant un passage du *Catéchisme socialiste*, que le marxisme de Lafargue rejoint l'hédonisme de Bentham, exalte l'instinct acquisitif à l'instar des économistes libéraux, et « exprime une totale adaptation au matérialisme bourgeois et au scientisme primitiviste de son siècle ». Du reste, malgré ces points négatifs, ce marxisme plus poussé, plus approfondi, moins dogmatique que celui de Guesde, joint aux divergences apparues au cours de luttes politiques, en dernier lieu à propos de l'affaire Dreyfus, explique ces dissentiments entre Guesde et Lafargue, que Daline a étudiés sur une base documentaire ³.

¹ *Le Populaire*, 3 décembre 1936, « Manifeste du Palais de la Mutualité ».

² *L'Humanité*, 4 décembre 1911.

³ *Les Socialistes*, Ed. du Seuil, p. 17. Z. M. Protasenko: *Les Pro-*

Ce serait une injustice de ne pas faire figurer Laura Lafargue à côté de son mari, jusqu'à la mort, comme introductrice du marxisme en France. Non qu'elle ait produit des œuvres originales, mais par la collaboration permanente qu'elle apporta à son époux. On lui doit, avec lui, la traduction de chapitres tirés de l'*Anti-Dühring* d'Engels et du *Manifeste communiste*, « la seule », selon Bracke, « rendant le fond et la forme de l'original ». Elle a publié seule, d'autre part, la traduction de *Révolution et Contre-Révolution en Allemagne* et *Contribution à la Critique de l'Economie politique*. Elle avait achevé la traduction de la *Sainte Famille* quand elle se suicida, ce qui prouve, contrairement à la dernière résolution de Lafargue, que, tout comme lui, elle était loin d'être privée par l'âge de ses forces intellectuelles.

Après avoir évoqué Laura Lafargue, ce serait également une injustice de ne pas sortir de l'ombre la figure d'Emile Giot¹, brave militant que Paul et Laura employèrent comme jardinier. Giot est le type même de ces obscurs qui propagèrent le marxisme sans l'avoir approfondi. Ils furent légion, et il serait vain et d'ailleurs impossible de les faire connaître. Tout au plus peut-on se borner à citer Giot à titre d'exemple.

D'abord ouvrier peintre, il devint ensuite charcutier,

blèmes du Matérialisme historique dans les Travaux de Paul Lafargue, Leningrad 1962 (en russe). *Annuaire d'Etudes françaises*, Moscou 1964, p. 297.

¹ O. Testut: *L'Internationale*. Troisième procès de l'AIT à Paris. James Guillaume: *L'Internationale*, t. II et IV. 12^e Congrès du POF, compte rendu, p. 4. 15^e Congrès du POF, compte rendu, p. 25. Souvenirs de Gabriel Deville et Lucien Roland. Fonds Dommanget (douze lettres de Giot et une de Mme Pouzier).

ce qui explique sa spécialité de « tuer le cochon » chez Lafargue à Draveil où, à une certaine époque, sa propriété touchait à celle de l'écrivain socialiste. Il avait été, avec Lafargue, l'un des membres influents de l'AIT (1^{re} Internationale) à Paris. Il y représentait avec Chouteau et Delvincourt la Chambre syndicale des ouvriers peintres, et appartenait à une autre section de l'Internationale, le Cercle d'études sociales. Il assiste, le 18 mars 1870, à la réunion où s'élabore le projet de statuts de la Fédération parisienne. Il signe, de même que Lafargue, le 2 mai 1870, la protestation du Conseil fédéral contre les poursuites des dirigeants du mouvement, protestation qu'inséra la *Marseillaise*. Au troisième procès de l'Internationale, il fut condamné le 8 juillet 1870 à deux mois de prison et vingt-cinq francs d'amende, avec une contrainte par corps de quatre mois.

Giot adhéra naturellement au Parti ouvrier. Il en fut le délégué au 12^e Congrès à Nantes (14-16 septembre 1894), puis au 15^e Congrès à Paris (11-14 juillet 1897). Il a été d'abord conseiller municipal d'Ivry, puis de Bondy où il acquit une propriété, après avoir gagné un gros lot à la Loterie nationale. Cette propriété était pourvue d'un étang dans lequel Guesde venait pêcher. Giot se fixa finalement dans un pavillon de Viroflay, non loin de celui de Gabriel Deville. Il y vivait avec Mme Pouzier et fréquentait beaucoup son voisin, le camarade Trant, retraité de l'Imprimerie nationale, qui fut candidat législatif socialiste en Seine-et-Oise. Giot a été secrétaire de la section de Viroflay du Parti SFIO.

On s'assure, d'après une série de lettres qu'il adressa à Lucien Roland et qui s'échelonnent de 1928 à 1933, qu'il resta ferme sur ses positions guesdistes, malgré la neige

des années. Il allait dans les manifestations à Paris et posait des « colles » aux candidats qui n'étaient pas du Parti socialiste dans les élections législatives. Toutefois, dans le Parti, il trouvait qu'il y avait « trop de m'as-tu-vu ». Il reprochait aussi au Parti de perdre son temps « à peloter les radicaux ».

Il mourut à Viroflay, et ses enfants, qui n'avaient pas ses idées, le firent enterrer à l'église.

A côté de « l'obscur » Giot, il ne faut pas oublier de faire une place au prestigieux F. Engels dans l'introduction et, aussi et surtout, la clarification du marxisme en France.

Inutile de présenter l'ami intime, le compagnon fidèle ou plutôt l'*alter ego* de Marx, qui, sans lui, n'aurait pu surmonter la misère et se trouver en état d'écrire son œuvre fondamentale.

Cet homme éminent, qui n'a pas encore trouvé un biographe à sa mesure, était extrêmement doué pour les langues. Il en bredouillait une dizaine, suivant son expression, et connaissait parfaitement la nôtre. Cette particularité rare en fit pour « Mohr » l'auxiliaire le plus précieux pour la propagation du marxisme, spécialement dans notre pays. On peut dire qu'Engels, travailleur infatigable et au courant des problèmes sociaux du monde, par sa correspondance avec les Lafargue et Gabriel Deville, s'avéra un guide précieux et incomparable pour ces représentants et écrivains des idées marxistes dans le mouvement ouvrier français. Il faudrait pouvoir reprendre et suivre de près toutes les lettres publiées jusqu'ici à Marx, Lafargue et Deville pour éclairer cette position de premier ordre. C'est une entreprise qui ne peut évidemment trou-

ver sa place ici. Mais rien que les fragments de lettres inédites cités plus haut suffiraient à établir cette position.

Encore en 1888, Deville, qui s'intéressait toujours vivement au *Capital* (2^e vol.) trouvait en Engels un brillant et scrupuleux exégète de cet écrit difficile à assimiler. Une lettre inédite en est la preuve indiscutable. Et, comme elle apporte sur l'œuvre maîtresse de Marx des détails qui sont loin d'être négligeables, il n'est pas hors de propos de la reproduire intégralement. Nous tenons, en effet, à ne pas l'amputer des quelques lignes préliminaires qui n'ont rien de commun avec les difficultés que soulevaient l'interprétation d'une formule de Marx.

Ces lignes roulent sur Balzac, et elles s'expliquent parce que 1888 est l'année où Deville publie dans la « Bibliothèque contemporaine » des « extraits coordonnés » sur la femme et l'amour selon Balzac. Il envoie son livre aujourd'hui complètement ignoré¹ à Engels qui le remercie avant de fournir ses explications sur la formule de Marx.

Voici la teneur de la lettre :

Cher citoyen Deville,

Merci de votre livre sur Balzac qui me promet bien du plaisir. Après Cervantès, Balzac est, à mes yeux, le plus grand romancier de tous les temps, en même temps que l'historiographe le plus fidèle de la société française de 1815 à 1848. J'aime Balzac sous toutes les formes.

Vous interprétez parfaitement la formule de Marx. Elle

¹ *La Femme et l'Amour, d'après H. de Balzac*. Extraits coordonnés par Gabriel Deville, Calmann-Lévy, éd. in-12, 296 p., avec préface de 13 p. et un index donnant les ouvrages servant de référence. Fonds Dommanget, dossier Gabriel Deville.

était en manuscrit: $G - W < \frac{A}{P_m}$, et ce ne sont que la ...¹ et le bon plaisir de l'imprimeur qui ont mis le signe $<$, cause de malentendus de toute sorte.

La formule complète p. 18

$$G - W < \frac{A \dots P \dots W' - G'}{P_m}$$

$$\text{ou } G - W < \frac{A}{P_m} \dots P \dots (W + w) - (G + g)$$

veut donc dire:

G, argent, changé en W (marchandise), laquelle marchandise se compose de A (force-travail) et de P_m (moyens de production); cette marchandise W est soumise au procès de production P, lequel a pour résultat une nouvelle marchandise W' (de différente qualité, mais cela ne nous regarde pas ici où il s'agit de valeurs seulement), plus grande de valeur que W, et par conséquent égale à W plus un incrément (W + w); ce W' est de nouveau échangé contre de l'argent, c'est-à-dire contre une somme G' plus grande que G, ou bien égale à G plus un incrément g (G + g).

Le signe — sert pour marquer l'accomplissement d'un échange; les ... désignent que la valeur en question subit un changement de forme qui n'est pas l'échange — ici le procès de production.

Si vous avez besoin d'autres explications, je suis toujours à votre disposition. Ce deuxième volume vous donnera, je crains, du fil à retordre, sans vous récompenser par de nouvelles solutions éclatantes. Il s'y agit de choses qui se passent entre bourgeois; les résultats sont très beaux théoriquement, mais sans application immédiate.

¹ Mot illisible.

C'est pourquoi je ne suis pas pressé de le voir traduit en français ou en anglais; il lui faut le troisième volume pour complément.

Agréez mes saluts bien cordiaux.

*F. Engels*¹.

Tout commentaire, c'est le cas de le dire, affaiblirait la portée de ce texte.

Deville en sort grandi par le *satisfecit* que lui administre Engels au début du deuxième alinéa, alors qu'Engels avait fait des réserves sur le résumé du *Capital* dont Deville, assez étourdiment, avait confié la traduction allemande à Max Quarck en janvier 1886. On ne saurait passer sous silence en effet qu'Engels, après avoir sévèrement critiqué le résumé de Deville en janvier et février 1884, était revenu à la charge dans une lettre à Laura Lafargue le 17 janvier 1886, en soulignant à nouveau les défauts de la seconde moitié du livre².

Mais, compte tenu de tout ce qui vient d'être dit, quel rôle au juste le guesdisme a-t-il joué dans la pénétration du marxisme en France? C'est la question qu'on doit se poser, et à laquelle Claude Willard et Michelle Perrot ont déjà répondu.

Le premier remarque que, de 1882 à 1889, les guesdistes n'éditionnent aucun ouvrage de Marx et d'Engels. Cette indigence est à peine compensée par une reproduction en

¹ Fonds Dommanget, dossier Gabriel Deville.

² F. Engels, Paul et Laura Lafargue: *Correspondance*, Editions sociales, Paris, t. I, pp. 333, 334, 335. *Correspondance Marx-Engels. Lettres sur le « Capital »* présentées et annotées par Gilbert Badia. Paris, Editions sociales, pp. 331-335.

feuilleton du *Socialiste* du *Manifeste communiste* traduit par Laura Lafargue¹, et du début de la *Guerre civile en France* par la même.

Michelle Perrot a recherché par des sondages si, à défaut de traductions pour faire connaître Marx et Engels, les guesdistes ne faisaient pas bonne part à des citations d'eux. Or, pour la période 1877-1893, elle n'a relevé dans la presse guesdiste, sur 450 numéros examinés, que 139 invocations à Marx-Engels et seulement 30 citations. Pour cette même période, Michelle Perrot a constaté que la même presse n'a donné que quatre biographies de Marx et une d'Engels, que trois portraits de Marx et deux d'Engels. Tout cela est bien mince, et peu de nature à faire connaître le marxisme et ses créateurs².

On doit du reste ajouter que quand les groupes du POF se placent sous l'égide d'un doctrinaire ou combattant socialiste, ce qui se fait dans une très faible proportion, d'ailleurs, il est très rare que le nom de Marx l'emporte. On signale à Roubaix un groupe s'intitulant Karl-Marx. Il siège aux Congrès du POF de 1892, 1893, 1894, 1897. Pour l'année 1893, conjointement avec un groupe Karl-Marx d'Amiens, et pour l'année 1897 avec un groupe du même nom de Bordeaux³. C'est peu, mais on doit signaler que le chantier de Nantes des Chevaliers du Travail français fondé le 23 mai 1895 se donne le nom de Karl-Marx, sans doute sur l'initiative du guesdiste Brunellière⁴. Un point positif à noter, c'est que, quand se

¹ *Les Guesdistes*. Paris, Editions sociales, 1965, pp. 28, 159, 549.

² *Annales*, mai-juin 1967. « Controverse sur l'introduction du marxisme en France », p. 706.

³ Fonds Dommanget. Congrès du POF.

⁴ Maurice Dommanget: *La Chevalerie du Travail française*, p. 335.

fonde le Parti socialiste de France par l'alliance des guesdistes et des vaillantistes, sur les cinq écussons qui dominent la salle du Congrès le Commeny (1904), deux étant affectés aux militants locaux, les trois autres sont consacrés à Blanqui, Marx et Engels¹. Si l'on prend les années 1892 et 1893 comprises dans les sondages indiqués plus haut, un certain nombre de remarques s'imposent. D'abord, on constate que la Bibliothèque du Parti ouvrier ne vend en janvier 1892 que le « rapport du Conseil général de l'Internationale sur la *Guerre civile en France* de Marx » et l'écrit d'Engels sur le *Mouvement ouvrier en Amérique*. Quant à *Misère de la Philosophie* présenté par Mesa, il est en langue espagnole. Une brochure sur le *18 Brumaire* n'est en vente qu'à partir du 7 novembre. Marx, dans toute l'année, n'est cité que trois fois, et il faut arriver en décembre pour trouver le début d'une étude d'Engels sur « Les trois batailles de la bourgeoisie contre le féodalisme » qui se continue en janvier 1893 sous le titre « Le Parti ouvrier ». On avouera que l'ensemble représente bien peu de choses propres à entraîner et former les socialistes français dans la voie du marxisme. C'est même incroyable de la part d'une organisation s'en réclamant.

L'année 1893 marque, il faut le dire, une progression manifeste en ce sens. Le *Socialiste* reproduit, les 12 et 26 février, la notice sur Marx qu'Engels avait donnée dans le *Vorwärts* du 29 janvier, comme il donne quelques lignes d'Engels dans son numéro spécial sur le 1^{er} Mai. Les textes les plus sérieux sont des interviews d'Engels reproduites *in extenso* et tirées la première du *Figaro* sur la

¹ Claude Willard, *op. cit.*, p. 537.

situation en Allemagne et en Europe (20 mai), la seconde tirée du *Daily Chronicle* sur les élections allemandes (15 juillet). C'est mieux, évidemment, d'autant plus que, parallèlement, la librairie tient l'abrégé du *Capital* de Deville, deux brochures de Lafargue sur le matérialisme économique et une brochure d'Engels sur *Barbarie et Civilisation*, en outre des ouvrages précédemment indiqués. Sur cette lancée, que complètent quelques citations de Marx, il ne faut point s'étonner que l'organe consacre le 6 janvier 1894 près de cinq colonnes à un article massif de Lafargue sur « La théorie de la valeur et de la plus-value de Marx et les économistes bourgeois »¹.

En résumé pour les années 1892-1893, à part cet article sur l'une des clés de voûte du marxisme — et encore n'est-il pas formellement de 1893 — on ne trouve rien de vraiment doctrinal à son sujet. Comment s'étonner dans ces conditions que le marxisme de l'homme du rang guesdiste se réduise à une série de clichés et de formules stéréotypées, toujours les mêmes d'ailleurs? Aussi, quand on parle de l'introduction du marxisme en France dans la masse socialiste à l'époque, c'est sous cet aspect qu'il convient de l'envisager.

S'ajoutant aux « obscurs » et à la trinité marxiste à la tête du POF, il convient de citer, parmi les militants qui propagèrent le marxisme, le citoyen Prudent-Dervillers²,

¹ *Le Socialiste*, années 1892, 1893, 1894.

² Compère-Morel: *Grand Dictionnaire socialiste*, p. 704. Daniel Ligou, *op. cit.*, pp. 67, 73, 76, 117, 122, 124, 131, 133. *Parti socialiste, Compte rendu analytique du 1^{er} Congrès*, pp. 7-10. *Encyclopédie socialiste. La France socialiste*. t. III, p. 194.

qui devint conseiller municipal de Paris en 1890, puis député du 19^e arrondissement. Il est né à Beuvardes (Aisne) le 1^{er} décembre 1849, et il appartenait aux socialistes indépendants avant l'Unité de 1905 au congrès de laquelle il ne siégea point. Auparavant, il avait suivi Paul Brousse. Son nom ne figure même pas dans le *Dictionnaire du Socialisme* de Charles Vérecque annoncé en 1895, et qui ne parut qu'en 1911, pas plus qu'il ne figurait dans la *France socialiste* de Mermeix (Gabriel Terrail) parue en 1886. Le *Grand Dictionnaire socialiste* de Compère-Morel ne lui consacre que trois lignes, mais son portrait figure dans le tome de l'*Encyclopédie populaire du XX^e Siècle* consacré au socialisme, bien qu'il ne soit nulle part question de lui dans l'ouvrage. Daniel Ligou, récemment, dans son *Histoire du Socialisme en France* (1871-1961), a fait à Prudent-Dervillers une place moins négligeable en le citant à plusieurs reprises.

C'est en tant que rédacteur au journal de Paul Brousse, *Le Proletaire*, que Prudent-Dervillers peut et doit être considéré comme l'un des introducteurs du marxisme en France. Le journal, créé après le 2^e Congrès ouvrier dit de Lyon (1878), et conformément aux décisions prises à ce congrès, fut lancé le 23 novembre 1878. Il ne se réclamait d'aucune école, recherchant simplement la vérité en matière sociale. Aussi, à côté d'articles anarchistes et d'autres plutôt radicaux, on y trouve des articles positivistes et des articles collectivistes voisinant avec des articles nettement opposés. Prudent-Dervillers s'affirme un des rédacteurs les plus violents, et c'est précisément pour étayer les thèses socialistes révolutionnaires qu'il cite maintes fois Karl Marx, familiarisant ainsi les lecteurs avec

le nom si peu connu et la doctrine qu'il représente¹.

Un point neuf et qui mérite d'être sorti de l'ombre, c'est la participation des blanquistes à l'introduction du marxisme en France, participation qui a été grandement favorisée à la suite de la Commune par l'émigration blanquiste à Londres, au contact de Marx.

Chez Auguste Blanqui, à côté du révolutionnaire légendaire, il y a un théoricien socialiste trop oublié qui a traité du capital et du travail, et fait la critique des économistes classiques en des pages datant surtout du Second Empire². Mais on remarque que pas une fois, dans les manuscrits qu'il nous a laissés à ce sujet et qui ont été publiés, Blanqui ne cite Marx. Cela ne veut pas dire que l'œuvre de ce dernier lui échappe, puisqu'il a pris la peine d'annoter *Misère de la Philosophie*, parue en 1847³. On doit remarquer d'autre part que ces manuscrits restèrent assez longtemps inconnus, leur publication n'ayant été faite qu'en mars 1885.

En gros, la position économique de Blanqui est similaire à celle de Proudhon, « écrivain d'immense talent, le prince des économistes », écrit l'Enfermé⁴, et c'est tout dire.

Theisz, membre de la Commune et proudhonien lui aussi, s'est « totalement transformé » à Londres, ainsi que nombre de socialistes français, à la suite de ses relations personnelles avec Marx et d'une étude consciencieuse du

¹ G. Weill: *Histoire du Mouvement social en France*, 2^e éd., pp. 224-226.

² Maurice Dommanget: *Les Idées politiques et sociales d'Auguste Blanqui*, chap. II.

³ *Ibid.*, chap. III, p. 127.

⁴ *Ibid.*, p. 142.

Capital. Marx le reconnaît formellement par lettre du 5 novembre 1880. En sorte que quand Theisz traitera de la question ouvrière dans l'*Intransigeant* de Rochefort, ce sera dans cet esprit, ce qui est loin d'être négligeable¹.

Comme Theisz, Edouard Vaillant était doctrinalement proudhonien quand il arriva à Londres comme réfugié. Par Charles Longuet, il fut présenté à Karl Marx. Dès lors, Marx et Vaillant se fréquentèrent. Le 12 février 1873, Marx assiste chez Vaillant à une réunion de l'Internationale où il développe ses conceptions touchant la Révolution en France. Le 10 juillet 1874, Marx assiste encore chez Vaillant à un dîner en souvenir de la Commune. Vaillant, de son côté, retrouve chez Marx bien des communards. D'autre part, étant donné précédemment son séjour et ses études outre-Rhin pendant quatre ans, à une époque où déjà son orientation républicaine et socialiste est fixée, il n'est pas croyable que de 1866 à 1870 Vaillant n'ait pas eu connaissance de quelques bribes du marxisme². Mais de là à dire comme Victor Méric qu'il était « familiarisé » avec les théories de Marx, il y a loin. Engels va trop loin aussi en affirmant que, dès la Commune, Vaillant connaissait le socialisme scientifique allemand au point d'amener ses amis blanquistes « à une plus grande précision théorique ». En réalité, comme l'énoncera plus tard Charles Longuet, on peut peut-être se permettre d'affirmer que Vaillant n'avait pas encore, en 1871, « la connaissance approfondie » de la doctrine marxiste. « *C'est*

¹ Zévaès: *De l'Introduction...* pp. 114, 255. *Correspondance Marx-Engels*, t. I, p. 255.

² Maurice Dommanget: *Edouard Vaillant*, pp. 52 et ss. *La Revue socialiste*, décembre 1950. Helmut Hirsch: « Marx sous l'œil de la police parisienne », p. 534, note 5.

*dans la première année de l'exil, ajoute-t-il, que Vaillant a été profondément influencé par la lecture du Capital, et aussi par ses relations personnelles avec Marx. »*¹

En fait, par l'attitude de Vaillant et de ses amis à la Conférence de Londres (17-23 septembre 1871), par leur action dans l'Internationale, par leurs déclarations diverses, les blanquistes qui devaient former « la Commune révolutionnaire », publiant en juin 1874 le célèbre manifeste *Aux Communeux*, étaient imprégnés de marxisme. Et c'est à Vaillant surtout qu'ils le devaient. En lui, blanquisme et marxisme, comme on a pu dire, se rejoignaient et se confondaient. On s'en assure en suivant de près l'action du *Comité révolutionnaire central*, la formation vaillantiste des blanquistes. A mesure que le temps faisait son œuvre, c'était même Marx, au moins autant que Blanqui, que cette formation invoquait². C'est ainsi que Chauvière, conférenciant à Bruxelles en 1879, fait l'éloge de « l'œuvre scientifique de Marx »³.

Cette position favorable au marxisme de la fraction orthodoxe blanquiste la différenciait profondément de la fraction blanquiste nationaliste, dont Ernest Roche était l'âme. Du reste, dans ses interventions les plus marquées à la Chambre, dans ses rapports au Bureau socialiste et aux congrès socialistes internationaux, Vaillant s'en référait ouvertement à la doctrine de Marx, qu'il proclamait « l'assise inébranlable du monde moderne »⁴. Aussi, Jean

¹ Karl Marx: *La Guerre civile en France*, éd. de 1901, préface du traducteur.

² Maurice Dommanget: *Edouard Vaillant*, pp. 53 et ss.

³ *Le Cri du Peuple*, 21 juin 1879.

⁴ *Le Chômage*, p. 1. *L'Évolution économique et la Révolution sociale*, p. 13.

Longuet va jusqu'à reconnaître que Vaillant fut si profondément pénétré de la pensée marxiste que jusqu'à son dernier jour il demeura son plus savant représentant en France¹.

Un autre blanquiste, le traducteur de Büchner et l'apologiste de Wagner, Albert Regnard, par sa connaissance de la langue et de la culture allemandes, comme par son séjour en tant que réfugié à Londres, était l'un des Français qui connaissaient le mieux Karl Marx. Aussi, dans une conférence faite précisément à Londres le 25 mars 1876, il citait complaisamment et à deux reprises le *Capital* de Marx, et se classait comme l'un des rares à avoir lu et apprécié sa « victorieuse réfutation de la *Philosophie de la Misère* de Proudhon »². Et comme il fréquentait beaucoup, pour ses recherches sur la Révolution française, le British Museum, hanté également par Marx, on peut se demander si les deux hommes n'entrèrent point en relations directes. L'hypothèse est d'autant plus plausible que Regnard, secrétaire général et l'une des têtes de la Préfecture de police, ce foyer blanquiste de la Commune, fit figure de dissident sur les bords de la Tamise, puisqu'il ne rallia point la formation blanquiste dite *Commune révolutionnaire*.

Par l'une de ses productions datant de 1875, il nous confirme qu'alors il connaissait l'édition française du *Capital*, traduction Roy. Il rendait hommage aux travaux

¹ *La Politique internationale du Marxisme*, p. 175. Pour compléter ce paragraphe, voir annexe pp. 219-221.

² *La Révolution sociale*, Londres, juillet 1876, in-12. 50 p., pp. 24, 43.

« remarquables » de Marx dans le domaine de l'économie politique¹. Près de dix ans plus tard, en 1885, traitant de l'Etat pour compléter ses « études de politique scientifique » — vocable à la fois comtiste et marxiste — Regnard sera amené à parler à nouveau du *Capital*, le livre « justement fameux de Karl Marx »². Ce sera pour lui l'occasion de « transcrire » les propositions « définitives formulées par l'homme éminent qui a fait la lumière sur cette question »³. Il affirme que Marx a « définitivement établi » la théorie de la valeur ébauchée par Adam Smith et confirmée par Ricardo⁴. On constate d'ailleurs par un autre écrit que Regnard a retrouvé « certaines idées essentielles de Marx » dans Rodbertus et qu'il croit, après Engels, qu'« en dépit de la priorité de fait », elles se sont développées spontanément chez l'auteur du *Capital*. Ce même écrit nous apprend en outre que Regnard, non seulement connaissait la première partie du *Capital*, la seule publiée en langue française, mais la deuxième partie: *Le Mode de Circulation du Capital*, « œuvre posthume, écrit-il, dont on doit la publication à la piété de l'ami constant de Marx, Friedrich Engels », partie qui « n'a pas été, que je sache, traduite en français »⁵. Cette citation, s'il en était besoin, prouverait que Regnard était l'un des socialistes français les plus avertis touchant le livre magistral de K. Marx, et l'on comprend que Regnard ait tenu, dans son calendrier des héros de l'humanité, à inscrire en ven-

¹ *L'Etat*, 1885, pp. 204-210. *Le Calendrier de l'Ere révolutionnaire et sociale*, pp. 114, 126.

² *Ibid.*, p. 209.

³ *Ibid.*, pp. 204, 205.

⁴ *Ibid.*, p. 210.

⁵ *Le Calendrier de l'Ere révolutionnaire et sociale*, p. 126.

tôse — mois consacré au travail — l'auteur du *Capital* à côté de Babeuf, Owen, Saint-Simon, Fourier et Varlin¹, tandis que Blanqui, Chalier et Sylvain Maréchal, autres socialistes, figuraient à d'autres mois.

Dans son *Histoire de l'Angleterre depuis 1815 jusqu'à nos Jours*, parue en 1882, Regnard reconnaissait que la renommée de Ricardo avait été « rajeunie par les travaux de Karl Marx », mais il ne se ralliait pas pour autant au marxisme, puisqu'il écrivait : *On ne peut admettre les prétentions de ceux qui veulent attribuer à la question économique un rôle prépondérant dans l'évolution et le bouleversement des empires, opinion en contradiction flagrante avec les faits historiques*².

Quelques années plus tard cependant, en 1885, tout en formulant une théorie de l'Etat et en appréciant le rôle des grands hommes dans l'histoire autrement que Marx, il se déclare néanmoins « pour le socialisme scientifique tel qu'il résulte des prémisses posées dans le livre « faisant époque » de Karl Marx »³.

Ces ouvrages de Regnard n'étaient lus que par une élite. C'est grâce à l'action d'Edouard Vaillant en tant que chef de parti — ainsi que nous l'avons vu — que la fraction blanquiste doit être classée, après le POF, comme la formation socialiste qui s'imprégna le plus de Marx et répandit sa doctrine, compte tenu qu'Albert Goullé et d'autres considéraient le marxisme comme une déviation révolutionnaire par rapport au blanquisme.

¹ *Le Calendrier de l'Ere révolutionnaire et sociale*, p. 66.

² P. 15.

³ Prospectus de l'Etat.



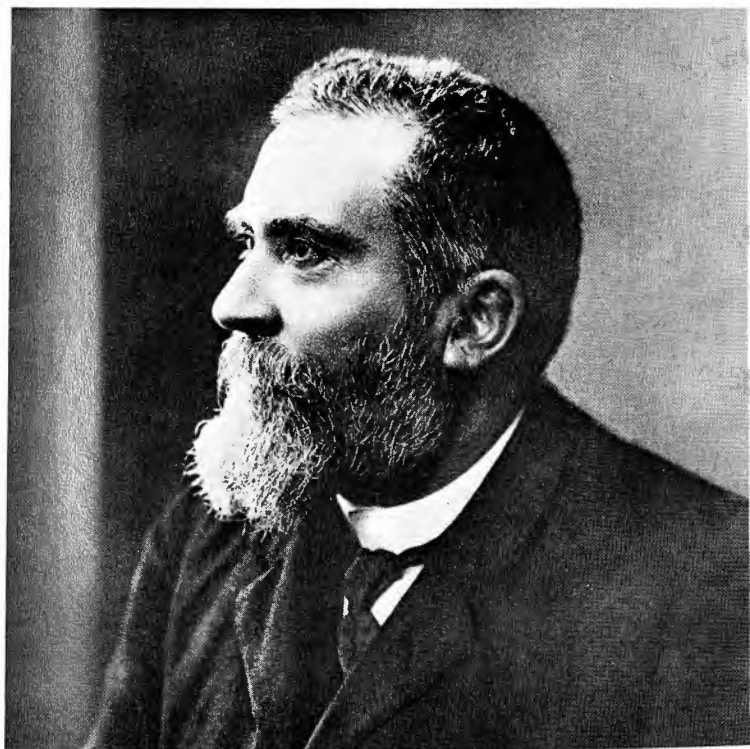
Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg.



Karl Kautsky.



Rosa Luxemburg.



Jean Jaurès.



Jean Jaurès à la tribune le 20 mars 1914.

Les allemanistes, les socialistes indépendants, à des degrés divers, participèrent aussi à la diffusion, spécialement Jaurès, qui ne manqua jamais une occasion de souligner que la doctrine marxiste résistait merveilleusement aux objections qu'on présentait contre elle. Il se défendait pourtant d'être marxiste, mais Rappoport lui-même admet que Jaurès connaissait peut-être mieux que certains représentants du marxisme français les idées de Marx, ses sources directes lui étant accessibles. Rappoport reconnaît aussi que, malgré ses tendances idéalistes, Jaurès restait profondément réaliste, plus réaliste « *que certains représentants quasi officiels du marxisme français qui empruntaient à Marx des formules toutes faites dont souvent ils méconnaissaient le sens réel et profond* ».

Bien que sa philosophie de l'histoire s'oppose à celle de Marx, car il se refuse à admettre que le développement des sociétés humaines soit soumis à un déterminisme aveugle — comme le rappelle Pierre Dormoy — Jaurès acceptait l'essentiel du marxisme: les disciplines de lutte ouvrière et ses formules de ralliement. Par la plume et la parole, dans des articles, dans des discours et controverses, il contribua à répandre un marxisme imprégné d'idéalisme et synthétique, comme toutes ses productions¹. Aussi bien serait-il injuste de ne pas le mentionner dans ce chapitre, bien qu'il n'intervînt dans le processus de diffusion du marxisme qu'après la période proprement dite.

On doit signaler aussi, comme a tenu à le faire

¹ Charles Rappoport: *Jean Jaurès*, p. 415. Barthélemy Montagnon: *Jean Jaurès*, chap. « Jean Jaurès et Karl Marx ». Fonds Dommanget, Pierre Dormoy: *Jaurès, le Marxisme et le Syndicalisme* (dactylographie), p. 1.

Engels¹, que Paul Brousse, quoique antimarxiste décidé, a fait de son côté une place à Marx dans son *Proletaire*, en laissant toute latitude d'en parler à Prudent-Dervillers. C'est la preuve d'une irrésistible pénétration; c'est la reconnaissance qu'en France, où s'élaborèrent les premiers éléments de la doctrine socialiste, où naquit un ensemble impressionnant de systèmes socialistes, Marx apportait à ceux-ci une base économique et une base philosophique solides, devant lesquelles les plus réticents étaient contraints de s'incliner.

¹ Karl Marx: *La Commune de Paris*, 1901. Introduction d'Engels, p. XLVIII.

Annexes

I KAUTSKY MONTRE QUE LA FRANCE EST L'UNE DES SOURCES DU MARXISME

Les mêmes causes qui, en France, contrecarraient l'évolution économique, poussaient à la ruine de la féodalité et de l'Etat... Cette situation entraîna finalement cette catastrophe colossale que nous connaissons sous le nom de grande Révolution française. Pendant cette période, les petits-bourgeois et les prolétaires de Paris dominèrent la France et firent front à l'Europe.

Précédemment déjà, l'opposition toujours croissante et des besoins de la masse du peuple, conduite par la bourgeoisie libérale, et des besoins des nobles et du clergé, protégés par les pouvoirs de l'Etat, mena à la critique la plus radicale des idées antérieures. La guerre fut déclarée à toute autorité traditionnelle. Le matérialisme et l'athéisme, simples marottes d'une noblesse déchue en Angleterre et rapidement disparue, du reste, après la victoire de la bourgeoisie, représentaient au contraire en France le mode de pensée des réformateurs les plus audacieux et des classes nouvelles. Si en Angleterre les causes économiques des antagonistes et des luttes de classes furent manifestes, en France révolutionnaire, par contre, on put le plus clairement voir que toute lutte de classes est une lutte pour le pouvoir politique. On put constater en France aussi que la tâche d'un grand parti politique ne se résout pas à l'application de quelques réformes, mais

qu'elle doit être la conquête du pouvoir politique, et que, d'autre part, cette conquête par une classe opprimée entraîne toujours une modification du mécanisme social.

Si en Angleterre, dans la première moitié du XIX^e siècle, c'était la science économique qui était la plus avancée, en France c'était la pensée politique. Si l'Angleterre était régie par l'esprit de compromis, la France l'était par celui du radicalisme. Si en Angleterre le travail de détail de la lente construction organique prédominait, en France c'était celui que nécessite l'ardeur révolutionnaire.

La pensée audacieuse et radicale pour qui rien n'était sacré, qui poursuivait toute idée jusqu'au bout, sans égard et sans inquiétude pour les conséquences, précéda l'action audacieuse et radicale. Mais, si brillants et si séduisants que furent les résultats de cette pensée et de cette action, les défauts de ces avantages se développeront également. Plein d'impatience, on ne prit pas le temps de se préparer à atteindre les buts les plus extrêmes. Plein de ferveur à conquérir d'un élan révolutionnaire la forteresse de l'Etat, on négligea le travail préliminaire d'investissement. Et cette poussée pour arriver aux plus hautes vérités entraîna rapidement à des conclusions hâtives et mit à la place de la recherche patiente le goût des idées spirituelles et improvisées. La tendance à vouloir enfermer dans quelques formules et quelques grands mots la plénitude de la vie se fit jour.

Au prosaïsme britannique s'opposa l'ivresse phraséologique gauloise.

... L'idéal allemand fut bien plus sublime que l'idéal français ou même que l'idéal anglais, mais on ne fit pas un pas pour s'en approcher. On déclarait d'avance que l'idéal était inaccessible.

Les Allemands, longtemps, ne surent se débarrasser de l'idéalisme inactif, comme les Anglais du conservatisme et les Français de la phraséologie extrémiste.

Le développement de la grande industrie a finalement fait disparaître cet idéalisme pour le remplacer par un esprit belliqueux. Auparavant, il avait trouvé un réactif dans l'influence de l'esprit français après la Révolution.

L'Allemagne lui en est redevable de quelques-uns de ses plus grands esprits. Souvenons-nous seulement de Henri Heine et Ferdinand Lassalle, unissant la pensée française révolutionnaire à la méthode philosophique allemande.

Mais le résultat fut plus important encore lorsque cette union se compléta de la science économique anglaise. C'est à cette synthèse que nous devons les travaux d'Engels et de Marx.

... L'Angleterre leur donna la plus grande partie de la documentation économique qu'ils utilisèrent, et la philosophie allemande la meilleure méthode pour en déduire l'objectif de l'évolution sociale contemporaine; la Révolution française leur démontra de la manière la plus claire la nécessité de conquérir la puissance, et notamment le pouvoir politique, pour arriver au but.

C'est ainsi qu'ils créèrent le socialisme scientifique moderne, par la fusion de tout ce que la pensée anglaise, la pensée française et la pensée allemande avaient de grand et de fertile.

Karl Kautsky: *Les Trois Sources du Marxisme. L'Œuvre historique de Marx*. Spartacus, Cahiers mensuels, décembre 1947, pp. 17-20.

II LETTRE DE MARX À LA CHÂTRE SUR LES DIFFICULTÉS RETARDANT L'ÉDITION FRANÇAISE DU CAPITAL EN 1874

4 Maidland Park Road N.-W. 23 juillet 1874.

Cher concitoyen,

Après réception de votre avant-dernière lettre, j'en communiquai moi-même le contenu à Rochefort, mais il avait déjà fait un traité avec l'éditeur anglais qui publie maintenant, à Londres, la *Lanterne anglo-française*.

Quant aux suspensions de notre publication, vous pouvez être sûr que personne n'en souffre plus que moi. Il s'agit non seulement, comme vous semblez le croire, de petites corrections de style et de détails, mais j'étais et je suis bien forcé de refaire presque toute la besogne. Une fois condamné à ce travail ingrat, j'ai ajouté par-ci par-là de nouveaux développements importants qui donnent à l'édition française — comme je le dirai du reste dans la postface — une valeur indépendante de l'original allemand. Quant à mes amis français, ils peuvent n'être utiles que pour quelques détails de phraséologie.

Mes lettres antérieures devraient vous avoir convaincu que ce n'est que l'impuissance corporelle qui m'a empêché d'en finir. Mon état de santé s'est encore empiré par suite de malheurs de famille: le seul enfant de Mme Longuet, un petit ange de dix mois, nous a été enlevé par une attaque de cholérine foudroyante, et ma plus jeune

fille souffre depuis des mois d'une maladie sérieuse.

Cependant mon médecin — qui m'a absolument interdit tout travail pour le moment — m'a déclaré que le séjour de Karlsbad et l'emploi de ses eaux minérales me guériraient entièrement. J'y partirai le 15 août, de sorte que je pourrai reprendre le travail à la fin de septembre, et je vous garantis que jusqu'à la fin de novembre, l'œuvre sera finie. A présent ce délai ne peut être d'une grande importance, attendu que la saison morte a commencé.

Du reste, des délais antérieurs dont je ne suis pas du tout responsable et le manque de toute publicité imposé par l'état des choses à Paris avaient, il y a longtemps déjà, tué la vente par livraisons. Je tiens dans mes mains une lettre de vous (de San Sebastian) où vous déclarez cela catégoriquement et où vous ajoutez que l'affaire ne saurait reprendre que dès la vente de l'œuvre complète.

Je serai toujours très reconnaissant du grand intérêt que vous avez pris à cette publication et de la patience avec laquelle vous en avez subi les incidents fâcheux. Le besoin d'une base scientifique du socialisme se fait de plus en plus sentir en France, comme partout ailleurs.

Tout à vous.

Karl Marx.

Lettres françaises, 4 mai 1950.

III CONSIDÉRATIONS DE MAX NETTLAU, BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHISME, SUR LES RAPPORTS DE MESA ET DE GUESDE

C'est intéressant d'apprendre que ce fut Mesa qui s'occupa en premier lieu de Guesde. Un anneau de chaîne qui manquait encore.

Guesde eut un passé bizarre et secondaire, de l'un à l'autre, finalement prenant cette forme de malade perdu, de malheureux et de très pauvre, qu'on eut pitié de lui, sans se sentir attiré, et content qu'il passât ailleurs. Il avait bien connu le fond de la scission dans l'Internationale à Genève en 1871, et la vie naissante de l'Internationale antiautoritaire en Italie en 1872-1873. Sans doute il se rendit compte aussi que, après la grande défaite de la Commune, on ne pouvait pas si tôt triompher révolutionnairement dans les autres pays, ni en France, et il apprit en Belgique les espérances qu'on mit dans un réformisme social et dans un ouvriérisme politique et social qui paraissait grandir en Allemagne, où il s'inspirait infiniment plus de Lassalle que de Marx. Parce que, dans Lassalle, les travailleurs croyaient posséder un homme solidaire avec eux dans la lutte, un homme en chair et en os, mort même en se battant, tandis que Marx était un égoïste avare qui ne connaissait que son moi et sa volonté d'avoir toujours raison, lui. Marx lâchait les vaincus, Lassalle savait mourir lui-même.

Quand Marx avait causé le gâchis scandaleux dans l'Internationale en 1872, il ne fit rien pour l'en tirer, il envoya promener le Conseil général à New York, et se mit à prouver dans des lettres à qui voulait l'entendre que l'heure des Internationales était passée, etc. Ce lâchage causait son grand isolement, et ce fut toujours Engels qui, comme il avait improvisé les délégués fictifs pour le Congrès de La Haye (1872), maintint aussi la fiction d'un marxisme existant par ses lettres à Mesa, Bignami et quelques autres. Ils avaient encore Lafargue avec eux à Londres, qui blaguait.

Mesa était à Paris en impuissance pareille, se sachant détesté en Espagne et ne voyant vraiment rien alors du petit groupe (Iglesias) de 1872.

Guesde rentra donc en France quelque temps avant les réfugiés plus compromis: ce fut là son *seul* avantage. Que ferait-il? Il n'était rien par lui-même: aucun prestige du passé, un élément très fluctuant, rien. Il n'y avait plus de proudhoniens en vogue; je ne pense pas que Blanqui aurait voulu de lui; Malon, Joffrin, Brousse et autres, tous avaient leurs ambitions personnelles et ne pensaient pas à se lier avec un personnage fluctuant, imprécis et qui a dû avoir une certaine ténacité affirmative personnelle, une grande volonté de vivre, malgré son aspect débile.

Alors le diable (personne autre) a donc rapproché Guesde et Mesa, et Mesa a dû être heureux d'amener à Engels *enfin* un homme bon à faire tout et qui savait manipuler une plume. Et Engels a dû être content de rafraîchir un peu la mélancolie de Marx en lui présentant un Français authentique, plus maniable, a-t-il dû croire, que les Lafargue et Longuet qui avaient passé par le

ANNEXES

proudhonisme et ne furent jamais que des « anarchistes » pour Marx.

Enfin, tout cela fut avant tout une comédie d'intrigue entre quelques personnes et n'eut rien à faire avec des mouvements, courants, idées, évolutions qui n'existaient guère. Ce fut la tempête dans le verre d'eau.

Fonds Dommanget. Lettre de Max Nettlau à Dommanget (Vienne, 27 décembre 1936).

IV LETTRE D'ENGELS À GUESDE PRONANT SA CANDIDATURE À ROUBAIX¹

14 avril 1893.

Mon cher Guesde,

Voici mon petit mot pour votre numéro de mai. Lafargue m'a dit que vous étiez souffrant; je vous souhaite un rétablissement rapide et complet.

Nous avons bien besoin de vous comme député de Roubaix. Il faut, cette fois, que nous réussissions à faire pénétrer au Palais-Bourbon une petite colonne compacte, qui établisse, une fois pour toutes, et sans que l'on puisse s'y méprendre, le caractère du socialisme français, de telle sorte que tous les éléments épars soient mis dans la nécessité de se rallier autour d'elle.

C'est seulement alors que les socialistes français reprendront dans le monde entier le rang qui leur est dû et la position imposante qu'ils occupent dans l'intérêt général.

Bien à vous.

Fr. Engels. *Le Socialiste*, 1^{er} mai 1893.

¹ Guesde fut élu député du Nord par 6887 voix contre 6500 environ à ses deux adversaires réunis.

V RIPOSTES DE GUESDE AUX
INTERRUPTIONS ANTIMARXISTES DE SON
DISCOURS À LA CHAMBRE

Edouard Aynard. — Schæffle a dit qu'il lui avait fallu plusieurs années pour comprendre Karl Marx.

Faberot. — Vous ne comprenez pas, parce que vous ne voulez pas comprendre.

M. Edouard Aynard. — Karl Marx a écrit lui-même que les Français ne le comprendraient jamais.

Jules Guesde. — Lorsqu'il s'agit de parler en passant d'une œuvre aussi magistrale que le *Capital* de Marx, je ne saurais avoir la prétention de faire pénétrer ma conviction, et celle du monde savant, dans les cerveaux de tous les collègues, alors que je me souviens très bien que, dans un article du *Journal des Débats*, M. de Molinari écrivait lui-même — et il croyait écrire à son avantage — qu'il avait essayé de lire le *Capital* et qu'il n'en avait rapporté qu'un énorme mal de tête. Cet aveu, permettez-moi de le dire, peut donner la mesure du cerveau de M. de Molinari, mais ne touche en aucune façon l'œuvre de Marx, que d'autres, heureusement, ont comprise, ces autres qui sont aujourd'hui légion, que vous rencontrez dans toutes les universités de France, d'Italie, d'Allemagne, de Belgique, partout.

M. Cunéo d'Ornano. — Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement.

ANNEXES

Jules Guesde. — Dans ces conditions, nous serions tous des biologistes aussi distingués que Claude Bernard, des chimistes aussi complets que Berthelot, nous posséderions en un mot la somme totale des connaissances humaines et *quibusdam aliis*, qui sait? Je vous laisse donc votre interruption pour compte, et je reviens à M. Deschanel.

Journal officiel. Chambre des députés, séance du 24 juin 1896, compte rendu sténographique.

VI NATURE DU MARXISME DE GUESDE ET DE LAFARGUE

Il faut en convenir, dans le domaine marxiste, les guesdistes ont peu révélé l'écriture; ils n'ont pas davantage instauré une tradition.

S'ils ont peu fait connaître l'œuvre de Marx, c'est qu'eux-mêmes la connaissaient mal. Ils l'ont abordée à une époque où, tandis que cette œuvre se poursuivait, s'achevait au contraire cette éducation première qui conditionne peut-être pour toute la vie la démarche du raisonnement. A plusieurs reprises, Claude Willard souligne la pesée, sur ces hommes, des écrits du XVIII^e siècle. On aurait souhaité plus de lumières sur les sources multiples du guesdisme. Cette première rencontre d'une culture française avec le marxisme mérite d'être contée: n'a-t-elle pas une valeur exemplaire? A vrai dire, le cas de Guesde et celui de Lafargue sont assez différents. Le premier a toujours tenu ses distances vis-à-vis de Marx. A Frédéric Régamey, venu l'interviewer pour le *Matin* en 1893 sur son itinéraire intellectuel, et qui le décrit entouré de « ses saintes icônes: Lassalle, Saint-Simon, Robert Owen », Guesde répond: « Je suis devenu républicain sous l'Empire, en lisant en cachette les *Châtiments* de Victor Hugo. Je suis devenu athée en lisant la *Critique de la Raison pure*, de Kant. Je suis devenu socialiste par

la Commune. » Il présente le collectivisme comme le fruit de son expérience et de sa réflexion personnelles: « Mes doctrines, ajoute-t-il, aboutissaient au postulat scientifique du Congrès de Marseille. » A l'égard du marxisme, l'attitude de Guesde n'est pas celle d'un disciple, mais d'un confrère: le fait a été souvent noté, et la tranquille assurance avec laquelle Guesde affirmait avoir découvert le marxisme en même temps que Marx montre à quel point il l'ignorait.

Les dispositions de Lafargue étaient autres. Cet homme, qui estimait l'étude sans en avoir la passion, bien chaperonné par la fine Laura, et le vigilant Engels, avait sur le marxisme une ouverture privilégiée. Il a sûrement souhaité d'être un bon vulgarisateur, un fidèle héritier, d'une pensée qu'il révérait. Mais le marxisme n'est pas une affaire de famille, transmise au coin du feu. Il fallait beaucoup d'intelligence et de courage pour vaincre des obstacles dont la correspondance échangée par les époux Lafargue avec Engels éclaire la hauteur. Les difficultés de langue (Paul Lafargue ignorait l'allemand), l'absence de formation économique bien commune à cette époque, conféraient aux écrits de Marx un caractère insolite, voire hermétique, pour ses disciples français. En juillet 1885, Lafargue, qui, l'année précédente, avait produit un *Cours d'Economie sociale sur le matérialisme économique* de Karl Marx où il est bien peu question de celui-ci, décrit l'étonnement de ses amis et de lui-même au reçu du second livre du *Capital*: « ... nous avons tenu en main avec respect et joie le terrible volume... mais comme des singes tournant et retournant des noix qu'ils ne savent ouvrir, nous ouvrons et feuilletions le livre plein de mystère pour nous, nous émerveillant devant l'abondance des formules algébriques, véritables signes cabalistiques

pour nous. Vous m'aviez annoncé 150 pages de formules, mais il me semble qu'il y en a 300. Heureusement que de loin en loin, dans ce livre où nous étions si dépayés, nous avons rencontré quelques citations françaises. » Malgré les conseils et les remontrances parfois très vives d'Engels, il ne paraît pas que Lafargue ait fait dans les voies du marxisme de bien grands progrès. La facilité avec laquelle il laissa rééditer *ne varietur* jusqu'à la fin de sa vie ses premières dissertations témoigne d'une certaine inaptitude à se corriger.

Au reste, l'œuvre de Lafargue révèle combien le marxisme avait du mal à se frayer un chemin, dans une pensée restée tributaire de sa formation humaniste et rousseauiste...

De Vico, Lafargue reprend la conception d'une histoire cyclique, à répétition... Sa prédilection pour l'Amérique, conservatoire des formes du passé, laboratoire des formes avancées du capitalisme, s'explique aussi par là. On pensera que c'est trop accorder à Paul Lafargue: négligeable sur le plan de la création doctrinale, en tant que biographie intellectuelle, cette œuvre a beaucoup d'intérêt. Elle montre combien le poids d'une tradition moraliste, d'une éducation idéaliste, la puissance du conceptualisme, faisaient résistance à la pénétration idéologique du marxisme dans la France des confins du siècle: il y rencontrait assurément plus d'obstacles que de transparence.

Michelle Perrot. *Annales*, Librairie A. Colin, N° 3, mai-juin 1967, pp. 707-709.

VII ÉDOUARD VAILLANT EXPLIQUE ET LÉGITIME LA FUSION DU BLANQUISE ET DU MARXISME

Au lendemain de la Commune, et en même temps que quelques amis et moi-même devenions membres du Conseil général de l'Internationale à Londres et entrions en rapports intimes avec Marx, nous formions, avec d'autres amis, dont la plupart étaient des amis de Blanqui et ses véritables disciples, un comité dit de la Commune révolutionnaire, qui a rempli dans l'exil un rôle important.

Au retour de l'exil, nous avons poursuivi notre action en cherchant à créer, non plus comme nos pères (et j'entends par là toute la lignée des révolutionnaires français aboutissant à Blanqui) avaient été obligés de le faire, non plus des groupements secrets, mais un parti d'avant-garde et de combat, un parti essentiellement socialiste révolutionnaire en contact avec le peuple pour l'agiter, le soulever, l'entraîner à l'action incessante, sous toutes les formes, et surtout sous la forme politique, c'est-à-dire la plus efficace...

Les révolutions ne sont que les crises politiques et sociales qui éliminent les éléments vieillis de l'ordre social et mettent en œuvre, dégagent pour une évolution nouvelle les éléments accumulés par le progrès des choses et des mœurs, au libre développement desquels

s'opposait le régime antérieur survivant, par la force organisée de son gouvernement, de sa classe privilégiée, aux conditions qui l'avaient créé et qui, disparaissant, amènent sa chute.

Certes, plus nous irons, plus la volonté des hommes et la force organisée du Parti socialiste joueront un rôle dans les déterminations ultérieures, mais à la condition d'être exactement en accord avec le développement historique, avec l'évolution sociale, qu'il lui sera facile de précipiter, mais impossible de contredire ou d'altérer. Quant au temps, à la durée des phases, des étapes à parcourir, nous ne pouvons rien dire, n'étant pas des prophètes.

Nous ne pouvons donc, à la lumière de la critique socialiste et de la notion historique du développement, qu'esquisser, mais avec certitude, les lignes générales de l'évolution, qui nous mène sûrement, par la force des choses et l'action socialiste, à la société communiste, à la liberté individuelle dans la solidarité sociale, et qui nous rapproche toujours davantage de cette société idéale, qui assure de plus en plus le jeu libre et harmonique de toutes les facultés de l'homme individuel et social.

Cette idée communiste n'est pas nouvelle, ou créée par tel ou tel inventeur breveté. De même que les Allemands y sont arrivés avec Marx, notre filiation communiste, pour ne pas remonter plus loin, va des babouvistes à Blanqui, et l'idée s'éclaire de plus en plus des lumières des sciences historiques et sociales, communes maintenant à tous les partis socialistes, à tous les pays.

Si Blanqui était arrivé à une conception exacte du communisme, ainsi que le reconnaissait Marx, c'est évidemment une preuve de plus de cette progression néces-

ANNEXES

saire qui a de plus en plus rapproché le socialisme du communisme; et aux mêmes époques (le *Manifeste communiste* de Marx, écrit en 1847, était publié au commencement de 1848 et les affirmations concordantes de Blanqui sont de la même époque), les deux courants se formaient, en France comme en Allemagne, pour se réunir bientôt après la Commune.

Léon de Seilhac. *Le Monde socialiste*, Lecoiffre éd. 1904, pp. 83-86.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

(Les noms en italique sont les noms d'auteurs ou éditeurs)

A

Abrial, 112
 Acollas (Emile), 127, 132
 Adam, 53, 54
 Alerini, 140
 Allemane (Jean), 58
Amann (P.), 48
Andler (Charles), 31, 33, 40, 43, 69
Andréas (Bert), 18, 19, 62, 63, 66, 67, 86
 Arago (Emmanuel), 45
Argyriadès, 168
 Arnould (Arthur), 94, 117
 Aynard (E.), 171, 214

B

Babeuf, 35, 200
 Bach (Dr), 151
 Bachelet, 26
Badia (Gilbert), 71, 72, 73, 78, 190

Bakounine, 23, 57, 65, 70, 118, 137, 181
Balzac, 20, 188
 Barbès (Armand), 47
Barrès (Maurice), 170
 Barmen, 73
 Barthélemy, 54, 55
 Bartherotte (Mme), 135, 145, 149
 Bauer, 47
 Bebel (Auguste), 23, 70, 101, 132, 146, 170
 Bellefonds (T.), 129
Berlin (Isaiah), 20
 Bermudez, 125
 Bernays, 41
 Bernstein (Samuel), 73, 119, 121, 131, 133
 Biedermann, 19
 Bignami, 211
 Bismarck, 159, 167
 Blanc (Louis), 20, 27, 38, 41, 43, 54, 62
 Blank (Emile), 49

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Blanqui (Auguste), 12, 27, 48,
 49, 50, 54, 55, 56, 62, 71, 125,
 145, 158, 178, 192, 195, 200,
 219, 220
 Blancvallet, 58
 Bloch (Maurice), 71
Boisguilbert (de), 38
 Bolte, 70, 71
Bossu (Jean), 75
Bottigelli (E.), 18, 41, 42
 Boudier, 129
 Bouhault (Lucien), 129
Bourde (Paul), 101, 103
 Boyenval, 129
Bracke (Alexandre), 67, 155,
 174, 175, 182, 183
 Brousse (Paul), 118, 153, 202,
 211
Bruhat (Jean), 13, 37, 39, 97
 Brun, 45
 Brunellière, 191
Buchez, 35
 Büchner (Louis), 22, 198
 Buffenoir (H.), 129, 151
 Buquet (Paul), 167
Buré (Emile), 123, 174
 Burghard, 65

C

- Cabet, 20, 27, 37, 38, 42, 43
 Cafiero (Carlo) 80, 81
 Calvinhac, 126
 Camélinat, 112
 Caperon, 53
 Carrière (Eugène), 125
 Castelar, 143
 Castelnau, 151

- Chabry (Laurent), 126
 Chaliier, 200
 Charavay (frères), 45
Charlét (Sébastien), 40
 Chassin, 146
 Chaumette, 35
 Chauvière, 167, 197
 Cherval, 51
 Chipron, 47
Cervantès, 188
 Claris, 108
 Clemenceau (G.), 132
 Clément (J.-B.), 158
Clère (Jules), 102, 106, 107
Collinet, 12
Compère-Morel, 12, 156, 193
 Considerant (Victor), 17, 22, 24,
 25, 38, 43, 121, 123, 124, 125
 Cornu (Auguste), 18, 35, 39, 40,
 41, 42, 46
 Costa (Andréa), 158
 Coullery, 21
 Cournet (Frédéric), 117
 Cousin (Charles), 150
 Cremer, 57
 Crié, 126, 129, 130

D

- Daline*, 184
 Danielson, 70, 76
 Darasz, 51
 Darrieux (Emile), 116, 122, 129
Daudet (Alphonse), 151
 Delescluze (Charles), 55
Delion (Paul), 101, 103, 106, 107
 Delory (Gustave), 84
 Denfert-Rochereau (colonel),
 127

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Dentraygues (Emile), 115, 117
 De Mun, 170
 Denis (Hector), 31
 De Paepe (César), 31, 167
 Depasse (H.), 169
 De Potter, 23
Depreux (Edouard), 145
 Dereure (Charles), 151
Derveaux, 161
 Deschanel (Paul), 132, 170
 Dessal (Marcel), 55
Destutt de Tracy, 38
 Deville (Gabriel), 62, 67, 81, 82, 83, 84, 115, 116, 117, 118, 122, 123, 124, 126, 128, 130, 132, 134, 136, 142, 143, 144, 147, 148, 149, 156, 157, 158, 165, 172-177, 187, 188, 190, 193
 Devillebichot, 151
Dezobry, 26
 Diamandy, 155
 Dimitrieff (Elisabeth), 112, 113
 Diner-Dénes, 40
Dobb, 90
Dommanget (Maurice), 23, 25, 35, 55, 62, 70, 73, 81, 82, 83, 94, 108, 109, 116, 117, 118, 120, 123, 126, 131, 134, 135, 136, 142, 143, 144, 145, 148, 149, 156, 157, 158, 162, 163, 173, 176, 177, 185, 188, 190, 191, 195, 196, 197, 212
Dormoy (Pierre), 160, 180, 201
 Doumezat, 145
 Dragomanov (Michel), 57, 70
 Drivon-Fleuri, 45
 Droncke, 47, 67
 Drouchon, 111
Drumont (Edouard), 183
 Duchâtel, 42
Dunois (Amédée), 87, 109
Dupire (Julien), 151
 Dupont (Eugène), 107
 Duportal (Armand), 116, 117, 118, 151
 Duprat (Pascal), 17, 62
Dutourd (Jean), 65
- E
- Eccarius, 21
 Espiau, 125
 Ewerbeck (Hermann), 40, 63, 67
- F
- Faisnel, 129
 Farga-Pellicer, 140
 Faure (Paul), 183
 Fauvety (Charles), 181
 Feige, 39
Ferrat (André), 13
 Finance, 126
 Flocon, 43, 46, 47, 48, 49, 54
 Floquet (Charles), 116, 119
 Fortin (Edouard), 84
 Fourier (Charles), 27, 37, 200
 Fournière (Eugène), 166
 France (Isidore), 149
Franck (A.), 61
 Frank, 51
 Frankel, 67, 74, 94, 95, 100-105, 108, 109, 113, 117
Freymond (Jacques), 107, 108, 119, 137

Fribourg (André), 20, 21
Funck-Brentano, 27

G

Gallement (Henri), 167
 Gamart, 144
 Gambon (Claude), 115
 Gans (E.), 39, 40
Garaudy (Roger), 33, 36, 37, 39
 Garibaldi, 130
Gaspar (Alphonse), 66
Gaumont (Jean), 45, 145
 Gautier (Emile), 129, 151, 159
George (Henry), 31
 Gerbier (P.-F. Girard), 125, 129, 147, 151
 Gigot, 42
 Giot, 185-186
 Gipperich, 51
 Girard (Paul), 125, 129, 147
 Gœgg, 52
 Goullé (Albert), 94, 200
 Gouté, 53
 Granger (Ernest), 62
 Grinand, 45
 Gros (J.-P.), 44, 45
Grün, 43
 Guesde, 12, 13, 25, 62, 67, 117, 143, 144, 148, 151, 154, 155, 157-159, 160, 164, 165, 169-172, 186, 210, 211, 213, 214-217
Guillaume (James), 21, 22, 118, 135, 136, 137, 138, 140, 154, 185
 Guyornaud (Clovis), 19
 Guyot (Yves), 147, 183

Guizot, 42

H

Halévy (Elie), 12
Hamon (Augustin), 84
 Harney, 53, 54
 Hasselmann, 27
 Hegel, 34
 Heilberg (Maxime), 61
 Heine (Henri), 38, 207
 Helvétius, 166
 Herr (Lucien), 69
 Herwegh (Georg), 46, 47
 Herzen, 23
 Hess (Moïse), 19, 73
Hirsch (Helmut), 196
Hirsch (Karl), 79, 132, 142, 145-151, 157, 158
Hirsch (Max), 145
Hirsch (Wilhelm), 145
 Hochberg (Karl), 158
 Holbach (d'), 166
 Hubbard (Arthur), 129
 Hubbard (Gustave), 129
 Huber, 47
 Hugo (Victor), 177, 216
 Hyndman, 32, 89

I

Imbert, 49
 Iglesias, 135, 137, 140, 142
 Isporting, 51

J

Jaclard (Victor), 178

- Jaeckh, 72
 Jacoby, 101
 Jaurès, 175, 201
 Jeanselme, 125
 Joffrin (Jules), 211
 Joka (Mile), 183

K

Kautsky (Karl), 27, 33, 99, 184, 205
 Keller (Karl), 73, 74
 Kinkel, 52
 Kirchenhem, 168
 Kistemackers, 155
 Kleine (Auguste), 125
 Kugelman, 70, 71, 74, 98, 146

L

 La Bigue, 126
 Labruyère, 164
 Labusquière (John), 116, 118, 122, 126
 Lacambre, 55, 56
 La Cécilia, 117
La Châtre, 27, 73, 75-79, 120, 162, 208
Lacroix, 74
 Lacroix (Sigismond), 129
Ladrangé, 63
 Lafargue (Laura), 68, 85, 89, 177, 180, 185
 Lafargue (Paul), 11, 21, 67, 70, 72, 73, 75, 81-84, 88, 89, 100, 109, 138-141, 158, 159, 162-164, 169, 174, 176-182, 184-187, 193, 216, 218
Lahure, 77

Lamartine, 17, 38
 Lamennais, 38
 Lampertito, 155
 Lampué, 125
Larousse (Pierre), 26, 75, 124
 Lassalle (Ferdinand), 23, 30, 31, 161, 167, 168, 207, 210, 216
 Laurent (Charles), 126
Laurent (B.), 111
Laveleye (E. de), 28, 182
 Lavrov (Pierre), 76, 79, 151, 158
 Lebon (Napoléon), 47
 Leclerc (Théophile), 34
 Lecoq, 125
 Ledru-Rollin, 47, 49, 51, 52, 54
Lefebvre (Henri), 96, 97
Lefranc (Georges), 131, 132
 Lefrançais (Gustave), 117
 Leguereau, 129
 Lemasle (Jules), 129, 130
 Lemier (A.), 130
 Lénine, 12, 33
 Léo (Andrée), 117
 Leroux (Pierre), 20, 38, 41, 43
Leroy-Beaulieu (Paul), 82, 169
 Lessner (Frédéric), 29, 30, 64
Lévy-Schneider, 44
 Liebknecht (Wilhelm), 19, 23, 70, 76, 132, 145, 146, 150, 151, 159, 170
Ligou (Daniel), 120, 193
 Limousin, 20
 Linguet, 166
Lissagaray, 112, 113, 150
Longuet (Charles), 57, 74, 87, 100, 117, 180, 196, 208, 211
Longuet (Jean), 112, 198
Lorenzo (Anselmo), 135, 137, 139, 140

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Löwenthal, 19
Lucas, 47, 48

M

Mably, 166
 Malinet, 126
 Malon (Benoît), 22-24, 29, 68,
 80, 94, 117, 137, 156, 167, 211
 Marcou (J.), 122
 Maréchal (Sylvain), 26, 35, 200
Markov, 35
Maritch Streten, 44
 Marouck (Victor), 116, 118, 126,
 129
 Marselau, 140
 Martin (Felipe), 139
 Martins (José Luiz), 132
 Mary (Ulysse), 116-119
 Marx (Eléonor), 150
 Marx (Jenny), 38, 70-73, 75, 86,
 150
 Massard (Emile), 126, 151
 Massol, 72
 Mäurer (Germain), 38, 43
Mayeras (B.), 133
 Mayer, 51
 Ménard (Louis), 64
Méric (Victor), 196
Mermeix, 68, 121, 163, 194
 Mesa (José), 62, 67, 133-145,
 148, 157, 192, 211
 Meslier (Jean), 26, 166
 Meuron (Constant), 21
 Mey (P.), 129
Meyer, 32
 Michel (Louise), 113
 Mie (Louis), 117, 119

Mill (James), 38
 Millerand, 175
 Miot (Jules), 117
Mænchen-Hensen, 38, 65
Moitet (G.), 168
 Moll (J.), 47
Montagnon (Barthélemy), 201
 Mora, 137, 139
 Morago, 140
 Moron (Auguste), 150
 Moulignié, 125
 Moutet, 145
 Munier-Chalmas, 125

N

Naquet (Alfred), 151
Naville (Pierre), 88
Naville (Denise), 88
Nepomniachtaïa, 156
 Netté, 51
Nettlau (Max), 210-212
Nicolaïevski (R.), 38, 39, 41, 65,
 85, 94, 97

O

Oberwinder, 93
Ollivier (Marcel), 30
Oriol (Henry), 82, 83, 151
 Ottin, 151
 Owen (Robert), 200, 216

P

Pagès (Victor), 140
Parmelin (Hélène), 113

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

- Passy (Hippolyte), 182
 Paton, 129
 Paya (Charles), 67
 Pecqueur (Constantin), 37
 Perrot (Michelle), 13, 159, 163,
 190, 191, 218
 Philip (André), 159, 184
 Pieper, 54
 Platon (G.), 85
 Plon, 125
 Ponchet (Georges), 125
 Pouzier (Mme), 185
 Protasenko (Z. M.), 183, 184
 Proudhon, 20, 26, 37, 40, 62,
 139, 195
 Prudent-Dervillers, 193, 194, 202
 Prudhommeaux (J.), 40
 Puech, 126
 Pujol, 125
 Pyat (Félix), 41, 108, 159, 166

Q

- Quarck (Max), 190
 Quest, 78, 79

R

- Rambert, 76
 Ranc (Arthur), 170
 Ranvier, 108
 Rappoport, 63, 149, 201
 Ravé (H.), 89
 Reclus (Elie), 72, 73
 Reclus (Elisée), 125, 158
 Régamey (F.), 216
 Regnard (Albert), 198-200

- Reilhe (Jules), 116
 Reininger, 51
 Remy (Léon), 50, 51, 84, 145
 Rey (Aristide), 126
 Riazanov (D.), 35, 56, 64
 Ricardo (David), 38, 170, 199
 Ricardo, 142
 Rihs (Charles), 85, 99
 Roberty, 21, 71
 Rochart (Charles), 109
 Roche (Ernest), 197
 Rochefort (Henri), 208
 Rodbertus, 31, 199
 Roland (Lucien), 129, 185, 186
 Rouanet (Gustave), 165, 166
 Rouget de Lisle, 34
 Roume, 125
 Roussanov, 158
 Rousseau (J.-J.), 39
 Rouvier (M.), 151
 Roux (Jacques), 35
 Roy (Joseph), 74, 172
 Rubel (Maximilien), 18, 25, 43,
 56, 62, 63, 65, 67, 72, 85, 87
 Ruye (Arnold), 17, 25, 34, 37,
 38, 41, 51

S

- Sagra (Ramon de la), 23, 43
 Saint-Simon, 37, 200, 216
 Sainte-Beuve, 20
 Salluste, 91
 Sandron (Remo), 82
 Saulière, 125
 Say (J.-B.), 38
 Sazanov, 67
 Scalbert, 125

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Schæffle, 31, 156
 Schapper, 51, 64
 Scherzev, 51
 Schily (Georges), 73
 Schnorr (Ludwig), 65
 Schölcher, 41
 Schramm, 54
 Schwitzguebel, 21
 Schweizter, 145
Seilhac (Léon de), 221
 Serrailleur (Auguste), 94, 95, 99,
 100, 106-109, 117
 Serraux, 159
 Shaw (Bernard), 31, 32
Sismondi (C.), 38
 Skarbek (Frédéric), 38
Smith (Adam), 170, 199
 Soliveau, 111
Somerhausen (Luc), 42
 Sonnemann, 132
 Sorel (Georges), 155
 Sorge, 75, 141, 159
 Stakelberg (F.), 151
Stepanova (E.), 41
Strauss, 27, 126
Sudre (Alfred), 20
 Sugard (A.), 117
 Swarm, 118

T

Tchaguine (B.), 115
 Tchernichewski, 23
Tchernoff, 145, 181
 Ternisien, 126
 Terrail (Gabriel), 163
Tersen (O.), 99
Testut (O.), 101, 111, 185

Theisz (A. F.), 100, 107, 110-112,
 195, 196
 Thiers, 92
 Thomas (E.), 113
 Tolain (Charles), 20, 178
 Trant, 186
 Trouessard, 125, 126, 129
 Truffey, 126
Turgot, 170

U

Uroewa, 78, 79, 83, 162

V

Vaillant (Edouard), 12, 67, 100,
 108-110, 167, 196-198
 Vallès (Jules), 112
 Vandervelde (Emile), 25
Varlet (J.), 11
 Varlin (Eugène), 20, 101
 Vebel, 51
 Vedel, 14
Vérecque (Charles), 163
 Vermorel (Auguste), 73
 Vernouillet, 78
 Vésinier (Pierre), 108, 117
Vico, 218
 Vidal (François), 62
 Vidil, 53, 54, 55
 Villain, 47
 Villegardelle, 37
Villetard (Edmond), 86, 87
 Virchow (Rodolphe), 22
 Voltaire, 39
 Vogler (C.-G.), 61

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Vuilleumier (Marc), 14, 72, 74

W

Wachsmuth (W.), 34, 35

Wagner, 198

Wallau, 47

Watteau (Dr), 56

Weill (Alexandre), 43

Weill (Georges), 21, 122, 181,
195

Weiss (Guido), 132

Weitling (Wilhelm), 19

Willard (Claude), 12, 13, 148,
154, 155, 190, 192, 216

Willich, 51, 53

Wolff (W.), 47

Wurtemberg (prince de), 151

Z

Zévaès (Alexandre), 11, 12, 24,
25, 43, 45-47, 65, 69, 74, 77,
80, 98, 120, 131, 132, 155, 161,
169, 171, 174, 178, 196

Zouaoui (Ahmed), 33

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	11
I Ignorance ou méconnaissance de Marx	17
II La France en tant que l'une des sources du marxisme	33
III La pénétration par les œuvres traduites . . .	61
IV Marx et le marxisme sous la Commune . . .	91
V Marx et le marxisme au lendemain de la Commune	115
VI José Mesa et Karl Hirsch	133
VII Sous la III ^e République	153
 Annexes	 203
I Kautsky montre que la France est l'une des sources du marxisme	205
II Lettre de Marx à La Châtre sur les difficultés retardant l'édition française du <i>Capital</i> (1874) .	208
III Considérations de Max Nettlau, bibliographe de l'anarchisme, sur les rapports de Mesa et de Guesde	210
IV Lettre d'Engels à Guesde, prônant sa candidature à Roubaix	213

TABLE DES MATIÈRES

V	Ripostes de Guesde aux interruptions anti-marxistes de son discours à la Chambre . . .	214
VI	Nature du marxisme de Guesde et de Lafargue .	216
VII	Edouard Vaillant explique et légitime la fusion du blanquisme et du marxisme	219
	Index des noms de personnes	222